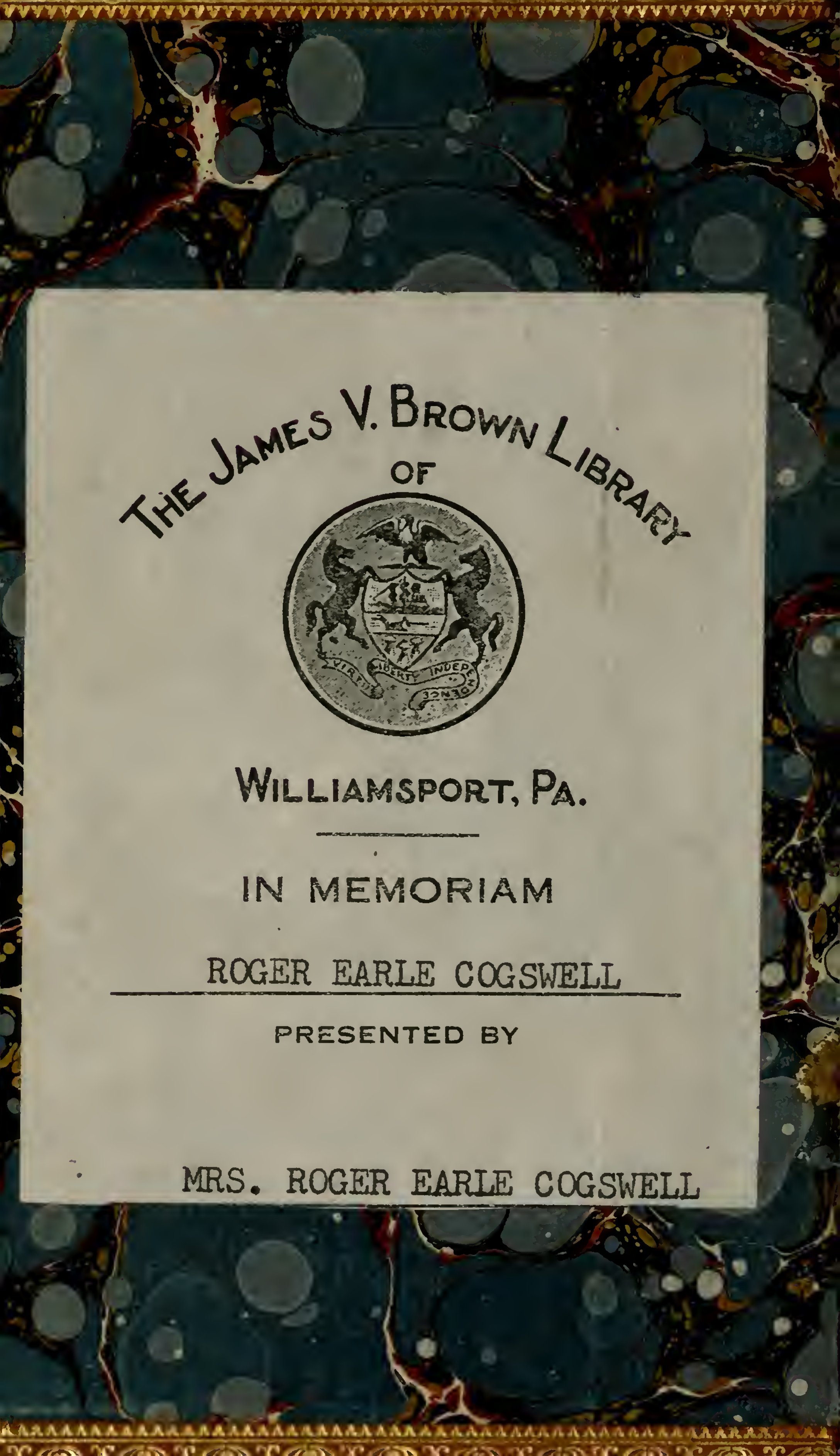
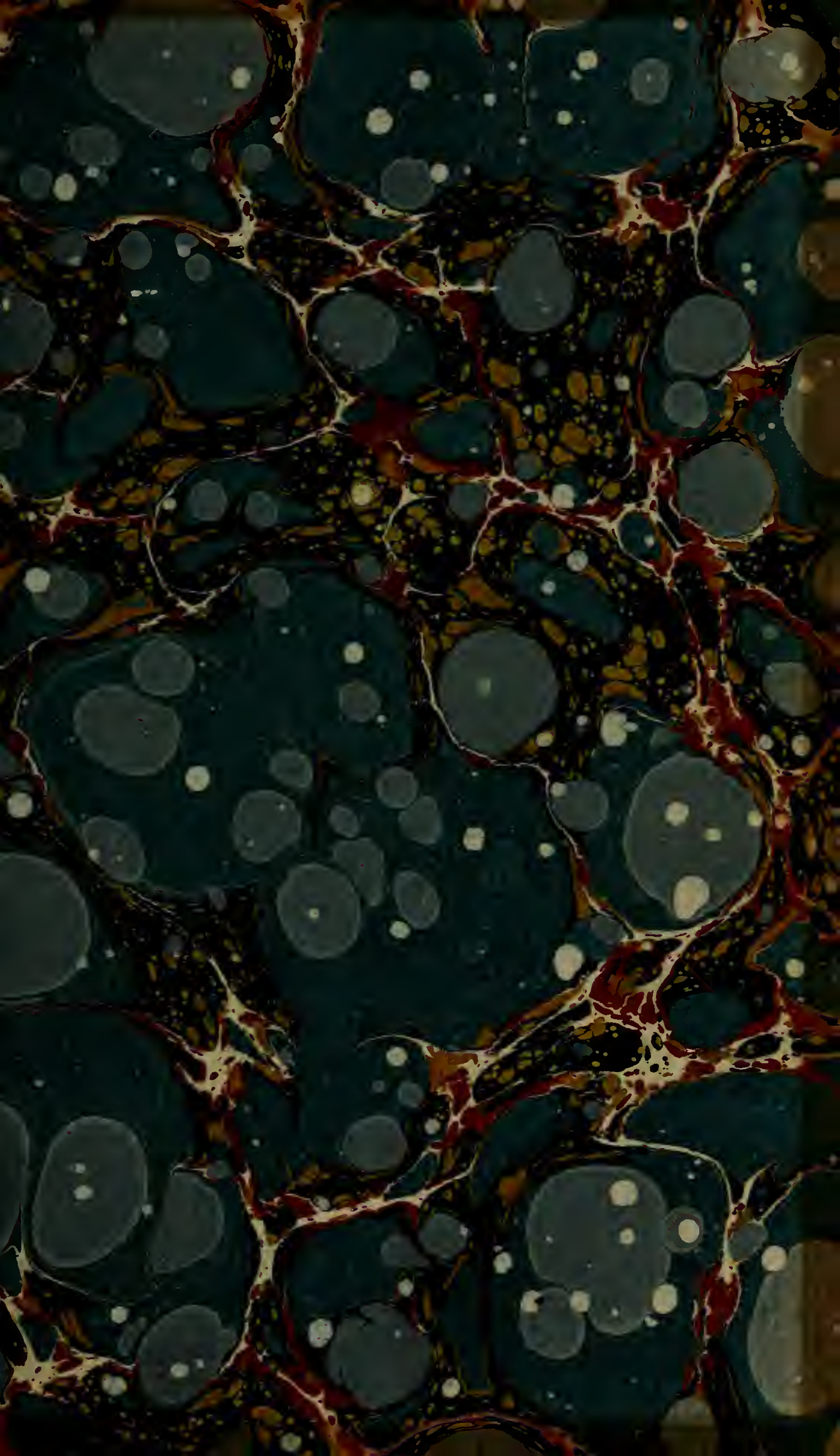






525. LA FONTAINE. Contes et Nouvelles en Vers. Nouvelle Edition, corrigée augmentée, etc. WITH THE EXTENSIVE SERIES OF VERY CURIOUS AND SPIRITED ENGRAVINGS ON COPPER BY ROMAIN DE HOOGE. 2 vols. small 8vo, prettily bound in full polished yellow calf, richly gilt backs, gilt tooled on sides, inside gold borders, by RIVIERE.

Amsterdam: Lucas, 1721

*A very pretty copy, with fine impressions of the plates. Scarce.


BOSC
RABELAIS
CONTES
DE MONS.r
DE LA
FONTAINE
enrichis de tailles douces
A AMSTERDAM
Chez PIERRE BRUNEL
R D H inv.

CONTES
ET
NOUVELLES
EN VERS,

Par Monsieur DE LA FONTAINE.

Nouvelle Edition corrigée, augmentée, & enrichie de Tailles-Douces, dessinées
Par MR. ROMAIN DE HOOGE.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez N. ETIENNE LUCAS, Libraire, dans le Beurs-ſtraat, près du Dam, à la Bible d'Or.

M. DCC. XXI.



AVERTISSEMENT

SUR CETTE

NOUVELLE EDITION.

LES Ouvrages de Monſieur de La Fontaine ont été reçus ſi favorablement, que l'on a cru faire plaiſir au Public d'en donner une édition complette. On a cru auſſi devoir commencer par les Contes, parce que ce ſont les premiéres productions qui ont paru de cet Auteur, & qu'apparemment il n'a pas deſſein d'en faire de nouveaux ; non qu'il ne lui fût facile d'en trouver encore qui pourroient être contez avec grace, mais parce, ſans doute, qu'il a voulu déferer à la délicateſſe de pluſieurs perſonnes qui n'ont

pas approuvé ces jeux d'esprit. Ceux dont la conduite est si réglée en toutes choses, qu'ils ne voudroient pas employer un seul moment de leur vie dont ils ne pûssent rendre compte sans rougir, peuvent beaucoup mieux faire que de lire ce Recueil : Mais comme il n'est pas possible que tous les esprits soient d'une trempe si fine ni si pure , il doit bien être permis de se délasser quelquefois. Les Oeuvres de Bocace , de l'Arioste , de Machiavel, de la Reine de Navarre Sœur de François Premier , qui seule pourroit justifier notre Auteur , puisque c'étoit une Princesse d'une vertu exemplaire , & plusieurs autres d'où ces Contes ont été tirez , sont encore entre les mains de tout le monde , & l'on ne s'est point cru trop blâmable de lire des Ouvrages qui on paru autrefois sans scandaliser les Sages. Il faut bien que le goût de ces temps-là fût beaucoup plus simple & plus naturel que le nôtre, quoique peut-être nos mœurs ne soient

ſoient pas mieux reglées que celles de nos Ancêtres. A la verité les Monaſtéres ont donné matiére de parler d'eux tout autrement qu'il auroit falu. Les perſonnes cloîtrées n'étoient pas celles qui vivoient le plus religieuſement, & il y en avoit beaucoup qui étoient bien éloignées de la régularité où elles ſont aujourd'hui en quelques endroits: je dis en quelques endroits; car on ne ſçait que trop que dans les lieux où la pureté devroit être la plus parfaite, la bienſéance ne s'y garde pas toûjours Il ſeroit même à ſouhaiter que leurs deſordres n'allaſſent point au delà de ceux qui ſont ici rapportez. Quoiqu'il en ſoit, puiſque ces Contes ſont deſtinez au divertiſſement de ces Provinces qui ſe reſſentent encore de cette liberté franche que nos François ne trouvent plus à la mode, il eſt bien juſte de leur en faire part, puiſque l'on y peut trouver dequoi ſe former le goût aux bonnes choſes. En effet la grace, la naiveté, & la maniére dont

 ils

ils ſont recitez, peut beaucoup ſervir à faire connoître ce qu'il y a de plus fin dans une langue qu'on fait gloire de parler dans toute l'Europe. Cette conſideration ſeule doit obtenir quelque indulgence pour Monſieur de La Fontaine. Les Oeuvres de Marot qui ont été imprimées tant de fois, en ont trouvé de tous les honnêtes gens & de tous les connoiſſeurs, quoique cet Auteur ne ſoit pas extrêmement châtié, & qu'on voye dans un même volume un aſſemblage aſſez difforme de ſainteté & de libertinage. Mais ces ſortes d'Ouvrages ſe conſervent pour leur beauté toute ſimple & toute naturelle, quoique peut-être un peu trop nuë & dévoilée. Le zéle de quelques Bigots qui ſe ſont aviſez en ces derniers temps de mutiler des ſtatuës que pluſieurs ſiécles avoient épargnées, n'a pas eu une approbation générale. Ils n'auroient pas été blâmez s'ils ſe fuſſent contentez de les renfermer comme font les perſonnes judicieuſes. Que ſi l'on doit

doit avoir quelque respect & conserver curieusement ces sortes d'Ouvrages, qui ne viendroient pas jusqu'à nous s'ils n'étoient excellens, à plus forte raison doit-il être permis de conserver des jeux d'esprit lors qu'ils sont exquis, quoiqu'ils ne soient pas dans la derniére rigidité. On ne croit pas que l'on veuille contester cet avantage à ceux-ci, puisqu'il est constant que dans ce genre d'écrire, notre Auteur n'a eu encore personne qui l'ait égalé, non pas même ceux dont il a imité le stile & que l'on regarde comme originaux. Il s'en faut beaucoup qu'ils soient si remplis de traits délicats & fins. Ce n'est pas que Monsieur de La Fontaine n'ait eu du talent que pour conter agréablement quelques avantures, les autres Ouvrages qu'il a faits en un genre tout opposé ne sont pas moins excellens que ceux-ci, & l'on ne se peut assez étonner qu'étant d'un caractére si différent, ils soient sortis d'un même esprit. S'il n'y a pas été si

abondant, c'eſt qu'il a reconnu ſans doute, que ce n'étoit pas abſolument le goût de la Nation Françoiſe, qui ſe raſſaſie bien-tôt des plus belles & des meilleures choſes, & plus encore de ce qui eſt extraordinairement élevé, que de ce qui eſt plus naturel, & par maniére de dire un peu négligé. L'honneur qu'il a d'être preſentement de l'Academie Françoiſe à la place de feu Monſieur Colbert, ne lui fournira que trop matiére à reprendre le ſtile heroïque & pompeux. Au reſte quelque indulgence que l'on demande pour ces Contes, on ne prétend point inſinuer qu'ils doivent être mis indifferemment entre les mains de toutes ſortes de gens; car quoiqu'ils ayent quelque obſcurité pour ceux qui ne ſont pas encore rompus au commerce du monde, il eſt de la prudence des perſonnes commiſes à l'éducation de la jeuneſſe, non ſeulement de leur en interdire la lecture; mais encore d'empêcher qu'ils n'en apprennent bien da-

van-

vantage par une méchante fréquentation; ce ne ſont pas toûjours les Livres qui apprennent ce qu'on ne doit pas ſçavoir.

On a cru devoir faire ajoûter à ces Contes des Tailles-Douces qui en repreſentaſſent le principal ſujet, & qui par ce moyen en relevaſſent encore le prix. L'empreſſement que l'on a eu de les donner au Public a été cauſe que quelques planches ſe ſont reſſenties de cette précipitation: mais comme il ne s'agit pas de faire des Tableaux entiérement achevez, ce doit être aſſez de les repreſenter legérement. On auroit encore pluſieurs choſes à dire ſur cet Ouvrage, mais comme l'Auteur les a rapportées dans les deux Préfaces qui ont déja été imprimées, il eſt bien juſte de l'écouter parler lui-même, puiſqu'il parle ſi bien.

Il y avoit dans la premiére édition de ces Contes pluſieurs Piéces que l'on a retranchées de ce volume, parce qu'elles trouveront mieux leur place ail-

ailleurs, & l'on s'eſt donné la liberté de les mettre dans un autre ordre qu'ils n'étoient, & d'en faire deux Tomes qui peuvent être reliez à part.

On mettra inceſſamment ſous la preſſe les Fables du même Auteur, les Amours de Pſiché & de Cupidon, le Poëme d'Adonis, & ſes Poëſies Diverſes. Mais parce que l'on eſt très-bien informé que Monſieur de La Fontaine n'eſt pas celui qui priſe le plus ſes Ouvrages, & qu'il n'eſt pas fort exact à les conſerver, on prie ceux qui en pourront recouvrer qui n'auront pas été imprimez, d'en vouloir faire part au Public, qui leur en ſera très-redevable.

PRE-

PREFACE
DE
L'AUTEUR,
Sur le premier Tome de ces Contes.

J'AVOIS résolu de ne consentir à l'impression de ces Contes, qu'après que j'y pourrois joindre ceux de Bocace, qui sont le plus à mon goût ; mais quelques personnes m'ont conseillé de donner dès-à-present ce qui me reste de ces bagatelles ; afin de ne pas laisser refroidir la curiosité de les voir qui est encore en son premier feu. Je me suis rendu à cet avis sans beaucoup de peine ; & j'ai crû pouvoir profiter de l'occasion. Non seulement cela m'est permis, mais ce seroit vanité à moi de mépriser un tel avantage. Il me suffit de ne pas vouloir qu'on impose en ma faveur a qui que ce soit ; & de suivre un chemin contraire à celui de certaines gens qui ne s'acquierent des amis que pour s'acquerir des suffrages par leur moyen ; Créatures de la Cabale, bien differens de cet Espagnol qui se piquoit d'être fils de ses propres œuvres. Quoi que j'aye autant de besoin de ces artifices que pas un autre, je ne sçaurois me résoudre à les employer : seulement, je m'accommoderai, s'il m'est possible, au goût de mon siécle, instruit que je suis par ma propre experience,

qu'il

qu'il n'y a rien de plus néceſſaire. En effet on ne peut pas dire que toutes ſaiſons ſoient favorables pour toutes ſortes de Livres. Nous avons vû les Rondeaux, les Metamorphoſes, les Bouts-rimez, regner tour à tour: Maintenant ces Galanteries ſont hors de mode, & perſonne ne s'en ſoucie: tant il eſt certain que ce qui plaît en un temps peut ne pas plaire en un autre. Il n'appartient qu'aux Ouvrages vrayment ſolides, & d'une ſouveraine beauté, d'être bien reçûs de tous les Eſprits, & dans tous les Siécles, ſans avoir d'autre paſſeport que le ſeul mérite dont ils ſont pleins. Comme les miens ſont fort éloignez d'un ſi haut degré de perfection, la prudence veut que je les garde en mon cabinet, à moins que de bien prendre mon temps pour les en tirer. C'eſt ce que j'ai fait, ou que j'ai crû faire dans cette Edition, où je n'ai ajoûté de nouveaux Contes, que parce qu'il m'a ſemblé qu'on étoit en train d'y prendre plaiſir. Il y en a que j'ai étendus, & d'autres que j'ai accourcis; ſeulement pour diverſifier, & me rendre moins ennuyeux. Mais je m'amuſe à des choſes auſquelles on ne prendra peut-être pas garde, tandis que j'ai lieu d'apprehender des objections bien plus importantes. On m'en peut faire deux principales: l'une que ce Livre eſt licentieux; l'autre qu'il n'épargne pas aſſez le beau ſexe. Quant à la premiére, je dis hardiment que la nature du Conte le vouloit ainſi; étant une loi indiſpenſable ſelon Horace, ou plûtôt ſelon la raiſon & le ſens commun, de ſe conformer aux choſes dont on écrit.

Or

)r qu'il ne m'ait été permis d'écrire de celles-ci, omme tant d'autres l'ont fait, & avec ſuccés, je ie croi pas qu'on le mette en doute: & l'on ne me çauroit condamner que l'on ne condamne auſſi l'A-ioſte devant moi, & les Anciens devant l'Arioſ-e. On me dira que j'euſſe mieux fait de ſupprimer uelques circonſtances, ou tout au moins de les dé-uiſer. Il n'y avoit rien de plus facile; mais cela uroit affoibli le Conte, & lui auroit ôté de ſa grace. Tant de circonſpection n'eſt néceſſaire que dans les Duvrages qui promettent beaucoup de retenuë dès 'abord, ou par leur ſujet, ou par la maniére dont n le traite. Je confeſſe qu'il faut garder en cela les bornes, & que les plus étroites ſont les meilleu-es: Auſſi faut-il m'avouër que trop de ſcrupule âteroit tout. Qui voudroit réduire Bocace à la mê-ne pudeur que Virgile, ne feroit aſſurément rien qui vaille, & pécheroit contre les Loix & la bien-éance en prenant à tâche de les obſerver. Car afin que l'on ne s'y trompe pas, en matiére de Vers & le Proſe, l'extrême pudeur & la bienſéance ſont leux choſes bien differentes. Ciceron fait conſiſter 'a derniere à dire ce qu'il eſt à propos qu'on diſe, u égard au lieu, au temps, & aux perſonnes qu'on entretient. Ce principe une fois poſé, ce n'eſt as une faute de jugement que d'entretenir les ens d'aujourd'hui de Contes un peu libres. Je ie péche pas non plus en cela contre la Morale. S'il y a quelque choſe dans nos Ecrits qui puiſſe fai-e impreſſion ſur les ames, ce n'eſt nullement la gaye-

té

té de ces Contes ; elle passe legérement ; je craindrois plûtôt une douce mélancolie, où les Romans les plus chastes & les plus modestes sont très-capables de nous plonger, & qui est une grande préparation pour l'amour. Quant à la seconde objection, par laquelle on me reproche que ce livre fait tort aux femmes ; on auroit raison si je parlois serieusement : Mais qui ne voit que ceci est jeu, & par consequent ne peut porter coup ? Il ne faut pas avoir peur que les mariages n'en soient à l'avenir moins frequens, & les maris plus fort sur leurs gardes. On me peut encore objecter, que ces Contes ne sont pas fondez, ou qu'ils ont par tout un fondement aisé à detruire ; enfin qu'il y a des absurditez, & pas la moindre teinture de vraisemblance. Je répons en peu de mots que j'ai mes garans : & puis ce n'est ni le vrai, ni le vraisemblable, qui font la beauté & la grace de ces choses-ci ; c'est seulement la maniere de les conter. Voila les principaux points sur quoi j'ai crû être obligé de me défendre. J'abandonne le reste aux censeurs ; aussi bien seroit-ce une entreprise infinie que de prétendre répondre à tout. Jamais la Critique ne demeure court, ni ne manque de sujets de s'exercer : Quand ceux que je puis prévoir lui seroient ôtez, elle en auroit bientôt trouvé d'autres.



JOCONDE.
NOUVELLE TIRE'E DE L'ARIOSTE.

JADIS régnoit en Lombardie
Un Prince auſſi beau que le jour,
Et tel, que des beautez qui régnoient à ſa Cour
La moitié lui portoit envie,
L'autre moitié brûloit pour lui d'amour.

Un jour en se mirant, Je fais, dit-il, gageure,
Qu'il n'est mortel dans la nature
Qui me soit égal en appas;
Et gage, si l'on veut, la meilleure Province
De mes Etats;
Et s'il s'en rencontre un, je promets, foi de Prince,
De le traiter si bien qu'il ne s'en plaindra pas.

A ce propos s'avance un certain Gentilhomme
D'auprès de Rome.
Sire, dit-il, si Vôtre Majesté
Est curieuse de beauté,
Qu'elle fasse venir mon frere;
Aux plus charmans il n'en doit guere:
Je m'y connois un peu; soit dit sans vanité.
Toutefois en cela pouvant m'être flâté,
Que je n'en sois pas crû, mais les cœurs de vos Dames:
Du soin de guerir leurs flâmes
Il vous soulagera, si vous le trouvez bon:
Car de pourvoir vous seul au tourment de chacune,
Outre que tant d'amour vous seroit importune,
Vous n'auriez jamais fait, il vous faut un second.

Là-dessus Astolphe répond:
(C'est ainsi qu'on nommoit ce Roi de Lombardie)
Vôtre discours me donne une terrible envie
De connoître ce frere: amenez-le-nous donc.
Voyons si nos beautez en seront amoureuses,
Si ses appas le mettront en crédit;
Nous en croirons les connoisseuses,
Comme très-bien vous avez dit.

Le

Le Gentilhomme part, & va querir Joconde.
(C'eſt le nom que ce frere avoit)
A la campagne il vivoit,
Loin du commerce du monde.
Marié depuis peu : content, je n'en ſçais rien.
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la delicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui qu'il ne s'en trouvât bien.

Son frere arrive, & lui fait l'ambaſſade;
Enfin il le perſuade.
Joconde d'une part regardoit l'amitié
D'un Roi puiſſant, & d'ailleurs fort aimable;
Et d'autre part auſſi ſa charmante moitié
Triomphoit d'être inconſolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

Quoi tu me quittes, diſoit-elle,
As-tu bien l'ame aſſez cruelle,
Pour préferer à ma conſtante amour,
Les faveurs de la Cour ?
Tu ſçais qu'à peine elles durent un jour :
Qu'on les conſerve avec inquiétude,
Pour les perdre avec deſeſpoir.
Si tu te laſſes de me voir,
Songe au moins qu'en ta ſolitude
Le repos régne jour & nuit :

Que les ruiſſeaux n'y font du bruit
Qu'afin de t'inviter à fermer la paupiére.

Croi-moi, ne quitte point les hôtes de tes bois,
Ces fertiles valons, ces ombrages ſi cois,
Enfin moi, qui devois me nommer la premiére.
Mais ce n'eſt plus le temps, tu ris de mon amour:
Va, cruel, va montrer ta beauté ſinguliere,
Je mourrai, je l'eſpere, avant la fin du jour.

L'Hiſtoire ne dit point ni de quelle maniére
Joconde pût partir, ni ce qu'il répondit,
Ni ce qu'il fit, ni ce qu'il dit;
Je m'en tais donc auſſi de crainte de pis faire.
Diſons que la douleur l'empêcha de parler;
C'eſt un fort bon moyen de ſe tirer d'affaire.
Sa femme le voyant tout prêt de s'en aller,
L'accable de baiſers, & pour comble lui donne
Un braſſelet de façon fort mignonne;
En lui diſant, Ne le pers pas,
Et qu'il ſoit toûjours à ton bras,
Pour te reſſouvenir de mon amour extrême:
Il eſt de mes cheveux, je l'ai tiſſu moi-même;
Et voilà de plus mon portrait,
Que j'attache à ce braſſelet.

Vous autres bonnes gens euſſiez crû que la Dame
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui ſçais ce que c'eſt que l'eſprit d'une femme,
Je m'en ſerois à bon droit défié.
Joconde partit donc; mais ayant oublié
Le braſſelet & la peinture,
Par je ne ſçai quelle avanture,

Le matin même il s'en ſouvient;
Au grand galop ſur ſes pas il revient,
Ne ſçachant quelle excuſe il feroit à ſa femme.
Sans rencontrer perſonne, & ſans être entendu,
Il monte dans ſa chambre, & voit près de la Dame
Un lourdaut de Valet ſur ſon ſein étendu.
Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoier dormir en l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien;
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moins de bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſeur de la moitié.
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne.
D'éveiller ces Amans il ne le faloit pas;
Car ſon honneur l'obligeoit en ce cas,
De leur donner le trépas.
Vi, méchante, dit-il tout bas,
A ton remords je t'abandonne.

Joconde là-deſſus ſe remet en chemin,
Rêvant à ſon malheur tout le long du voiage.
Bien ſouvent il s'écrie au fort de ſon chagrin;
Encor ſi c'étoit un blondin!
Je me conſolerois d'un ſi ſenſible outrage.
Mais un gros lourdaut de Valet!
C'eſt à quoi j'ai plus de regret:
Plus j'y penſe, & plus j'en enrage.
Ou l'amour eſt aveugle, ou bien il n'eſt pas ſage,

D'avoir aſſemblé ces Amans.
Ce ſont helas ſes divertiſſemens !
Et poſſible eſt-ce par gageure
Qu'il a cauſé cette avanture.

Le ſouvenir fâcheux d'un ſi perfide tour
Alteroit fort la beauté de Joconde.
Ce n'étoit plus ce miracle d'amour
Qui devoit charmer tout le monde.
Les Dames le voiant arriver à la Cour,
Dirent d'abord, Eſt-ce là ce Narciſſe
Qui prétendoit tous nos cœurs enchaîner ?
Quoi le pauvre homme a la jauniſſe !
Ce n'eſt pas pour nous la donner.
A quel propos nous amener
Un Galant qui vient de jeûner
La quarantaine ?
On ſe fût bien paſſé de prendre tant de peine.

Aſtolphe étoit ravi ; le frere étoit confus ;
Et ne ſçavoit que penſer là-deſſus :
Car Joconde cachoit avec un ſoin extrême,
La cauſe de ſon ennui.
On remarquoit pourtant en lui,
Malgré ſes yeux cavez, & ſon viſage blême,
De fort beaux traits; mais qui ne plaiſoient point.
Faute d'éclat & d'embonpoint.

Amour en eut pitié ; d'ailleurs cette triſteſſe
Faiſoit perdre à ce Dieu trop d'encens & de vœux

L'un

L'un des plus grands ſuppôts de l'Empire amoureux
Conſumoit en regrets la fleur de ſa jeuneſſe.
Le Romain ſe vid donc à la fin ſoulagé
Par le même pouvoir qui l'avoit affligé.
Car un jour étant ſeul en une galerie,
Lieu ſolitaire, & tenu fort ſecret,
Il entendit en certain cabinet,
Dont la cloiſon n'étoit que de menuiſerie,
Le propre diſcours que voici.
Mon cher Curtade, mon ſouci,
J'ai beau t'aimer, tu n'es pour moi que glace:
Je ne vois pourtant, Dieu merci,
Pas une beauté qui m'efface:
Cent Conquerans voudroient avoir ta place,
Et tu ſembles la mépriſer;
Aimant beaucoup mieux t'amuſer
A jouer avec quelque Page
Au Lanſquenet,
Que me venir trouver ſeule en ce cabinet.
Dorimene tantôt t'en a fait le meſſage;
Tu t'es mis contre elle à jurer,
A la maudire, à murmurer,
Et n'as quitté le jeu que ta main étant faite,
Sans te mettre en ſouci de ce que je ſouhaite.

Qui fut bien étonné, ce fut nôtre Romain.
Je donnerois juſqu'à demain,
Pour deviner qui tenoit ce langage,
Et quel étoit le perſonnage
Qui gardoit tant ſon quant à moi.

Ce bel Adon étoit le Nain du Roi,
Et ſon Amante étoit la Reine.
Le Romain ſans beaucoup de peine,
Les vid en approchant les yeux
Des fentes que le bois laiſſoit en divers lieux.
Ces Amans ſe fioient au ſoin de Dorimene,
Seule elle avoit toûjours la clef de ce lieu-là;
Mais la laiſſant tomber, Joconde la trouva,
Puis s'en ſervit, puis en tira
Conſolation non petite:
Car voici comme il raiſonna.
Je ne ſuis pas le ſeul, & puisque même on quitte
Un Prince ſi charmant, pour un Nain contrefait,
Il ne faut pas que je m'irrite
D'être quitté pour un Valet.

Ce penſer le conſole: il reprend tous ſes charmes,
Il devient plus beau que jamais:
Telle pour lui verſe des larmes,
Qui ſe moquoit de ſes attraits.
C'eſt à qui l'aimera, la plus prude s'en pique;
Aſtolphe y perd mainte pratique.
Cela n'en fut que mieux; il en avoit aſſez.
Retournons aux Amans que nous avons laiſſez.

Après avoir tout vû le Romain ſe retire,
Bien empêché de ce ſecret.
Il ne faut à la Cour ni trop voir, ni trop dire;
Et peu ſe ſont vantez du don qu'on leur a fait
Pour une ſemblable nouvelle.

Mais

ſais quoi ! Joconde aimoit avecque trop de zéle
Jn Prince liberal qui le favoriſoit,
our ne pas l'avertir du tort qu'on lui faiſoit.

)r comme avec les Rois il faut plus de myſtere
)u'avecque d'autres gens ſans doute il n'en faudroit,
t que de but en blanc leur parler d'une affaire,
Dont le diſcours leur doit déplaire,
Ce ſeroit être mal-adroit;
our adoucir la choſe, il falut que Joconde,
Depuis l'origine du Monde,
ît un dénombrement des Rois & des Ceſars,
)ui ſujets comme nous à ces communs hazards,
Malgré les ſoins dont leur grandeur ſe pique,
Avoient vû leur femme tomber
En telle ou ſemblable pratique,
Et l'avoient vû ſans ſuccomber
A la douleur, ſans ſe mettre en colere,
Et ſans en faire pire chere.

Ioi qui vous parle, Sire, ajoûta le Romain,
e jour que pour vous voir je me mis en chemin
Je fus forcé par mon deſtin,
De reconnoître Cocuage
Pour un des Dieux du mariage,
Et comme tel de lui ſacrifier.
,à-deſſus il conta, ſans en rien oublier,
Toute ſa déconvenuë;
Puis vint à celle du Roi.
e vous tiens, dit Aſtolphe, homme digne de foi;

Mais la choſe, pour être crûë,
Mérite bien d'être vûë.
Menez-moi donc ſur les lieux.
Cela fut fait, & de ſes propres yeux
Aſtolphe vid des merveilles,
Comme il en entendit de ſes propres oreilles.
L'énormité du fait le rendit ſi confus,
Que d'abord tous ſes ſens demeurerent perclus:
Il fut comme accablé de ce cruel outrage:
Mais bien-tôt il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.
Nos femmes, ce dit-il, nous en ont donné d'une;
Nous voici lâchement trahis:
Vengeons-nous-en, & courons le païs;
Cherchons par tout nôtre fortune.
Pour réüſſir dans ce deſſein,
Nous changerons nos noms, je laiſſerai mon train,
Je me dirai vôtre couſin,
Et vous ne me rendrez aucune déference:
Nous en ferons l'amour avec plus d'aſſurance,
Plus de plaiſir, plus de commodité,
Que ſi j'étois ſuivi ſelon ma qualité.

Joconde approuva fort le deſſein du voiage.
Il nous faut dans nôtre équipage,
Continua le Prince, avoir un livre blanc,
Pour mettre les noms de celles
Qui ne feront pas rebelles,
Chacune ſelon ſon rang.

Je

Je conſens de perdre la vie,
devant que ſortir des confins d'Italie
Tout nôtre livre ne s'emplit;
: ſi la plus ſevere à nos vœux ne ſe range:
Nous ſommes beaux; nous avons de l'eſprit;
Avec cela bonnes lettres de change.
Il faudroit être bien étrange,
Pour réſiſter à tant d'appas,
Et ne pas tomber dans les lacs
)e gens qui ſemeront l'argent & la fleurette,
Et dont la perſonne eſt bien faite.
ιeur bagage étant prêt, & le livre ſur tout,
Nos galans ſe mettent en voye.
Je ne viendrois jamais à bout
)e nombrer les faveurs que l'amour leur envoye:
Nouveaux objets, nouvelle proye:
Ieureuſes les beautez qui s'offrent à leurs yeux!
Ět plus heureuſe encor celle qui peut leur plaire!
Il n'eſt en la plûpart des lieux
Femme d'Echevin, ni de Maire,
De Podeſtat, de Gouverneur,
Qui ne tienne à fort grand honneur
D'avoir en leur regître place.
Les cœurs que l'on croioit de glace
Se fondent tous à leur abord.
J'entends déja maint eſprit fort
M'objecter que la vraiſemblance
N'eſt pas en ceci tout-à-fait.
Car, dira-t-on, quelque parfait
Que puiſſe être un galant dedans cette ſcience,

En-

Encor faut-il du temps pour mettre un cœur à bien.
S'il en faut, je n'en ſais rien;
Ce n'eſt pas mon métier de cajoller perſonne:
Je le rends comme on me le donne;
Et l'Arioſte ne ment pas.
Si l'on vouloit à chaque pas
Arrêter un conteur d'Hiſtoire,
Il n'auroit jamais fait; ſuffit qu'en pareil cas
Je promets à ces gens quelque jour de les croire.

Quand nos Avanturiers eurent goûté de tout,
(De tout un peu, c'eſt comme il faut l'entendre)
Nous mettrons, dit Aſtolphe, autant de cœurs à bout
Que nous voudrons en entreprendre;
Mais je tiens qu'il vaut mieux attendre.
Arrêtons-nous pour un temps quelque part,
Et cela plûtôt que plus tard;
Car en amour, comme à la table,
Si l'on en croit la Faculté,
Diverſité de mets peut nuire à la ſanté.
Le trop d'affaires nous accable:
Ayons quelque objet en commun:
Pour tous les deux c'eſt aſſez d'un.
J'y conſens, dit Joconde, & je ſçais une Dame
Près de qui nous aurons toute commodité.
Elle a beaucoup d'eſprit, elle eſt belle, elle eſt femme
D'un des premiers de la Cité.
Rien moins, reprit le Roi, laiſſons la qualité;
Sous les cottillons des griſettes
Peut loger autant de beauté

Que

Que ſous les jupes des coquettes.
D'ailleurs, il n'y faut point faire tant de façon,
Etre en continuel ſoupçon,
Dépendre d'une humeur fiére, bruſque, ou volage:
Chez les Dames de haut parage
Ces choſes ſont à craindre, & bien d'autres encor.
Une griſette eſt un treſor;
Car ſans ſe donner de la peine,
Et ſans qu'aux bals on la promeine,
On en vient aiſément à bout;
On lui dit ce qu'on veut, bien ſouvent rien du tout.
Le point eſt d'en trouver une qui ſoit fidelle:
Choiſiſſons-la toute nouvelle,
Qui ne connoiſſe encor ni le mal ni le bien.
Prenons, dit le Romain, la fille de nôtre hôte;
Je la tiens pucelle ſans faute;
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De plus puceau que cette belle;
Sa poupée en ſçait autant qu'elle.
J'y ſongeois, dit le Roi, parlons-lui dès ce ſoir.
Il ne s'agit que de ſçavoir,
Qui de nous doit donner à cette Jouvencelle,
Si ſon cœur ſe rend à nos vœux,
La premiere leçon du plaiſir amoureux.
Je ſçais que cet honneur eſt pure fantaiſie;
Toutefois étant Roi l'on me le doit ceder,
Du reſte il eſt aiſé de s'en accommoder.
Si c'étoit, dit Joconde, une ceremonie,
Vous auriez droit de prétendre le pas;
Mais il s'agit d'un autre cas.

Tirons

Tirons au ſort, c'eſt la juſtice;
Deux pailles en feront l'office.
De la chappe à l'Evêque helas! ils ſe battoient,
Les bonnes gens qu'ils étoient.

Quoi qu'il en ſoit, Joconde eut l'avantage
Du prétendu pucelage.
La belle étant venuë en leur chambre le ſoir,
Pour quelque petite affaire;
Nos deux Avanturiers près d'eux la firent ſeoir,
Louerent ſa beauté, tâcherent de lui plaire,
Firent briller une bague à ſes yeux.
A cet objet ſi précieux
Son cœur fit peu de réſiſtance.
Le marché ſe conclud; & dès la même nuit,
Toute l'Hôtellerie étant dans le ſilence,
Elle les vient trouver ſans bruit.
Au milieu d'eux ils lui font prendre place,
Tant qu'enfin la choſe ſe paſſe
Au grand plaiſir des trois, & ſur tout du Romain,
Qui crût avoir rompu la glace.
Je lui pardonne, & c'eſt en vain
Que de ce point on s'embarraſſe.
Car il n'eſt ſi ſotte après tout
Qui ne puiſſe venir à bout
De tromper à ce jeu le plus ſage du monde:
Salomon qui grand Clerc étoit,
Le reconnoît en quelque endroit,
Dont il ne ſouvint pas au bon homme Joconde.
Il ſe tint content pour le coup,

Crût

Crût qu'Aſtolphe y perdoit beaucoup.
Tout alla bien, & maître Pucelage
Joua des mieux ſon perſonnage.
Un jeune gars pourtant en avoit eſſayé.
Le temps à cela près fut fort bien employé,
Et ſi bien que la fille en demeura contente.
Le lendemain elle le fut encor,
Et même encor la nuit ſuivante.
Le jeune gars s'étonna fort
Du refroidiſſement qu'il remarquoit en elle:
Il ſe douta du fait, la gueta, la ſurprit,
Et lui fit fort groſſe querelle.
Afin de l'appaiſer la belle lui promit,
Foi de fille de bien, que ſans aucune faute
Leurs Hôtes délogez elle lui donneroit
Autant de rendez-vous qu'il en demanderoit.
Je n'ai ſouci, dit-il, ni d'Hôteſſe ni d'Hôte:
Je veux cette nuit même, ou bien je dirai tout.
Comment en viendrons-nous à bout?
(Dit la fille fort affligée)
De les aller trouver je me ſuis engagée:
Si j'y manque, adieu l'anneau,
Que j'ai gagné bien & beau.
Faiſons que l'anneau vous demeure,
Reprit le garçon tout à l'heure.
Dites-moi ſeulement, dorment-ils fort tous deux?
Oui, reprit-elle; mais entr'eux
Il faut que toute nuit je demeure couchée:
Et tandis que je ſuis avec l'un empêchée,
L'autre attend ſans mot dire, & s'endort bien ſouvent,

Tant

Tant que le ſiége ſoit vacant,
C'eſt-là leur mot. Le gars dit à l'inſtant,
Je vous irai trouver pendant leur premier ſomme.
Elle reprit, Ah! gardez-vous-en bien,
Vous ſeriez un mauvais homme.
Non, non, dit-il, ne craignez rien,
Et laiſſez ouverte la porte.
La porte ouverte elle laiſſa:
Le galant vint, & s'approcha
Des pieds du lit; puis fit en ſorte,
Qu'entre les draps il ſe gliſſa;
Et Dieu ſçait comme il ſe plaça,
Et comme enfin tout ſe paſſa;
Et de ceci, ni decela,
Ne ſe douta le moins du monde,
Ni le Roi Lombard ni Joconde.
Chacun d'eux pourtant s'éveilla
Bien étonné de telle aubade.
Le Roi Lombard dit à part ſoi,
Qu'a donc mangé mon camarade?
Il en prend trop; & ſur ma foi,
C'eſt bien fait s'il devient malade.
Autant en dit de ſa part le Romain.
Et le garçon ayant repris haleine,
S'en donna pour le jour, & pour le lendemain,
Enfin pour toute la ſemaine.
Puis les voyant tous deux rendormis à la fin,
Il s'en alla de grand matin,
Toûjours par le même chemin,
Et fut ſuivi de la Donzelle,

Qui

Qui craignoit fatigue nouvelle.

Eux éveillez, le Roi dit au Romain,
Frere, dormez jusqu'à demain:
Vous en devez avoir envie,
n'avez à present besoin que de repos.
mment? dit le Romain: mais vous-même, à propos,
us avez fait tantôt une terrible vie.
Moi? dit le Roi, j'ai toûjours attendu:
Et puis voiant que c'étoit temps perdu,
Que sans pitié ni conscience
us vouliez jusqu'au bout tourmenter ce tendron,
Sans en avoir d'autre raison
Que d'éprouver ma patience;
me suis malgré moi, jusqu'au jour rendormi.
Que s'il vous eût plû, nôtre ami,
J'aurois couru volontiers quelque poste.
C'eût été tout, n'ayant pas la risposte
Ainsi que vous: qu'y feroit-on?
Pour Dieu, reprit son compagnon,
ssez de vous railler, & changeons de matiére.
suis vôtre Vassal, vous l'avez bien fait voir.
st assez que tantôt il vous ait plû d'avoir
La fillette toute entiére.
Disposez-en ainsi qu'il vous plaira;
us verrons si ce feu toûjours vous durera.
ourra, dit le Roi, durer toute ma vie,
'ai beaucoup de nuits telles que celle-ci.
:, dit le Romain, trêve de raillerie,

Donnez-moi mon congé, puis qu'il vous plaît ai
Aſtolphe ſe piqua de cette repartie;
Et leurs propos s'alloient de plus en plus aigrir,
Si le Roi n'eût fait venir
Tout incontinent la belle.
Ils lui dirent, Jugez-nous,
En lui contant leur querelle.
Elle rougit, & ſe mit à genoux;
Leur confeſſa tout le myſtere.
Loin de lui faire pire chere,
Ils en rirent tous deux: l'anneau lui fut donné,
Et maint bel écu couronné,
Dont peu de temps après on la vit mariée,
Et pour pucelle employée.

Ce fut par là que nos Avanturiers,
Mirent fin à leurs avantures,
Se voyant chargez de lauriers
Qui les rendront fameux chez les races futures:
Lauriers d'autant plus beaux qu'il ne leur en coû
Qu'un peu d'adreſſe, & quelques feintes larm
Et que loin des dangers & du bruit des allarmes
L'un & l'autre les remporta.

Tout fiers d'avoir conquis les cœurs de tant de bel
Et leur livre étant plus que plein,
Le Roi Lombard dit au Romain,
Retournons au logis par le plus court chemin.
Si nos femmes ſont infidelles,

Consolons nous ; bien d'autres le sont qu'elles.
a constellation changera quelque jour :
n temps viendra, que le flambeau d'amour
e brûlera les cœurs que de pudiques flâmes :
present on diroit que quelque astre malin
end plaisir aux bons tours des maris & des femmes.
D'ailleurs, tout l'Univers est plein
e maudits enchanteurs, qui des corps & des ames,
ont tout ce qu'il leur plaît : sçavons-nous si ces gens,
Comme ils sont traîtres & méchans,
toûjours ennemis, soit de l'un, soit de l'autre)
'ont point ensorcelé mon épouse & la vôtre ?
Et si par quelque étrange cas
ous n'avons point crû voir chose qui n'étoit pas ?
insi que bons Bourgeois achevons nôtre vie,
hacun près de sa femme, & demeurons-en là.
eut-être que l'absence, ou bien la jalousie,
ous ont rendu leurs cœurs, que l'Hymen nous ôta.
stolphe rencontra dans cette prophetie.
os deux Avanturiers au logis retournez,
urent très-bien reçus, pourtant un peu grondez ;
Mais seulement par bien-séance.
'un & l'autre se vid de baisers régalé.
n se recompensa des pertes de l'absence.
Il fut dansé, sauté, balé,
Et du Nain nullement parlé,
Ni du valet comme je pense,
haque époux s'attachant auprès de sa moitié,
écut en grand soulas, en paix, en amitié,

Le plus heureux, le plus content du monde.
La Reine à ſon devoir ne manqua d'un ſeul point
Autant en fit la femme de Joconde:
Autant en font d'autres qu'on ne ſçait point.





LE COCU BATU,

ET CONTENT.

Nouvelle tirée de Bocace.

J'A pas long-temps de Rome revenoit
Certain Cadet qui n'y profita guere;
volontiers en chemin séjournoit,
ıand par hazard le Galand rencontroit,
ın vin, bon gîte, & belle chambriere.
ınt qu'un jour en un Bourg arrêté,

Il vid passer une Dame jolie,
Leste, pimpante, & d'un Page suivie,
Et la voyant il en fut enchanté,
La convoita, comme bien sçavoit faire.
Prou de pardons il avoit rapporté,
De vertu peu; chose assez ordinaire.
La Dame étoit de gracieux maintien,
De doux regard, jeune, fringante, & belle;
Somme qu'enfin il ne lui manquoit rien,
Fors que d'avoir un Ami digne d'elle.
Tant se la mit le drôle en la cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne duroit:
Et s'informant comment on l'appelloit,
C'est, lui dit-on, la Dame du Village.
Messire Bon l'a prise en mariage,
Quoi qu'il n'ait plus que quatre cheveux gris.
Mais comme il est des premiers du païs,
Son bien supplée au defaut de son âge.

Nôtre Cadet tout ce détail apprit,
Dont il conçût esperance certaine.
Voici comment le Pelerin s'y prit.
Il renvoya dans la Ville prochaine
Tous ses valets; puis s'en fut au Château:
Dit qu'il étoit un jeune Jouvenceau,
Qui cherchoit maître, & qui sçavoit tout faire.
Messire Bon fort content de l'affaire
Pour Fauconnier le loua bien & beau.
(Non toutefois sans l'avis de sa femme)
Le Fauconnier plût très-fort à la Dame;

n'étant homme en tel pourchas nouveau,
ıere ne mit à declarer ſa flâme.
: fut beaucoup ; car le Vieillard étoit
›u de ſa femme, & fort peu la quittoit,
ıon les jours qu'il alloit à la chaſſe.
n Fauconnier, qui pour lors le ſuivoit,
ıt demeuré volontiers en ſa place.
ı jeune Dame en étoit bien d'accord :
n'attendoient que le temps de mieux faire.
ıand je dirai qu'il leur en tardoit fort,
ul n'oſera ſoûtenir le contraire.
nour enfin, qui prit à cœur l'affaire,
ɛur inſpira la ruſe que voici.
ı Dame dit un ſoir à ſon mari :
ıi croyez-vous le plus rempli de zéle
: tous vos gens ? Ce propos entendu,
.eſſire Bon lui dit : J'ai toûjours crû
e Fauconnier garçon ſage & fidelle ;
: c'eſt à lui que plus je me fierois.
ous auriez tort, repartit cette Belle,
'eſt un méchant : il me tint l'autre fois
·opos d'amour, dont je fus ſi ſurpriſe,
ue je penſai tomber tout de mon haut ;
ar qui croiroit une telle entrepriſe ?
edans l'eſprit il me vint auſſi-tôt
e l'étrangler, de lui manger la vûë :
tint à peu ; je n'en fus retenuë,
ue pour n'oſer un tel cas publier :
Iême, à deſſein qu'il ne le pût nier,
: fis ſemblant d'y vouloir condeſcendre ;

Et cette nuit ſous un certain Poirier
Dans le Jardin je lui dis de m'attendre.
Mon mari, dis-je, eſt toûjours avec moi,
Plus par amour que doutant de ma foi;
Je ne me puis dépêtrer de cet homme,
Sinon la nuit pendant ſon premier ſomme:
D'auprès de lui tâchant de me lever,
Dans le Jardin je vous irai trouver.
Voilà l'état où j'ai laiſſé l'affaire.
Meſſire Bon ſe mit fort en colere.
Sa femme dit: Mon Mari, mon Epoux,
Juſqu'à tantôt cachez vôtre courroux,
Dans le Jardin attrapez-le vous-même;
Vous le pourrez trouver fort aiſément:
Le Poirier eſt à main gauche en entrant.
Mais il vous faut uſer de ſtratagême:
Prenez ma juppe, & contrefaites-vous;
Vous entendrez ſon inſolence extrême:
Lors d'un bâton donnez-lui tant de coups,
Que le Galant demeure ſur la place.
Je ſuis d'avis que le friponneau faſſe
Tel compliment à des femmes d'honneur!
L'Epoux retint cette leçon par cœur.
Onc il ne fut une plus forte dupe
Que ce Vieillard, bon homme au demeurant.
Le temps venu d'attraper le Galant,
Meſſire Bon ſe couvrit d'une juppe,
S'encorneta, courut incontinent
Dans le Jardin, où ne trouva perſonne:
Garde n'avoit; car tandis qu'il friſſonne,

Cla-

Claque des dents, & meurt quasi de froid ;
Le Pelerin, qui le tout observoit,
Va voir la Dame ; avec elle se donne
Tout le bon-temps qu'on a, comme je croi,
Lors qu'amour seul étant de la partie
Entre deux draps on tient femme jolie,
Femme jolie, & qui n'est point à soi.

Quand le Galant un assez bon espace
Avec la Dame eût été dans ce lieu,
Force lui fut d'abandonner la place:
Ce ne fut pas sans le vin de l'adieu.
Dans le jardin il court en diligence.
Messire Bon rempli d'impatience
A tous momens sa paresse maudit.
Le Pelerin d'aussi loin qu'il le vid,
Feignit de croire appercevoir la Dame,
Et lui cria. Quoi donc, méchante femme,
A ton mari tu brassois un tel tour!
Est-ce le fruit de son parfait amour?
Dieu soit temoin que pour toi j'en ai honte:
Et de venir ne tenois quasi conte,
Ne te croyant le cœur si perverti,
Que de vouloir tromper un tel mari.
Or bien, je vois qu'il te faut un ami;
Trouvé ne l'as en moi, je t'en assure.
Si j'ai tiré ce rendez-vous de toi,
C'est seulement pour éprouver ta foi,
Et ne t'attens de m'induire à luxure:
Grand pecheur suis ; mais j'ai là, Dieu merci,

De ton honneur encor quelque ſouci.
A Monſeigneur ferois-je un tel outrage?
Pour toi, tu viens avec un front de Page:
Mais, foi de Dieu, ce bras te châtiera,
Et Monſeigneur puis après le ſçaura.
Pendant ces mots l'Epoux pleuroit de joye,
Et tout ravi diſoit entre ſes dents:
Loué ſoit Dieu, dont la bonté m'envoye
Femme & Valet ſi chaſtes, ſi prudens.
Ce ne fut tout; car à grands coups de gaule
Le Pelerin vous lui froiſſe une épaule;
De horions laidement l'accoûtra;
Juſqu'au logis ainſi le convoya.
Meſſire Bon eût voulu que le zéle
De ſon Valet n'eût été juſques-là;
Mais le voyant ſi ſage & ſi fidelle,
Le bon-hommeau des coups ſe conſola.
Dedans le lit ſa femme il retrouva;
Lui conta tout, en lui diſant: Mamie,
Quand nous pourrions vivre cent ans encor,
Ni vous ni moi n'aurions de nôtre vie
Un tel valet; c'eſt ſans doute un treſor.
Dans nôtre Bourg je veux qu'il prenne femme:
A l'avenir traitez-le ainſi que moi.
Pas n'y faudrai, lui repartit la Dame;
Et de ceci je vous donne ma foi.



LE MARI CONFESSEUR.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

MESSIRE Artus ſous le grand Roi François,
Alla ſervir aux guerres d'Italie;
Tant qu'il ſe vid, après maints beaux exploits,
Fait Chevalier en grand' ceremonie.
Son General lui chauſſa l'éperon;
Dont il croyoit que le plus haut Baron

Ne

Ne lui dût plus contester le passage.
Si s'en revient tout fier en son Village,
Où ne surprit sa femme en oraison.
Seule il l'avoit laissée à la maison;
Il la retrouve en bonne compagnie,
Dansant, sautant, menant joyeuse vie,
Et des Muguets avec elle à foison.
Messire Artus ne prit goût à l'affaire,
Et ruminant sur ce qu'il devoit faire,
Depuis que j'ai mon Village quitté,
Si j'étois crû, dit-il, en dignité
De cocuage & de chevalerie,
C'est moitié trop: sçachons la verité.
Pour ce s'avise, un jour de Confrairie,
De se vêtir en Prêtre, & confesser.
Sa femme vient à ses pieds se plaçer.
De prime abord sont par la bonne Dame
Expediez tous les pechez menus;
Puis à leur tour les gros étant venus,
Force lui fut qu'elle changeât de game.
Pere, dit-elle, en mon lit sont reçûs,
Un Gentilhomme, un Chevalier, un Prêtre.
Si le Mari ne se fût fait connoître,
Elle en alloit enfiler beaucoup plus;
Courte n'étoit pour seur la Kyrielle.
Son Mari donc l'interrompt là-dessus;
Dont bien lui prit. Ah, dit-il, infidelle!
Un Prêtre même! à qui crois-tu parler?
A mon mari, dit la fausse femelle,
Qui d'un tel pas se sçût bien démêler.

Je vous ai vû dans ce lieu vous couler,
Ce qui m'a fait douter du badinage.
C'eſt un grand cas qu'étant homme ſi ſage,
Vous n'ayez ſçû l'énigme debrouiller.
On vous a fait, dites-vous, Chevalier:
Auparavant vous étiez Gentilhomme:
Vous êtes Prêtre avecque ces habits.
Benit ſoit Dieu, dit alors le bon-homme,
Je ſuis un ſot de l'avoir ſi mal pris.





LE SAVETIER.

UN Savetier, que nous nommerons Blaise,
Prit belle femme; & fut très-avisé.
Les bonnes gens qui n'étoient à leur aise,
S'en vont prier un Marchand peu rusé,
Qu'il leur prêtât dessous bonne promesse
My-muid de grain, ce que le Marchand fait.
Le terme échû, ce créancier les presse.
Dieu sçait pourquoi : le galant, en effet,
Crût que par là baiseroit la commere.
Vous avez trop dequoi me satisfaire,
(Ce lui dit-il) & sans débourser rien:

Ac-

Accordez-moi ce que vous ſçavez bien.
Je ſongerai, repond-elle, à la choſe.
Puis vient trouver Blaiſe tout-auſſi-tôt,
L'avertiſſant de ce qu'on lui propoſe.
Blaiſe lui dit, Parbieu, femme, il nous faut
Sans coup ferir rattraper nôtre ſomme.
Tout de ce pas allez dire à cet homme
Qu'il peut venir, & que je n'y ſuis point.
Je veux ici me cacher tout à point.
Avant le coup demandez la cedule.
De la donner je ne crois qu'il recule.
Puis touſſerez afin de m'avertir;
Mais haut & clair, & plûtôt deux fois qu'une.
Lors de mon coin vous me verrez ſortir
Incontinent, de crainte de fortune.
Ainſi fût dit, ainſi s'executa.
Dont le mari puis après ſe vanta;
Si que chacun gloſoit ſur ce myſtere.
Mieux eût valu touſſer après l'affaire,
(Dit à la Belle un des plus gros Bourgeois)
Vous euſſiez eu vôtre conte tous trois.
N'y manquez plus, ſauf après de ſe taire.
Mais qu'en eſt-il? or ça, Belle, entre nous.
Elle répond: Ah Monſieur! croyez-vous,
Que nous ayons tant d'eſprit que vos Dames?
(Notez qu'illec avec deux autres femmes
Du gros Bourgeois l'épouſe étoit auſſi)
Je penſe bien, continua la belle,
Qu'en pareil cas Madame en uſe ainſi;
Mais quoi, chacun n'eſt pas ſi ſage qu'elle.



LE PAYSAN,

QUI AVOIT OFFENSE' SON SEIGNEUR.

UN Païſan ſon Seigneur offenſa.
L'Hiſtoire dit que c'étoit bagatelle:
Et toutefois ce Seigneur le tança
Fort rudement; ce n'eſt choſe nouvelle.
Coquin, dit-il, tu mérites la hard:
Fai ton calcul d'y venir tôt ou tard;

C'eſt

C'eſt une fin à tes pareils commune.
Mais je ſuis bon ; & de trois peines l'une
Tu peux choiſir. Ou de manger trente aulx,
J'entends ſans boire, & ſans prendre repos :
Ou de ſouffrir trente bons coups de gaules,
Bien appliquez ſur tes larges épaules ;
Ou de payer ſur le champ cent écus.
Le Païſan conſultant là-deſſus.
Trente aulx ſans boire ! ah, dit-il en ſoi-même,
Je n'appris onc à les manger ainſi.
De recevoir les trente coups auſſi,
Je ne le puis ſans un peril extrême.
Les cent écus c'eſt le pire de tous.
Incertain donc il ſe mit à genous,
Et s'écria ; Pour Dieu, miſericorde.
Son Seigneur dit : Qu'on apporte une corde ;
Quoi le Galant m'oſe répondre encor ?
Le Païſan de peur qu'on ne le pende,
Fait choix de l'ail ; & le Seigneur commande
Que l'on en cueille, & ſur tout du plus fort.
Un après un lui-même il fait le conte :
Puis quand il void que ſon calcul ſe monte
A la trentaine ; il les met dans un plat,
Et cela fait le malheureux pied-plat
Prend le plus gros, en pitié le regarde ;
Mange, & rechigne, ainſi que fait un chat
Dont les morceaux ſont frotez de moûtarde.
Il n'oſeroit de la langue y toucher.
Son Seigneur rit, & ſur tout il prend garde,
Que le Galant n'avale ſans mâcher.

Le premier paſſe; auſſi fait le deuxiéme:
Au tiers il dit. Que le diable y ait part.
Bref il en fut à grand' peine au douziéme,
Que s'écriant, Haro la gorge m'ard;
Tôt, tôt, que l'on m'apporte à boire.
Son Seigneur dit; Ah ah, Sire Gregoire,
Vous avez ſoif! je vois qu'en vos repas
Vous humectez volontiers le lampas.
Or beuvez donc; & beuuez à vôtre aiſe:
Bon prou vous faſſe! hola, du vin, hola.
Mais, mon ami, qu'il ne vous en déplaiſe,
Il vous faudra choiſir après cela
Des cent écus, ou de la baſtonnade,
Pour ſuppléer au défaut de l'aillade.
Qu'il plaiſe donc, dit l'autre, à vos bontez,
Que les aulx ſoient ſur les coups précontez:
Car pour l'argent, par trop groſſe eſt la ſomme:
Où la trouver moi qui ſuis un pauvre homme?
Hé bien, ſouffrez les trente horions,
Dit le Seigneur; mais laiſſons les oignons.
Pour prendre cœur le Vaſſal en ſa panſe
Loge un long trait, ſe munit le dedans;
Puis ſouffre un coup avec grande conſtance.
Au deux il dit, donnez-moi patience,
Mon doux Ieſus, en tous ces accidens.
Le tiers eſt rude, il en grince les dents,
Se courbe tout, & ſaute de ſa place.
Au quart il fait une horrible grimace:
Au cinq un cri: mais il n'eſt pas au bout;
Et c'eſt grand cas s'il peut digerer tout.
On ne vit onc ſi cruelle avanture.

Deux

Deux forts paillards ont chacun un bâton,
Qu'ils ſont tomber par poids & par meſure,
En obſervant la cadence & le ton.
Le malheureux n'a rien qu'une chanſon.
Grace, dit-il : mais las ! point de nouvelle ;
Car le Seigneur fait frapper de plus belle,
uge des coups, & tient ſa gravité,
Diſant toûjours qu'il a trop de bonté.
Le pauvre diable enfin craint pour ſa vie.
Après vingt coups d'un ton piteux il crie.
Pour Dieux ceſſez : helas ! je n'en puis plus.
Son Seigneur dit, Payez donc cent écus,
Net & contant : je ſçais qu'à la deſſerre
Vous êtes dur ; j'en ſuis fâché pour vous.
Si tout n'eſt prêt, vôtre compere Pierre
Vous en peut bien aſſiſter entre nous.
Mais pour ſi peu vous ne vous feriez tondre.
Le malheureux n'oſant preſque répondre
Court au magot, & dit, c'eſt tout mon fait.
On examine, on prend un trébuchet.
L'eau cependant lui coule de la face :
Il n'a point fait encor telle grimace.
Mais que lui ſert ? il convient tout payer.
C'eſt grand' pitié quand on fâche ſon maître !
Le Païſan eut beau s'humilier ;
Et pour un fait, aſſez leger peut-être,
Il ſe ſentit enflâmer le goſier,
Vuider la bourſe, émoucher les épaules ;
ans qu'il lui fût deſſus les cent écus,
Ni pour les aulx, ni pour les coups de gaules,
ait ſeulement grace d'un carolus.



LE MULETIER.

Nouvelle tirée de Bocace.

UN Roi Lombard (les Rois de ce Païs
Viennent ſouvent s'offrir à ma mémoire)
Ce dernier-ci, dont parle en ſes écrits
Maître Bocace Auteur de cette Hiſtoire,
Portoit le nom d'Agiluf en ſon temps.
Il épouſa Teudelingue la Belle,
Veuve du Roi dernier mort ſans enfans,
Lequel laiſſa l'Etat ſous la tutelle

De

'e celui-ci, Prince ſage & prudent.
ſulle beauté n'étoit alors égale
Teudelingue; & la couche Royale
e part & d'autre étoit aſſurement
uſſi complette, autant bien aſſortie
u'elle fut onc. Quand Meſſer Cupidon
ı badinant fit choir de ſon brandon
ıez Agiluf, droit deſſus l'écurie:
ıns prendre garde, & ſans ſe ſoucier
ı quel endroit; dont avecque furie
: feu ſe prit au cœur d'un Muletier.

Muletier étoit homme de mine,
démentoit en tout ſon origine,
n fait & beau, même ayant du bon ſens.
n le montra, car s'étant de la Reine
ıouraché, quand il eut quelque temps
t ſes efforts, & mis toute ſa peine
ır ſe guerir, ſans pouvoir rien gagner,
Compagnon fit un tour d'homme habile.
ıître ne ſçais meilleur pour enſeigner
e Cupidon; l'ame la moins ſubtile
ıs ſa ferule apprend plus en un jour,
'un Maître és Arts en dix ans aux Ecoles.
x plus groſſiers par un chemin bien court,
çait montrer les tours & les paroles.
preſent Conte en eſt un bon témoin.
tre Amoureux ne ſongeoit près ni loin
lans l'abord à jouïr de ſa Mie.
déclarer de couche ou par écrit

N'étoit pas ſeur. Si ſe mit dans l'eſprit,
Mourût ou non, d'en paſſer ſon envie;
Puis qu'auſſi bien plus vivre ne pouvoit;
Et mort pour mort, toûjours mieux lui valoit,
Auparavant que ſortir de la vie,
Eprouver tout, & tenter le hazard.
L'uſage étoit chez le peuple Lombard,
Que quand le Roi, qui faiſoit lit à part,
(Comme tous font) vouloit avec ſa femme
Aller coucher, ſeul il ſe preſentoit,
Preſque en chemiſe, & ſur ſon dos n'avoit
Qu'une ſimarre; à la porte il frappoit
Tout doucement; auſſi-tôt une Dame
Ouvroit ſans bruit; & le Roi lui mettoit
Entre les mains la clarté qu'il portoit,
Clarté n'ayant grand' lueur ni grand' flâme.
D'abord la Dame éteignoit en ſortant
Cette clarté; c'étoit le plus ſouvent
Une lanterne, ou de ſimples bougies.
Chaque Royaume a ſes ceremonies.
Le Muletier remarqua celle-ci,
Ne manqua pas de s'ajuſter ainſi,
Se preſenta comme c'étoit l'uſage,
S'étant caché quelque peu le viſage.
La Dame ouvrit dormant plus d'à demi.
Nul cas n'étoit à craindre en l'avanture
Fors que le Roi ne vint pareillement.
Mais ce jour-là s'étant heureuſement
Mis à chaſſer, force étoit que nature
Pendant la nuit cherchât quelque repos.

Le Muletier frais, gaillard & diſpos,
Et parfumé, ſe coucha ſans rien dire.
Un autre point, outre ce qu'avons dit,
C'eſt qu'Agiluf, s'il avoit en l'eſprit
Quelque chagrin, ſoit touchant ſon Empire,
Ou ſa famille, ou pour quelque autre cas,
Ne ſonnoit mot en prenant ſes ébats.
A tout cela Teudelingue étoit faite.
Nôtre Amoureux fournit plus d'une traite:
Un Muletier à ce jeu vaut trois Rois.
Dont Teudelingue entra par pluſieurs fois
En penſement; & crût que la colere
Rendoit le Prince outre ſon ordinaire
Plein de tranſport, & qu'il n'y ſongeoit pas.
En ſes preſens le Ciel eſt toûjours juſte:
Il ne départ à gens de tous états
Mêmes talens. Un Empereur auguſte
A les vertus propres pour commander:
Un Avocat ſçait les points décider:
Au jeu d'Amour le Muletier fait rage:
Chacun ſon fait; nul n'a tout en partage.

Nôtre Galant s'étant diligenté,
Se retira ſans bruit & ſans clarté,
Devant l'Aurore. Il en ſortoit à peine,
Lors qu'Agiluf alla trouver la Reine;
Voulut s'ébatre, & l'étonna bien fort.
Certes, Monſieur, je ſçais bien, lui dit-elle,
Que vous avez pour moi beaucoup de zéle;
Mais de ce lieu vous ne faites encor

Que de ſortir : même outre l'ordinaire
En avez pris, & beaucoup plus qu'aſſez.
Pour Dieu, Monſieur, je vous prie, aviſez
Que ne ſoit trop; vôtre ſanté m'eſt chere.
Le Roi fut ſage, & ſe douta du tour,
Ne ſonna mot, deſcendit dans la cour,
Puis de la cour entrá dans l'écurie;
Jugeant en lui que le cas provenoit
D'un Muletier, comme l'on lui parloit.
Toute la troupe étoit lors endormie,
Fors le Galant qui trembloit pour ſa vie.
Le Roi n'avoit lanterne ni bougie.
En tâtonnant il s'approcha de tous;
Crût que l'auteur de cette tromperie
Se connoîtroit au batement du poulx.
Pas ne faillit dedans ſa conjecture:
Et le ſecond qu'il tâta d'avanture
Etoit ſon homme; à qui d'émotion,
Soit pour la peur, ou ſoit pour l'action,
Le cœur batoit, & le poulx tout enſemble.
Ne ſçachant pas où devoit aboutir
Tout ce myſtere, il feignoit de dormir.
Mais quel ſommeil! Le Roi, pendant qu'il tremble,
En certain coin va prendre des ciſeaux
Dont on coupoit le crin à ſes chevaux.
Faiſons, dit-il, au Galant une marque,
Pour le pouvoir demain connoître mieux.
Incontinent de la main du Monarque
Il ſe ſent tondre. Un toupet de cheveux
Lui fut coupé, droit vers le front du ſire;

Et

t cela fait le Prince ſe retire.
oublia de ſerrer le toupet,
'ont le Galant s'aviſa d'un ſecret
ui d'Agiluf gâta le ſtratagême.
e Muletier alla ſur l'heure même
n pareil lieu tondre ſes compagnons.
e jour venu, le Roi vit ces garçons
ıns poil au front. Lors le Prince en ſon ame:
u'eſt ceci donc! qui croiroit que ma femme
uroit été ſi vaillante au déduit?
uoi, Teudelingue a-t-elle cette nuit
ɔurni d'ébat à plus de quinze ou ſeize?
utant en vit vers le front de tondus.
r bien, dit-il, qui l'a fait ſi ſe taiſe:
u demeurant qu'il n'y retourne plus.





LA SERVANTE
JUSTIFIÉE.

Nouvelle tirée des Contes de la Reine de Navarre.

BOCACE n'eſt le ſeul qui me fournit.
Je vas par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit
Plus que pas un me donne de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encore en un vieux magazin;

Vieux,

ieux, des plus vieux, où Nouvelles Nouvelles
ont jusqu'à cent, bien déduites & belles
our la plûpart, & de très-bonne main.
our cette fois la Reine de Navarre,
'un c'étoit moi naïf autant que rare,
ntretiendra dans ces Vers le Lecteur.
oici le fait quiconque en soit l'Auteur.
y mets du mien selon les occurrences:
'est ma coûtume; & sans telles licences
e quitterois la charge de conteur.

Jn homme donc avoit belle servante.
la rendit au jour d'Amour sçavante.
lle étoit fille à bien armer un lit,
leine de suc, & donnant appetit;
e qu'on appelle en François bonne robe.
'ar un beau jour cet homme se dérobe
)'avec sa femme; & d'un très-grand matin
'en va trouver sa Servante au jardin.
lle faisoit un bouquet pour Madame:
'étoit sa fête. Ayant donc de la femme
'û le bouquet, il commence à louer
'assortiment; tâche à s'insinuer:
'insinuer en fait de Chambriere,
'est proprement couler sa main au sein:
e qui fut fait. La Servante soudain
e défendit : mais de quelle maniére?
ans rien gâter : c'étoit une façon
ur le marché : bien sçavoit sa leçon.
La belle prend les fleurs qu'elle avoit mises

En un monceau, les jette au Compagnon.
Il la baiſa pour en avoir raiſon,
Tant & ſi bien qu'ils en vinrent aux priſes.
En cet étrif la Servante tomba.
Lui d'en tirer auſſi-tôt avantage.
Le malheur fut que tout ce beau ménage
Fut découvert d'un logis près de là.
Nos gens n'avoient pris garde à cette affaire.
Une voiſine apperçût le myſtere.
L'Epoux la vit, je ne ſçais pas comment.
Nous voilà pris, dit il à ſa Servante.
Nôtre voiſine eſt languarde & méchante;
Mais ne ſoyez en crainte aucunement.
Il va trouver ſa femme en ce moment:
Puis fait ſi bien que s'étant éveillée
Elle ſe leve; & ſur l'heure habillée,
Il continuë à jouer ſon rollet:
Tant qu'à deſſein d'aller faire un bouquet,
La pauvre Epouſe au jardin eſt menée.
Là fut par lui procedé de nouveau.
Même debat, même jeu ſe commence.
Fleurs de voler; tetons d'entrer en danſe.
Elle y prit goût; le jeu lui ſembla beau.
Somme, que l'herbe en fut encor froiſſée.
La pauvre Dame alla l'après-dînée
Voir ſa voiſine, à qui ce ſecret-là
Chargeoit le cœur: elle ſe ſoulagea
Tout dès l'abord. Je ne puis, ma Commere,
Dit cette femme avec un front ſevere,
Laiſſer paſſer, ſans vous en avertir,

Ce

e que j'ai vû. Voulez-vous vous ſervir
ıcor long-temps d'une fille perduë?
coups de pied, ſi j'étois que de vous,
l'envoirois ainſi qu'elle eſt venuë.
omment! elle eſt auſſi brave que nous.
r bien, je ſçais celui de qui procede
ette piaſe: apportez-y remede
out au plûtôt: car je vous avertis
ue ce matin étant à la fenêtre,
Ne ſçais pourquoi) j'ai vû de mon logis
ans ſon jardin vôtre mari paroître,
ıis la Galande; & tous deux ſe ſont mis
ſe jetter quelques fleurs à la tête.
ır ce propos l'autre l'arrêta coi.
vous entends, dit-elle, c'étoit moi.

La voiſine.

oire! écoutez le reſte de la fête:
ous ne ſçavez où je veux en venir.
es bonnes gens ſe ſont pris à cueillir
ertaines fleurs que baiſers on appelle.

La femme.

'eſt encor moi que vous preniez pour elle.

La voiſine.

u jeu des fleurs à celui des tetons
s ſont paſſez: après quelques façons
pleine main l'on les a laiſſez prendre.

La femme.

pourquoi non? c'étoit moi: vôtre Epoux
'a-t-il pas donc les mêmes droits ſur vous?

La

La voisine.

Cette personne enfin sur l'herbe tendre
Est trébuchée, & comme je le croi,
Sans se blesser; vous riez?

La femme.

C'étoit moi.

La voisine.

Un cotillon a paré la verdure.

La femme.

C'étoit le mien.

La voisine.

Sans vous mettre en couroux:
Qui le portoit de la fille ou de vous?
C'est là le point : car Monsieur vôtre Èpoux
Jusques au bout a poussé l'avanture.

La femme.

Qui? c'étoit moi : vôtre tête est bien dure.

La voisine.

Ah, c'est assez. Je ne m'informe plus:
J'ai pourtant l'œil assez bon, ce me semble:
J'aurois juré que je les avois vûs
En ce lieu-là se divertir ensemble.
Mais excusez; & ne la chassez pas.

La femme.

Pourquoi chasser? j'en suis très-bien servie.

La voisine.

Tant pis pour vous: c'est justement le cas.
Vous en tenez, ma Commere m'amie.



LA GAGEURE

DES TROIS COMMERES,

Où sont deux Nouvelles tirées de Bocace.

APRE'S bon vin, trois Commeres un jour
S'entretenoient de leurs tours & prouesses.
outes avoient un ami par amour,
deux étoient au logis les Maîtresses.

L'une

L'une difoit: J'ai le Roi des maris:
Il n'en eft point de meilleur dans Paris.
Sans fon congé je vas par tout m'ébatre.
Avec ce tronc j'en ferois un plus fin.
Il ne faut pas fe lever trop matin,
Pour lui prouver que trois & deux font quatre.
Par mon ferment, dit une autre auffi-tôt,
Si je l'avois j'en ferois une étreine;
Car quant à moi, du plaifir ne me chaut,
A moins qu'il foit mêlé d'un peu de peine.
Vôtre Epoux va tout ainfi qu'on le meine;
Le mien n'eft tel, j'en rends graces à Dieu.
Bien fçauroit prendre & le temps & le lieu,
Qui tromperoit à fon aife un tel homme.
Pour tout cela ne croyez que je chomme.
Le paffe-temps en eft d'autant plus doux:
Plus grand en eft l'amour des deux parties.
Je ne voudrois contre aucune de vous,
Qui vous vantez d'être fi bien loties,
Avoir troqué de Galant ni d'Epoux.
Sur ce debat la troifiéme Commere
Les mit d'accord; car elle fut d'avis
Qu'Amour fe plaît avec les bons maris,
Et veut auffi quelque peine legere.

Ce point vuidé, le propos s'échauffant,
Et d'en conter toutes trois triomphant,
Celle-ci dit. Pourquoi tant de paroles?
Voulez-vous voir qui l'emporte de nous?
Laiffons à part les difputes frivoles:

Sur

Sur nouveaux frais attrapons nos Epoux.
Le moins bon tour payera quelque amande.
Nous le voulons, c'eſt ce que l'on demande,
Dirent les deux. Il faut faire ſerment,
Que toutes trois, ſans nul déguiſement,
Rapporterons, l'affaire étant paſſée,
Le cas au vrai ; puis pour le jugement
On en croira la Commere Macée.
Ainſi fut dit, ainſi l'on l'accorda.
Voici comment chacune y proceda.

Celle des trois qui plus étoit contrainte,
Aimoit alors un beau jeune garçon,
Frais, delicat, & ſans poil au menton ;
Ce qui leur fit mettre en jeu cette feinte.
Les pauvres gens n'avoient de leurs Amours
Encor joui, ſinon par échapées :
Toûjours faloit forger de nouveaux tours,
Toûjours chercher des maiſons empruntées.
Pour plus à l'aiſe enſemble ſe jouer,
La bonne Dame habille en chambriere
Le jouvenceau, qui vient pour ſe louer,
D'un air modeſte, & baiſſant la paupiere.
Du coin de l'œil l'Epoux le regardoit,
Et dans ſon cœur deja ſe propoſoit
De rehauſſer le linge de la fille.
Bien lui ſembloit, en la conſiderant,
N'en avoir vû jamais de ſi gentille.
On la retient, avec peine pourtant :
Belle ſervante, & mari vert galant,

C'étoit matiére à feindre du ſcrupule.
Les premiers jours le mari diſſimule,
Détourne l'œil, & ne fait pas ſemblant
De regarder ſa Servante nouvelle;
Mais tôt après il tourna tant la Belle,
Tant lui donna, tant encor lui promit,
Qu'elle feignit à la fin de ſe rendre;
Et de jeu fait, à deſſein de le prendre,
Un certain ſoir la Galande lui dit:
Madame eſt mal, & ſeule elle veut être
Pour cette nuit: incontinent le Maître
Et la Servante ayant fait leur marché,
S'en vont au lit, & le Drôle couché,
Elle en cornette, & dégrafant ſa jupe,
Madame vient: qui fut bien empêché?
Ce fut l'Epoux cette fois pris pour dupe.
Oh, oh, lui dit la Commere en riant,
Vôtre ordinaire eſt donc trop peu friand
A vôtre goût; & par ſaint Jean, beau Sire,
Un peu plûtôt vous me le deviez dire:
J'aurois chez moi toûjours eu des tendrons.
De celle-ci pour certaines raiſons
Vous faut paſſer; cherchez autre avanture.
Et vous, la belle au deſſein ſi gaillard,
Merci de moi, Chambriere d'un liard,
Je vous rendrai plus noire qu'une meure.
Il vous faut donc du même pain qu'à moi:
J'en ſuis d'avis; non pourtant qu'il m'en chaille,
Ni qu'on ne puiſſe en trouver qui le vaille:
Graces à Dieu, je crois avoir dequoi

Dor

onner encore à quelqu'un dans dans la vûë;
ne ſuis pas à jetter dans la ruë.
aiſſons ce point; je ſçais un bon moyen.
ous n'aurez plus d'autre lit que le mien.
oyez un peu; diroit-on-qu'elle y touche?
îte, marchons, que du lit où je couche
ans marchander on prenne le chemin:
ous chercherez vos beſognes demain.
i ce n'étoit le ſcandale & la honte,
vous mettrois dehors en cet état.
ais je ſuis bonne, & ne veux point d'éclat:
uis je rendrai de vous un très-bon compte
l'avenir, & vous jure ma foi
ue nuit & jour vous ſerez près de moi.
u'ai-je beſoin de me mettre en alarmes,
uis que je puis empêcher tous vos tours?
a Chambriere écoutant ce diſcours
ait la honteuſe, & jette une ou deux larmes;
rend ſon pacquet, & ſort ſans conſulter;
e ſe le fait par deux fois répéter;
'en va jouer un autre perſonnage;
ait au logis deux métiers tour à tour;
alant de nuit, Chambriere de jour,
n deux façons elle a ſoin du ménage.
e pauvre Epoux ſe trouve tout heureux
u'à ſi bon compte il en ait été quite.
ui couché ſeul, nôtre couple amoureux
'un temps ſi doux à ſon aiſe profite.
ien ne s'en perd; & de moindres momens
ons ménagers furent nos deux Amans,

Sçachant très-bien que l'on n'y revient gueres.
Voilà le tour de l'une des Commeres.

L'autre de qui le mari croyoit tout,
Avecque lui ſous un Poirier aſſiſe,
De ſon deſſein vint aiſement à bout.
En peu de mots j'en vas conter la guiſe.
Leur grand Valet près d'eux étoit debout,
Garçon bien-fait, beau parleur, & de miſe,
Et qui faiſoit les Servantes troter.
La Dame dit: Je voudrois bien goûter
De ce fruit-là: Guillot, monte, & ſecouë
Nôtre Poirier. Guillot monte à l'inſtant.
Grimpé qu'il eſt, le Drôle fait ſemblant
Qu'il lui paroît que le mari ſe jouë
Avec la femme: auſſi-tôt le Valet
Frotant ſes yeux comme étonné du fait,
Vraiment, Monſieur, commence-t-il à dire,
Si vous vouliez Madame careſſer,
Un peu plus loin vous pouviez aller rire,
Et moi preſent du moins vous en paſſer.
Ceci me cauſe une ſurpriſe extrême.
Devant les gens prendre ainſi vos ébats!
Si d'un Valet vous ne faites nul cas,
Vous vous devez du reſpect à vous-même.
Quel taon vous point? attendez à tantôt,
Ces privautez en ſeront plus friandes;
Tout auſſi bien, pour le temps qu'il vous faut,
Les nuits d'Eté ſont encore aſſez grandes.
Pourquoi ce lieu? vous avez pour cela

Tant de bons lits, tant de chambres ſi belles.
La Dame dit : Que conte celui-là ?
e crois qu'il rêve : où prend-il ces nouvelles ?
Qu'entend ce fol avecque ſes ébats ?
Deſcends, deſcends, mon ami, tu verras.
Guillot deſcend. Hé bien, lui dit ſon maître,
Nous jouons-nous ?

Guillot.

Non pas pour le preſent.

Le mari.

Pour le preſent ?

Guillot.

Ouï, Monſieur, je veux être
Ecorché vif, ſi tout incontinent
Vous ne baiſiez Madame ſur l'herbette.

La femme.

Mieux te vaudroit laiſſer cette ſornette ;
e te le dis ; car elle ſent les coups.

Le mari.

Non non, Mamie, il faut qu'avec les foûs
Tout de ce pas par mon ordre on le mette.

Guillot.

Eſt-ce être fou que de voir ce qu'on voit ?

La femme.

Et qu'as-tu vû ?

Guillot.

J'ai vû, je le repete,
Vous & Monſieur qui dans ce même endroit
ouïez tous deux au doux jeu d'Amourette :
Si ce Poirier n'eſt peut-être charmé.

La femme.

Voire, charmé; tu nous fais un beau Conte.

Le mari.

Je le veux voir vraiment; faut que j'y monte:
Vous en ſçaurez bien-tôt la verité.
Le Maître à peine eſt ſur l'arbre monté,
Que le Valet embraſſe la Maîtreſſe.
L'Epoux qui voit comme l'on ſe careſſe,
Crie, & deſcend en grand' hâte auſſi-tôt.
Il ſe rompit le col, ou peu s'en faut,
Pour empêcher la ſuite de l'affaire;
Et toutefois il ne pût ſi bien faire
Que ſon honneur ne reçût quelque échec.
Comment, dit-il, quoi même à mon aſpect?
Devant mon nez? à mes yeux? Sainte Dame,
Que vous faut-il? qu'avez-vous? dit la femme.

Le mari.

Oſes-tu bien le demander encor?

La femme.

Et pourquoi non?

Le mari.

Pourquoi? n'ai-je pas tort
De t'accuſer de cette effronterie?

La femme.

Ah! c'en eſt trop, parlez mieux, je vous prie.

Le mari.

Quoi, ce coquin ne te careſſoit pas?

La femme.

Moi? vous rêvez.

Le mari.

D'où viendroit donc ce cas?
Ai-je perdu la raiſon ou la vûë?

La femme.

Me croyez-vous de ſens ſi dépourvûë,
Que devant vous je commiſſe un tel tour?
Ne trouverois-je aſſez d'heures au jour
Pour m'égayer, ſi j'en avois envie?

Le mari.

Je ne ſçai plus ce qu'il faut que j'y die.
Nôtre Poirier m'abuſe aſſurément.
Voyons encor. Dans le même moment
L'Epoux remonte, & Guillot recommence.
Pour cette fois le mari void la danſe
Sans ſe fâcher, & deſcend doucement.
Ne cherchez plus, leur dit-il, d'autres cauſes;
C'eſt ce Poirier, il eſt enſorcelé.
Puis qu'il fait voir de ſi vilaines choſes,
Reprit la femme, il faut qu'il ſoit brûlé,
Cours au logis; di qu'on le vienne abattre.
Je ne veux plus que cet arbre maudit
Trompe les gens. Le Valet obéït.
Sur le pauvre arbre ils ſe mettent à quatre,
Se demandant l'un l'autre ſourdement,
Quel ſi grand crime a ce Poirier pû faire.
La Dame dit, Abattez ſeulement;
Quant au ſurplus ce n'eſt pas vôtre affaire.
Par ce moyen la ſeconde Commere
Vint au deſſus de ce qu'elle entreprit.
Paſſons au tour que la troiſiéme fit.

Les rendez-vous chez quelque bonne amie
Ne lui manquoient non plus que l'eau du puits.
Là tous les jours étoient nouveaux déduits,
Nôtre Donzelle y tenoit ſa partie.
Un ſien Amant étant lors de quartier,
Ne croyant pas qu'un plaiſir fût entier
S'il n'étoit libre, à la Dame propoſe
De ſe trouver ſeuls enſemble une nuit.
Deux, lui dit-elle, & pour ſi peu de choſe
Vous ne ſerez nullement éconduit.
Jà de par moi ne manquera l'affaire.
De mon mari je ſçaurai me défaire
Pendant ce temps. Auſſi-tôt fait que dit.
Bon beſoin eut d'être femme d'eſprit;
Car pour Epoux elle avoit pris un homme
Qui ne faiſoit en voyages grands frais;
Il n'alloit pas querir pardons à Rome,
Quand il pouvoit en rencontrer plus près.
Tout au rebours de la bonne Donzelle,
Qui pour montrer ſa ferveur & ſon zéle,
Toûjours alloit au plus loin s'en pourvoir.
Pelerinage avoit fait ſon devoir
Plus d'une fois; mais c'étoit le vieux ſtile:
Il lui faloit, pour ſe faire valoir,
Choſe qui fût plus rare & moins facile.
Elle s'attache à l'orteil dès ce ſoir
Un brin de fil, qui rendoit à la porte
De la maiſon; & puis ſe va coucher
Droit au côté d'Henriet Berlinguier.
(On appelloit ſon mari de la ſorte)

Elle fit tant qu'Henriet ſe tournant
Sentit le fil. Auſſi-tôt il ſoupçonne
Quelque deſſein, & ſans faire ſemblant
D'être éveillé, ſur ce fait il raiſonne;
Se leve enfin, & ſort tout doucement,
De bonne foi ſon Epouſe dormant,
Ce lui ſembloit; ſuit le fil dans la ruë;
Conclud de là que l'on le trahiſſoit:
Que quelque Amant que la Donzelle avoit,
Avec ce fil par le pied la tiroit,
L'avertiſſant ainſi de ſa venuë:
Que la Galande auſſi-tôt deſcendoit,
Tandis que lui pauvre mari dormoit.
Car autrement, pourquoi ce badinage?
Il faloit bien que Meſſer cocuage
Le viſitât; honneur dont à ſon ſens
Il ſe ſeroit paſſé le mieux du monde.
Dans ce penſer il s'arme juſqu'aux dents;
Hors la maiſon fait le guet & la ronde,
Pour attraper quiconque tirera
Le brin de fil. Or le Lecteur ſçaura
Que ce logis avoit ſur le derriere
Dequoi pouvoir introduire l'ami:
Il le fut donc par une Chambriere.
Tout domeſtique en trompant un mari
Penſe gagner indulgence pleniere.
Tandis qu'ainſi Berlinguier fait le guet,
La bonne Dame, & le jeune Muguet
En ſont aux mains, & Dieu ſçait la maniére.
En grand ſoulas cette nuit ſe paſſa.

Dans leurs plaiſirs rien ne les traverſa.
Tout fut des mieux, graces à la Servante,
Qui fit ſi bien devoir de ſurveillante,
Que le Galant tout à temps délogea.
L'Epoux revint quand le jour approcha;
Reprit ſa place, & dit que la migraine
L'avoit contraint d'aller coucher en haut.
Deux jours après la Commere ne faut
De mettre un fil; Berlinguier auſſi-tôt,
L'ayant ſenti, rentre en la même peine,
Court à ſon poſte, & nôtre Amant au ſien.
Renfort de joye: on s'en trouva ſi bien,
Qu'encore un coup on pratiqua la ruſe;
Et Berlinguier prenant la même excuſe
Sortit encore, & fit place à l'Amant.
Autre renfort de tout contentement.
On s'en tint là. Leur ardeur refroidie,
Il en falut venir au dénouement;
Trois Actes eut ſans plus la Comedie.
Sur le minuit l'Amant s'étant ſauvé,
Le brin de fil auſſi tôt fut tiré
Par un des ſiens ſur qui l'Epoux ſe ruë,
Et le contraint en occupant la ruë,
D'entrer chez lui le tenant au collet,
Et ne ſçachant que ce fût un Valet.
Bien à propos lui fut donné le change.
Dans le logis eſt un vacarme étrange.
La femme accourt au bruit que fait l'Epoux.
Le Compagnon ſe jette à leurs genoux:
Dit qu'il venoit trouver la Chambriere;

Qu'avec

Qu'avec ce fil il la tiroit à ſoi
Pour faire ouvrir; & que depuis n'aguere
Tous deux s'étoient entredonnez la foi.
C'eſt donc cela, pourſuivit la Commere,
En s'adreſſant à la fille en colere,
Que l'autre jour je vous vis à l'orteil
Un brin de fil: je m'en mis un pareil,
Pour attraper avec ce ſtratagême
Vôtre Galant. Or bien, c'eſt vôtre Epoux:
A la bonne heure: il faut cette nuit même
Sortir d'ici. Berlinguier fut plus doux;
Dit qu'il faloit au lendemain attendre.
On les dota l'un & l'autre amplement;
L'Epoux, la Fille; & le Valet, l'Amant:
Puis au Moûtier le couple s'alla rendre;
Se connoiſſant tous deux de plus d'un jour.
Ce fut la fin qu'eut le troiſiéme tour.

Lequel vaut mieux? Pour moi, je m'en rapporte.
Macée ayant pouvoir de décider,
Ne ſçût à qui la victoire accorder;
Tant cette affaire à réſoudre étoit forte.
Toutes avoient eu raiſon de gager.
Le procés pend, & pendra de la ſorte
Encor long-temps, comme l'on peut juger.



LE CALENDRIER DES VIEILLARDS.

Nouvelle tirée de Bocace.

PLUS d'un fois je me ſuis étonné,
Que ce qui fait la paix du mariage
En eſt le point le moins conſideré,
Lors que l'on met une fille en ménage.
Les pere & mere ont pour objet le bien.

Tout

Tout le ſurplus, ils le comptent pour rien ;
Jeunes tendrons à Vieillards apparient.
Et cependant je voi qu'ils ſe ſoucient
D'avoir chevaux à leur char attelez
De même taille, & même chiens couplez ;
Ainſi des bœufs, qui de force pareille
Sont toûjours pris : car ce ſeroit merveille
Si ſans cela la charruë alloit bien.
Comment pourroit celle du mariage
Ne mal aller, étant un attelage
Qui bien ſouvent ne ſe rapporte en rien ?
J'en vas conter un exemple notable.

On ſçait qui fut Richard de Quinzica,
Qui mainte Fête à ſa femme allegua,
Mainte Vigile, & maint jour feriable,
Et du devoir crût s'échaper par là.
Très-lourdement il erroit en cela.
Cettui Richard étoit Juge dans Piſe,
Homme ſçavant en l'étude des Loix,
Riche d'ailleurs ; mais dont la barbe griſe
Montroit aſſez qu'il devoit faire choix
De quelque femme à peu près de même âge ;
Ce qu'il ne fit, prenant en mariage
La mieux ſéante, & la plus jeune d'ans
De la Cité, fille bien alliée,
Belle ſur tout ; c'étoit Bartholomée
De Galandi, qui parmi ſes parens
Pouvoit compter les plus gros de la ville.
En ce ne fit Richard tour d'homme habile :

Et

Et l'on difoit communement de lui,
Que fes enfans ne manqueroient de peres.
Tel fait métier de confeiller autrui,
Qui ne voit goute en fes propres affaires.
Quinzica donc n'ayant dequoi fervir
Un tel oifeau qu'étoit Bartholomée,
Pour s'excufer, & pour la contenir,
Ne rencontroit point de jour en l'année,
Selon fon compte, & fon Calendrier,
Où l'on fe pût fans fcrupule appliquer
Au fait d'Hymen ; chofe aux vieillards commode;
Mais dont le fexe abhorre la méthode.
Quand je dis point, je veux dire très-peu:
Encor ce peu lui donnoit de la peine.
Toute en feries il mettoit la femaine ;
Et bien fouvent faifoit venir en jeu
Saint qui ne fut jamais dans la Legende.
Le Vendredi, difoit-il, nous demande
D'autres penfers, ainfi que chacun fçait:
Pareillement il faut que l'on retranche
Le Samedi, non fans jufte fujet,
Dautant que c'eft la veille du Dimanche.
Pour ce dernier, c'eft un jour de repos.
Quant au Lundi, je ne trouve à propos
De commencer par ce point la femaine;
Ce n'eft le fait d'une ame bien Chrêtienne.
Les autres jours autrement s'excufoit:
Et quand venoit aux fêtes folemnelles,
C'étoit alors que Richard triomphoit,
Et qu'il donnoit les leçons les plus belles.

Long-

Long-temps devant toûjours il s'abſtenoit;
Long-temps après il en uſoit de même;
Aux Quatre-temps autant il en faiſoit;
Sans oublier l'Avent ni le Carême.
Cette ſaiſon pour le Vieillard étoit
Un temps de Dieu, jamais ne s'en laſſoit.
De Patrons même il avoit une liſte.
Point de quartier pour un Evangeliſte,
Pour un Apôtre, ou bien pour un Docteur:
Vierge n'étoit, Martyr, & Confeſſeur
Qu'il ne chommât; tous les ſçavoit par cœur.
Que s'il étoit au bout de ſon ſcrupule,
Il alleguoit les jours malencontreux,
Puis les brouillars, & puis la canicule;
De s'excuſer n'étant jamais honteux.
La choſe ainſi preſque toûjours égale,
Quatre fois l'an, de grace ſpeciale,
Nôtre Docteur régaloit ſa moitié,
Petitement; enfin c'étoit pitié.
A cela près, il traitoit bien ſa femme.
Les affiquets, les habits à changer,
Joyaux, bijoux, ne manquoient à la Dame;
Mais tout cela n'eſt que pour amuſer
Un peu de temps des eſprits de poupée;
Droit au ſolide alloit Bartholomée.
Son ſeul plaiſir dans la belle ſaiſon,
C'étoit d'aller à certaine maiſon
Que ſon mari poſſedoit ſur la côte:
Ils y couchoient tous les huit jours ſans faute.
Là quelquefois ſur la mer ils montoient,

Et le plaiſir de la Pêche goûtoient,
Sans s'éloigner que bien peu de la rade.
Arrive donc, qu'un jour de promenade,
Bartholomée & Meſſer le Docteur,
Prennent chacun une barque à Pêcheur,
Sortent ſur mer; il avoient fait gageure,
A qui des deux auroit plus de bonheur,
Et trouveroit la meilleure avanture
Dedans ſa pêche, & n'avoient avec eux,
Dans chaque barque, en tout qu'un homme ou deux.

Certain Corſaire apperçût la chaloupe
De nôtre Epouſe, & vint avec ſa troupe
Fondre deſſus; l'emmena bien & beau;
Laiſſa Richard : ſoit que près du rivage
Il n'osât pas hazarder davantage;
Soit qu'il craignît, qu'ayant dans ſon Vaiſſeau
Nôtre Vieillard, il ne pût de ſa proye
Si bien jouïr; car il aimoit la joye
Plus que l'argent, & toûjours avoit fait
Avec honneur ſon métier de Corſaire;
Au jeu d'Amour étoit homme d'effet,
Ainſi que ſont gens de pareille affaire.
Gens de mer ſont toûjours prêts à bien faire,
Ce qu'on appelle autrement bons garçons.
On n'en voit point qui les fêtes allegue.
Or tel étoit celui dont nous parlons,
Ayant pour nom Pagamin de Monégue.
La belle fit ſon devoir de pleurer
Un demi jour, tant qu'il ſe pût étendre:

Et

Et Pagamin de la réconforter;
Et nôtre Epouſe à la fin de ſe rendre.
Il la gagna; bien ſçavoit ſon métier.
Amour s'en mit, Amour ce bon Apôtre,
Dix mille fois plus Corſaire que l'autre,
Vivant de rapt, faiſant peu de quartier.
La Belle avoit ſa rançon toute prête:
Très-bien lui prit d'avoir dequoi payer;
Car là n'étoit ni Vigile ni Fête.
Elle oublia ce beau Calendrier
Rouge par tout, & ſans nul jour ouvrable:
De la ceinture on le lui fit tomber;
Plus n'en fut fait mention qu'à la table.
Nôtre Legiſte eût mis ſon doigt au feu,
Que ſon Epouſe étoit toûjours fidéle,
Entiere & chaſte; & que moyennant Dieu,
Pour de l'argent on lui rendroit la Belle.
De Pagamin il prit un ſauf-conduit,
L'alla trouver, lui mit la carte blanche.
Pagamin dit: ſi je n'ai pas bon bruit,
C'eſt à grand tort: je veux vous rendre franche,
Et ſans rançon, vôtre chere moitié.
Ne plaiſe à Dieu que ſi belle amitié
Soit par mon fait de deſaſtre ainſi pleine.
Celle pour qui vous prénez tant de peine
Vous reviendra ſelon vôtre deſir.
Je ne veux point vous vendre ce plaiſir.
Faites-moi voir ſeulement qu'elle eſt vôtre:
Car ſi j'allois vous en rendre quelque autre,
Comme il m'en tombe aſſez entre les mains,

Ce me ſeroit une eſpece de blâme.
Ces jours paſſez je pris certaine Dame,
Dont les cheveux ſont quelque peu châtains,
Grande de taille, en bon point, jeune & fraîche.
Si cette belle après vous avoir vû,
Dit être à vous, c'eſt autant de conclu:
Reprenez-la : rien ne vous en empêche.
Richard reprit : Vous parlez ſagement,
Et me traitez trop généreuſement.
De ſon métier il faut que chacun vive.
Mettez un prix à la pauvre captive,
Je le payrai comptant, ſans heſiter.
Le compliment n'eſt ici neceſſaire:
Voilà ma bourſe, il ne faut que compter.
Ne me traitez que comme on pourroit faire
En pareil cas l'homme le moins connu.
Seroit-il dit que vous m'euſſiez vaincu
D'honnêteté? non ſera ſur mon ame.
Vous le verrez. Car, quant à cette Dame,
Ne doutez point qu'elle ne ſoit à moi.
Je ne veux pas que vous m'ajoûtiez foi,
Mais aux baiſers que de la pauvre femme
Je recevrai, ne craignant qu'un ſeul point;
C'eſt qu'à me voir de joye elle ne meure.
On fait venir l'Epouſe tout à l'heure,
Qui froidement & ne s'émouvant point,
Devant ſes yeux voit ſon mari paroître,
Sans témoigner ſeulement le connoître,
Non plus qu'un homme arrivé du Perou.
Voyez, dit-il, la pauvrette eſt honteuſe

Devant

Devant les gens; & ſa joye amoureuſe
N'oſe éclater: ſoyez ſeur qu'à mon coû,
Si j'étois ſeul, elle ſeroit ſautée.
Pagamin dit: Qu'il ne tienne à cela:
Dedans ſa chambre allez, conduiſez-la.
Ce qui fut fait: & la chambre fermée,
Richard commence: Eh là, Bartholomée,
Comme tu fais! Je ſuis ton Quinzica,
Toûjours le même à l'endroit de ſa femme,
Regarde-moi. Trouves-tu, ma chere ame,
En mon viſage un ſi grand changement!
C'eſt la douleur de ton enlevement
Qui me rend tel; & toi ſeule en es cauſe.
T'ai-je jamais refuſé nulle choſe,
Soit pour ton jeu, ſoit pour tes vêtemens?
En étoit-il quelqu'une de plus brave?
De ton vouloir ne me rendois-je eſclave?
Tu le feras étant avec ces gens.
Et ton honneur, que crois-tu qu'il devienne?
Ce qu'il pourra, répondit bruſquement
Bartholomée. Eſt-il temps maintenant
D'en avoir ſoin? s'en eſt-on mis en peine,
Quand malgré moi l'on m'a jointe avec vous?
Vous vieux penard, moi fille jeune & druë,
Qui méritois d'être un peu mieux pourvûë,
Et de goûter ce qu'Hymen a de doux.
Pour cet effet j'étois aſſez aimable;
Et me trouvois auſſi digne, entre nous,
De ces plaiſirs, que j'en étois capable.
Or eſt le cas allé d'autre façon.

J'ai pris mari qui pour toute chanſon
N'a jamais eu que ſes jours de ferie;
Mais Pagamin, ſi-tôt qu'il m'eut ravie,
Me ſçût donner bien une autre leçon.
J'ai plus appris des choſes de la vie
Depuis deux jours, qu'en quatre ans avec vous.
Laiſſez-moi donc, Monſieur mon cher Epoux.
Sur mon retour n'inſiſtez davantage.
Calendriers ne ſont point en uſage
Chez Pagamin: je vous en avertis.
Vous & les miens avez mérité pis;
Vous pour avoir mal meſuré vos forces
En m'épouſant; eux pour s'être mépris
En préferant les legeres amorces
De quelque bien à cet autre point-là.
Mais Pagamin pour tous y pourvoira.
Il ne ſçait Loi, ni Digeſte, ni Code;
Et cependant très-bonne eſt ſa méthode.
De ce matin lui-même il vous dira
Du quart en ſus comme la choſe en va.
Un tel aveu vous ſurprend & vous touche:
Mais faire ici de la petite bouche
Ne ſert de rien; l'on n'en croira pas moins.
Et puis qu'enfin nous voici ſans témoins:
Adieu vous dis, vous, & vos jours de Fête.
Je ſuis de chair, les habits rien n'y font:
Vous ſçavez bien, Monſieur, qu'entre la tête
Et le talon d'autres affaires ſont.
A tant ſe tût. Richard tombé des nuës,
Fut tout heureux de pouvoir s'en aller.

Bartho-

Bartholomée ayant ſes hontes bûës,
Ne ſe fit pas tenir pour demeurer.
Le pauvre Epoux en eut tant de triſteſſe,
Outre les maux qui ſuivent la vieilleſſe,
Qu'il en mourut à quelques jours de là;
Et Pagamin prit à femme ſa Veuve.
Ce fut bien fait: nul des deux ne tomba
Dans l'accident du pauvre Quinzica,
S'étant choiſis l'un & l'autre à l'épreuve.
Belle leçon pour gens à cheveux gris;
Sinon qu'ils ſoient d'humeur accommodante;
Car en ce cas Meſſieurs les favoris
Font leur ouvrage, & la Dame eſt contente.





A FEMME AVARE

GALANT ESCROC.

Nouvelle tirée de Bocace.

QU'UN homme ſoit plumé par des Coquetes,
Ce n'eſt pour faire au miracle crier.
Gratis eſt mort: plus d'amour ſans payer:
En beaux Louïs ſe content les fleuretes.
Ce que je dis des Coquetes s'entend.

Pou

Pour nôtre honneur ſi me faut-il pourtant
Montrer qu'on peut nonobſtant leur adreſſe,
En atraper au moins une entre cent,
Et lui jouër quelque tour de ſoûpleſſe.
Je choiſirai pour exemple Gulphar.
Le Drôle fit un trait de franc Soudar;
Car aux faveurs d'une Belle il eut part
Sans débourſer, eſcroquant la Chrêtienne.
Notez ceci, & qu'il vous en ſouvienne,
Galants d'épée; encor bien que ce tour
Pour vous ſtiler ſoit fort peu néceſſaire;
Je trouverois maintenant à la Cour
Plus d'un Gulphar ſi j'en avois affaire.
Celui-ci donc chez Sire Gaſparin
Tant frequenta, qu'il devint à la fin
De ſon Epouſe amoureux ſans meſure.
Elle étoit jeune, & belle créature;
Plaiſoit beaucoup; fors un point qui gâtoit
Toute l'affaire, & qui ſeul rebutoit
Les plus ardens; c'eſt qu'elle étoit avare.
Ce n'eſt pas choſe en ce ſiécle fort rare.
Je l'ai ja dit; rien n'y font les ſoûpirs.
Celuy-là parle une langue Barbare
Qui l'or en main n'explique ſes deſirs.
Le jeu, la jupe, & l'amour des plaiſirs,
Sont les reſſorts que Cupidon employe;
De leur boutique il ſort chez les François
Plus de Cocus, que du cheval de Troye
Il ne ſortit de Heros autrefois.
Pour revenir à l'humeur de la Belle,

Le compagnon ne pût rien tirer d'elle,
Qu'il ne parlât. Chacun ſçait ce que c'eſt
Que de parler; le Lecteur, s'il lui plaît,
Me permettra de dire ainſi la choſe.
Gulphar donc parle, & ſi bien qu'il propoſe
Deux cens écus. La Belle l'écouta:
Et Gaſparin à Gulphar les prêta;
(Ce fut le bon:) puis aux champs s'en alla,
Ne ſoupçonnant aucunement ſa femme.
Gulphar les donne en preſence de gens.
Voilà, dit-il, deux cens écus comptans,
Qu'à vôtre Epoux vous donnerez, Madame.
La Belle crût qu'il avoit dit cela
Par Politique, & pour jouer ſon rôle.
Le lendemain elle le régala
Tout de ſon mieux, en femme de parole.
Le Drôle en prit ce jour & les ſuivans
Pour ſon argent, & même avec uſure:
A bon payeur on fait bonne meſure.
Quand Gaſparin fut de retour des champs,
Gulphar lui dit, ſon Epouſe preſente:
J'ai vôtre argent à Madame rendu,
N'en ayant eu pour une affaire urgente
Aucun beſoin comme je l'avois crû:
Déchargez-en vôtre livre de grace.
A ce propos auſſi froide que glace
Nôtre Galande avoua le reçû.
Qu'eût-elle fait? on eût prouvé la choſe.
Son regret fut d'avoir enflé la doze
De ſes faveurs; c'eſt ce qui la fâchoit:

Voye

Voyez un peu la perte que c'étoit !
En la quittant Gulphar alla tout droit
Conter ce cas, le corner par la Ville,
Le publier, le prêcher ſur les toits.
De l'en blâmer, il ſeroit inutile:
Ainſi vit-on chez nous autres François.





ON NE S'AVISE
JAMAIS DE TOUT.

Conte tiré des cent Nouvelles Nouvelles.

CERTAIN jaloux ne dormant que d'un œil,
Interdiſoit tout commerce à ſa femme.
Dans le deſſein de prévenir la Dame,
Il avoit fait un fort ample recueil
De tous les tours que le ſexe ſçait faire.
Pauvre ignorant! comme ſi cette affaire
N'étoit une hydre, à parler franchement.
Il captivoit ſa femme cependant,

e ſes cheveux vouloit ſçavoir le nombre,
a faiſoit ſuivre, à toute heure, en tous lieux,
ır une vieille au corps tout rempli d'yeux,
ui la quittoit auſſi peu que ſon ombre.
: fou tenoit ſon recueil fort entier:
le portoit en guiſe de Pſautier,
:oyant par-là les galans hors de game.
n jour de Fête arrive que la Dame,
ı revenant de l'Egliſe, paſſa
ès d'un logis, d'où quelqu'un lui jetta
ɔrt à propos plein un panier d'ordure.
n s'excuſa: la pauvre créature
oute vilaine entra dans le logis.
lui falut dépouiller ſes habits.
lle envoya querir une autre jupe,
ɔès en entrant, par cette douagna,
ui hors d'haleine à Monſieur raconta
'out l'accident. Foin, dit-il, celui-là
l'eſt dans mon livre, & je ſuis pris pour dupe:
ue le recueil au diable ſoit donné.
diſoit bien; car on n'avoit jetté
ette immondice, & la Dame gâté,
u'afin qu'elle eût quelque valable excuſe
our éloigner ſon dragon quelque temps.
Jn ſien Galant ami de là-dedans
'out auſſi-tôt profita de la ruſe.
Jous avons beau ſur ce ſexe avoir l'œil:
e n'eſt coup ſeur encontre tous eſclandres.
Maris jaloux, brûlez vôtre Recueil
ur ma parole, & faites-en des cendres.

LE



LE GASCON PUNI.

Nouvelle.

UN Gaſcon pour s'être vanté
De poſſeder certaine Belle,
Fut puni de ſa vanité
D'une façon aſſez nouvelle.
Il ſe vantoit à faux, & ne poſſedoit rien.
Mais quoi! tout médiſant eſt Prophete en ce monde:
On croit le mal d'abord; mais à l'égard du bien,
Il faut que la vûë en réponde.

La

ı Dame cependant du Gaſcon ſe moquoit:
ême au logis pour lui rarement elle étoit:
Et bien ſouvent qu'il la traitoit
D'incomparable, & de divine,
La Belle auſſi-tôt s'enfuyoit,
S'allant ſauver chez ſa voiſine.
.e avoit nom Philis, ſon voiſin Eurilas,
voiſine Cloris, le Gaſcon Dorilas,
ı ſien ami Damon: c'eſt tout, ſi j'ai mémoire.
Damon, de Cloris, à ce que dit l'Hiſtoire,
ɔit Amant aimé, Galant, comme on voudra,
.elque choſe de plus encor que tout cela.
ır Philis, ſon humeur libre, gaye & ſincere
Montroit qu'elle étoit ſans affaire,
Sans ſecret & ſans paſſion.
ı ignoroit le prix de ſa poſſeſſion:
ılement à l'uſer chacun la croyoit bonne.
.e approchoit vingt ans, & venoit d'enterrer
ı mari (de ceux-là que l'on perd ſans pleurer,
eux barbon qui laiſſoit d'écus plein une tonne.)
En mille endroits de ſa perſonne
I belle avoit dequoi mettre un Gaſcon aux Cieux,
Des attraits par deſſus les yeux,
Je ne ſçai quel air de pucelle,
Mais le cœur tant ſoit peu rebelle;
I belle toutesfois de la bonne façon,
Voilà Philis. Quant au Gaſcon,
Il étoit Gaſcon, c'eſt tout dire.
Je laiſſe à penſer ſi le ſire
I portuna la Veuve, & s'il fit des ſermens.

Ceux

Ceux des Gaſcons & des Normans
Paſſent peu pour mots d'Evangile.
C'étoit pourtant choſe facile
De croire Dorilas de Philis amoureux;
Mais il vouloit auſſi que l'on le crût heureux.
Philis diſſimulant, dit un jour à cet homme:
Je veux un ſervice de vous:
Ce n'eſt pas d'aller juſqu'à Rome;
C'eſt que vous nous aidiez à tromper un jaloux.
La choſe eſt ſans peril, & même fort aiſée.
Nous voulons que cette nuit-ci
Vous couchiez avec le mari
De Cloris, qui m'en a priée.
Avec Damon s'étant brouillée,
Il leur faut une nuit entiére, & par delà,
Pour démêler entre-eux tout ce differend-là.
Nôtre but eſt qu'Eurilas penſe,
Vous ſentant près de lui, que ce ſoit ſa moitié.
Il ne lui touche point, vit dedans l'abſtinence,
Et ſoit par jalouſie, ou bien par impuiſſance,
A retranché d'Hymen certains droits d'amitié;
Ronfle toûjours, fait la nuit d'une traite:
C'eſt aſſez qu'en ſon lit il trouve une cornette.
Nous vous ajuſterons: enfin, ne craignez rien:
Je vous récompenſerai bien.
Pour ſe rendre Philis un peu plus favorable,
Le Gaſcon eût couché, dit-il, avec le diable.
La nuit vint, on le coëffe, on le met au grand lit
On éteint les flambeaux, Eurilas prend ſa place;
Du Gaſcon la peur ſe ſaiſit;

Il devient auſſi froid que glace;
N'oſeroit touſſer ni cracher,
Beaucoup moins encor s'approcher:
fait petit, ſe ſerre, au bord ſe va nicher,
ne tient que moitié de la rive occupée:
crois qu'on l'auroit mis dans un fourreau d'épée;
n coucheur cette nuit ſe retourna cent fois;
juſques ſur le nez lui porta certains doigts
Que la peur lui fit trouver rudes.
Le pis de ces inquiétudes,
eſt qu'il craignoit qu'enfin un caprice amoureux
e prît à ce mari: tels cas ſont dangereux,
rs que l'un des conjoints ſe ſent privé du ſomme.
oûjours nouveaux ſujets allarmoient le pauvre homme.
'on étendoit un pied; l'on approchoit un bras:
crût même ſentir la barbe d'Eurilas.
ais voici quelque choſe à mon ſens de terrible.
ne ſonnette étoit près du chevet du lit:
rilas de ſonner, & faire un bruit horrible.
Le Gaſcon ſe pâme à ce bruit;
Cette fois-là ſe croit détruit;
Fait un vœu, renonce à ſa Dame,
Et ſonge au ſalut de ſon ame.
rſonne ne venant, Eurilas s'endormit.
Avant qu'il fût jour on ouvrit.
ilis l'avoit promis; quand voici de plus belle
Un flambeau comble de tous maux.
Le Gaſcon après ces travaux
Se fût bien levé ſans chandelle.

Sa perte étoit alors un point tout aſſuré.
On approche du lit. Le pauvre homme éclairé
    Prie Eurilas qu'il lui pardonne.
    Je le veux, dit une perſonne
    D'un ton de voix rempli d'appas.
    C'étoit Philis qui d'Eurilas
Avoit tenu la place, & qui ſans trop attendre
    Tout en chemiſe s'alla rendre
Dans les bras de Cloris qu'accompagnoit Damon.
C'étoit, dis-je, Philis, qui conta du Gaſcon
    La peine & la frayeur extrême;
Et qui pour l'obliger à ſe tuer ſoi-même,
    En lui montrant ce qu'il avoit perdu,
    Laiſſoit ſon ſein à demi nû.





LA FIANCÉE

DU ROI DE GARBE.

Nouvelle.

[I]L n'eſt rien qu'on ne conte en diverſes façons:
On abuſe du vrai comme on fait de la feinte:
[J]e le ſouffre aux recits qui paſſent pour chanſons;
[C]hacun y met du ſien ſans ſcrupule & ſans crainte.
[M]ais aux évenemens de qui la verité
Importe à la poſterité,

 Tels

Tels abus méritent cenſure.
Le fait d'Alaciel eſt d'une autre nature.
Je me ſuis écarté de mon original.
On en pourra gloſer ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'eſt pas un grand mal :
Alaciel & ſa memoire
Ne ſçauroient guere perdre à tout ce changement.
J'ai ſuivi mon Auteur en deux points ſeulement :
Points qui ſont veritablement
Le plus important de l'hiſtoire.
L'un eſt que par huit mains Alaciel paſſa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que ſon Fiancé ne s'en embaraſſa,
Ayant peut-être en ſa perſonne
Dequoi negliger ce point-là.
Quoi qu'il en ſoit, la Belle en ſes traverſes,
Accidens, fortunes diverſes,
Eut beaucoup à ſouffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de Chevalier :
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuſe :
Ce n'étoit après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compaſſion,
Crainte de pis, honnête excuſe.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de ſon Fiancé.
Veuve de huit Galans, il la prit pour pucelle ;
Et dans ſon erreur par la Belle
Apparemment il fut laiſſé.
Qu'on n'y puiſſe être pris, la choſe eſt toute clair
Mais après huit, c'eſt une étrange affaire :
Je me rapporte de cela

A quiconque a passé par là.

Zaïr Soudan d'Alexandrie,
Aima sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie.
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le Ciel
De bon, de beau, de charmant & d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendoit d'autant estimable;
En cela je n'augmente point.

Au bruit qui couroit d'elle en toutes ces Provinces,
Mamolin Roi de Garbe en devint amoureux.
Il la fit demander, & fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres Princes.
La Belle aimoit déja; mais on n'en sçavoit rien.
Filles de Sang Royal ne se déclarent guere.
Tout se passe en leur cœur, cela les fâche bien;
Car elles sont de chair ainsi que les Bergeres.
Hispal jeune Seigneur de la Cour du Soudan,
Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
Plaisoit fort à la Dame, & d'un commun martyre
Tous deux brûloient, sans oser se le dire;
Ou s'ils se le disoient, ce n'étoit que des yeux.
Comme ils en étoient là, l'on accorda la Belle.
Il falut se résoudre à partir de ces lieux.
Zaïr fit embarquer son Amant avec elle.
S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.

Après huit jours de traite, un Vaisseau de Corsaires,
Ayant pris le dessus du vent,

Les attaqua; le combat fut ſanglant;
Chacun des deux partis y fit mal ſes affaires.
Les aſſaillans, faits aux combats de mer,
Etoient les plus experts en l'art de maſſacrer;
Joignoient l'adreſſe au nombre: Hiſpal par ſa vaillance
Tenoit les choſes en balance.
Vingt Corſaires pourtant monterent ſur ſon bord.
Grifonio le Giganteſque
Conduiſoit l'horreur & la mort
Avecque cette Soldateſque.
Hiſpal en un moment ſe vit environné.
Maint Corſaire ſentit ſon bras déterminé.
De ſes yeux il ſortoit des éclairs & des flâmes.
Cependant qu'il étoit au combat acharné,
Grifonio courut à la chambre des femmes.
Il ſçavoit que l'Infante étoit dans ce Vaiſſeau;
Et l'ayant deſtinée à ſes plaiſirs infames,
Il l'emportoit comme un moineau;
Mais la charge pour lui n'étant pas ſuffiſante,
Il prit auſſi la caſſette aux bijoux,
Aux diamans, aux témoignages doux
Que reçoit & garde une Amante:
Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
Qu'Hiſpal en ce voyage avoit fait à l'Infante
Un aveu dont d'abord elle parut contente,
Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.

Le malheureux Corſaire emportant cette proye,
N'en eut pas long-temps de la joye.

Un

Un des Vaiſſeaux, quoi qu'il fût accroché,
S'étant quelque peu détaché,
Comme Grifonio paſſoit d'un bord à l'autre,
Un pied ſur ſon Navire, un ſur celui d'Hiſpal,
Le Heros d'un revers coupe en deux l'animal:
Part du tronc tombe en l'eau, diſant ſa patenôtre,
Et reniant Mahom, Jupin, & Tarvagant,
Avec maint autre Dieu non moins extravagant:
Part demeure ſur pieds, en la même poſture.
On auroit ri de l'avanture,
Si la Belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau,
Hiſpal ſe jette après: l'un & l'autre Vaiſſeau
Mal-mené du combat, & privé de Pilote,
Au gré d'Eole & de Neptune flote.

La mort fit lâcher priſe au Geant pourfendu.
L'Infante par ſa robbe en tombant ſoûtenuë,
Fut bien-tôt d'Hiſpal ſecouruë.
Nâger vers les Vaiſſeaux eût été temps perdu:
Ils étoient preſque à demi mile.
Ce qu'il jugea de plus facile,
Fut de gagner certains rochers,
Qui d'ordinaire étoient la perte des Nochers,
Et furent le ſalut d'Hiſpal & de l'Infante.
Aucuns ont aſſuré comme choſe conſtante,
Que même du peril la caſſette échapa;
Qu'à des cordons étant penduë,
La Belle après ſoi la tira;
Autrement elle étoit perduë.

Nôtre Nâgeur avoit l'Infante ſur ſon dos.
Le premier roc gagné, non pas ſans quelque peine,
La crainte de la faim ſuivit celle des flots;
Nul Vaiſſeau ne parut ſur la liquide plaine.
Le jour s'acheve; il ſe paſſe une nuit;
Point de Vaiſſeau près d'eux par le hazard conduit;
Point dequoi manger ſur ces roches:
Voilà nôtre couple réduit
A ſentir de la faim les premieres approches.
Tous deux privez d'eſpoir, d'autant plus malheureux
Qu'aimez auſſi bien qu'amoureux,
Ils perdoient doublement en leur meſavanture.
Après s'être long-temps regardez ſans parler,
Hiſpal, dit la Princeſſe, il ſe faut conſoler;
Les pleurs ne peuvent rien près de la parque dure.
Nous n'en mourrons pas moins; mais il dépend de nous
D'adoucir l'aigreur de ſes coups;
C'eſt tout ce qui nous reſte en ce malheur extrême.
Se conſoler! dit-il, le peut-on quand on aime?
Ah ſi.... mais non, Madame, il n'eſt pas à propos
Que vous aimiez; vous ſeriez trop à plaindre.
Je brave à mon égard & la faim & les flots;
Mais jettant l'œil ſur vous je trouve tout à craindre.
La Princeſſe à ces mots ne ſe pût plus contraindre.
Pleurs de couler, ſoûpirs d'être pouſſez,
Regards d'être au Ciel adreſſez,
Et puis ſanglots, & puis ſoûpirs encore:
En ce même langage Hiſpal lui repartit,
Tant qu'enfin un baiſer ſuivit:

S'i

S'il fut pris ou donné c'eſt ce que l'on ignore.

Après force vœux impuiſſans,
Le Heros dit: Puiſqu'en cette avanture
Mourir nous eſt choſe ſi ſeure,
Qu'importe que nos corps des oiſeaux raviſſans
Ou des monſtres marins deviennent la pâture?
Sepulture pour ſepulture,
La mer eſt égale à mon ſens.
Qu'attendons-nous ici qu'une fin languiſſante?
Seroit-il point plus à propos
De nous abandonner aux flots?
J'ai de la force encor, la côte eſt peu diſtante,
Le vent y pouſſe; eſſayons d'approcher;
Paſſons de rocher en rocher:
J'en vois beaucoup où je puis prendre haleine.
Alaciel s'y réſolut ſans peine.
Les revoila ſur l'onde ainſi qu'auparavant,
La caſſette en leſſe ſuivant,
Et le nâgeur pouſſé du vent,
De roc en roc portant la Belle,
Façon de naviger nouvelle.
Avec l'aide du Ciel, & de ces repoſoirs,
Et du Dieu qui préſide aux liquides manoirs,
Hiſpal n'en pouvant plus, de faim, de laſſitude,
De travail, & d'inquiétude,
(Non pour lui, mais pour ſes amours)
Après avoir jeûné deux jours,
Prit terre à la dixiéme traitte,
Lui, la Princeſſe, & la caſſette.

Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toûjours
Cette caſſette? eſt-ce une circonſtance
Qui ſoit de ſi grande importance?
Oui ſelon mon avis; on va voir ſi j'ai tort.
Je ne prens point ici l'eſſor,
Ni n'affecte de railleries.
Si j'avois mis nos gens à bord
Sans argent & ſans pierreries,
Seroient-ils pas demeurez court?
On ne vit ni d'air ni d'amour.
Les Amans ont beau dire & faire,
Il en faut revenir toûjours au neceſſaire.
La caſſette y pourvût avec maint diamant.
Hiſpal vendit les uns, mit les autres en gages;
Fit achat d'un Château le long de ces rivages;
Ce Château, dit l'Hiſtoire, avoit un parc fort grand,
Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
Sous ces ombrages nos Amans
Paſſoient d'agreables momens:
Voyez combien voilà de choſes enchaînées,
Et par la caſſette amenées.

Or au fond de ce bois un certain antre étoit,
Sourd & muet, & d'amoureuſe affaire;
Sombre ſur tout; la nature ſembloit
L'avoir mis là non pour autre myſtere.
Nos deux Amans ſe promenant un jour,
Il arriva que ce fripon d'Amour
Guida leurs pas vers ce lieu ſolitaire.
Chemin faiſant Hiſpal expliquoit ſes deſirs,

Moitié

Moitié par ses discours, moitié par ses soûpirs,
Plein d'une ardeur impatiente;
La Princesse écoutoit incertaine & tremblante.

Nous voici, disoit-il, en un bord étranger,
Ignorez du reste des hommes;
Profitons en; nous n'avons à songer
Qu'aux douceurs de l'Amour en l'état où nous sommes.
Qui vous retient? on ne sçait seulement
Si nous vivons; peut-être en ce moment
Tout le monde nous croit au corps d'une Baleine.
Ou favorisez vôtre Amant,
Ou qu'à vôtre Epoux il vous meine.
Mais pourquoi vous mener? vous pouvez rendre heureux
Celui dont vous avez éprouvé la constance.
Qu'attendez-vous pour soulager ses feux?
N'est-il pas assez amoureux?
Et n'avez-vous point fait assez de résistance?

Hispal haranguoit de façon
Qu'il auroit échauffé des marbres,
Tandis qu'Alaciel à l'aide d'un poinçon
Faisoit semblant d'écrire sur les arbres.
Mais l'amour la faisoit rêver
A d'autres choses qu'à graver
Des caractéres sur l'écorce.
Son Amant & le lieu l'assuroient du secret:
C'étoit une puissante amorce.

Elle réfiſtoit à regret:
Le Printemps par malheur étoit lors en ſa force.
Jeunes cœurs ſont empêchez
A tenir leurs deſirs cachez,
Etant pris par tant de maniéres.
Combien en voyons-nous ſe laiſſer pas à pas
Ravir juſqu'aux faveurs derniéres,
Qui dans l'abord ne croyoient pas
Pouvoir accorder les premiéres?
Amour, ſans qu'on y penſe, amene ces inſtans.
Mainte fille a perdu ſes gans,
Et femme au partir s'eſt trouvée,
Qui ne ſçait la plûpart du temps
Comme la choſe eſt arrivée.

Près de l'antre venus, nôtre Amant propoſa
D'entrer dedans, la Belle s'excuſa;
Mais malgré ſoi déja preſque vaincuë.
Les ſervices d'Hiſpal en ce même moment
Lui reviennent devant la vûë.
Ses jours ſauvez des flots, ſon honneur d'un Geant:
Que lui demandoit ſon Amant?
Un bien dont elle étoit à ſa valeur tenuë.
Il vaut mieux, diſoit-il, vous en faire un ami,
Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
Vous le vienne enlever, Madame, ſongez-y;
L'on ne ſçait pour qui l'on le garde.
L'Infante à ces raiſons ſe rendant à demi,
Une pluye acheva l'affaire.
Il falut ſe mettre à l'abri:

Je

laiſſe à penſer où. Le reſte du myſtére
Au fond de l'antre eſt demeuré.
ue l'on la blâme ou non, je ſçais plus d'une Belle
A qui ce fait eſt arrivé,
ans en avoir moitié d'autant d'excuſes qu'elle.

'antre ne les vit ſeul de ces douceurs joüir:
ien ne coûte en amour que la premiére peine.
i les arbres parloient, il feroit bel oüir
Ceux de ce bois; car la forêt n'eſt pleine
Que de monumens amoureux
u'Hiſpal nous a laiſſez glorieux de ſa proye.
n y verroit écrit: *Ici pâma de joye*
Des mortels le plus heureux:
à mourut un Amant ſur le ſein de ſa Dame:
n cet endroit, mille baiſers de flâme
urent donnez, & mille autres rendus.
e Parc diroit beaucoup, le Château beaucoup plus,
Si Châteaux avoient une langue.
a choſe en vint au point, que las de tant d'amour
os Amans à la fin regretterent la Cour.
a Belle s'en ouvrit, & voici ſa harangue.

ous m'êtes cher, Hiſpal; j'aurois du déplaiſir,
i vous ne penſiez pas que toûjours je vous aime.
ais qu'eſt-ce qu'un amour ſans crainte & ſans deſir?
Je vous le demande à vous-même.
Ce ſont des feux bien-tôt paſſez,
ue ceux qui ne ſont point dans leur cours traverſez,

Il

Il y faut un peu de contrainte.
Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
Ne nous soit un desert, & puis un monument;
Hispal, ôtez-moi cette crainte.
Allez vous-en voir promptement
Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
Quand on sçaura que nous sommes en vie.
Déguisez bien nôtre sejour:
Dites que vous venez préparer mon retour,
Et faire qu'on m'envoye une escorte si sûre,
Qu'il n'arrive plus d'avanture.
Croyez-moi, vous n'y perdrez rien:
Trouvez seulement le moyen
De me suivre en ma destinée,
Ou de fillage, ou d'Hymenée,
Et tenez pour chose assurée,
Que si je ne vous fais du bien,
Je serai de près éclairée.

Que ce fût ou non son dessein,
Pour se servir d'Hispal, il faloit tout promettre.
Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
L'Infante pour Zaïr le charge d'une lettre.
Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon ven
Il arrive à la Cour, où chacun lui demande,
S'il est mort, s'il est vivant,
Tant la surprise fut grande;
En quels lieux est l'Infante, enfin ce qu'elle fait.
Dès qu'il eut à tout satisfait,
On fit partir une escorte puissante.

Hispa

Hiſpal fut retenu; non qu'on eût en effet
Le moindre ſoupçon de l'Infante.
Le Chef de cette eſcorte étoit jeune & bien fait.
Abordé près du Parc, avant tout il partage
Sa troupe en deux, laiſſe l'une au rivage,
Va droit avec l'autre au Château.
La beauté de l'Infante étoit beaucoup accrûë:
Il en devint épris à la premiére vûë;
Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fît beau,
Pour ne point perdre temps, il lui dit ſa penſée.
Elle s'en tint fort offenſée,
Et l'avertit de ſon devoir.
Témoigner en tels cas un peu de deſeſpoir,
Eſt quelquefois une bonne récepte.
C'eſt ce que fait nôtre homme; il forme le deſſein
De ſe laiſſer mourir de faim;
Car de ſe poignarder, la choſe eſt trop tôt faite;
On n'a pas le temps d'en venir
Au repentir.
D'abord Alaciel rioit de ſa ſottiſe.
Un jour ſe paſſe entier, lui ſans ceſſe jeûnant,
Elle toûjours le détournant
D'une ſi terrible entrepriſe.
Le ſecond jour commence à la toucher.
Elle rêve à cette avanture.
Laiſſer mourir un homme, & pouvoir l'empêcher!
C'eſt avoir l'ame un peu trop dure.
Par pitié donc elle condeſcendit
Aux volontez du Capitaine;
Et cet office lui rendit,

Gay-

Gayment, de bonne grace, & ſans montrer de pein
Autrement le remede eût été ſans effet.
Tandis que le Galant ſe trouve ſatisfait,
Et remet les autres affaires,
Diſant tantôt que les vents ſont contraires;
Tantôt qu'il faut radouber ſes galeres,
Pour être en état de partir;
Tantôt qu'on vient de l'avertir
Qu'il eſt attendu des Corſaires.
Un Corſaire en effet arrive, & ſurprenant
Ses gens demeurez à la rade,
Les tuë, & va donner au Château l'eſcalade:
Du fier Grifonio c'étoit le Lieutenant.

Il prend le Château d'emblée.
Voilà la fête troublée.
Le Jeûneur maudit ſon ſort.
Le Corſaire apprend d'abord
L'avanture de la Belle,
Et la tirant à l'écart,
Il en veut avoir ſa part.
Elle fit fort la rebelle.
Il ne s'en étonna pas,
N'étant novice en tels cas.
Le mieux que vous puiſſez faire,
Lui dit tout franc ce Corſaire,
C'eſt de m'avoir pour ami;
Je ſuis Corſaire & demi.
Vous avez fait jeûner un pauvre miſerable
Qui ſe mouroit pour vous d'amour;

Voi

Vous jeûnerez à vôtre tour,
Ou vous me ſerez favorable.
La juſtice le veut : nous autres gens de mer
çavons rendre à chacun ſelon ce qu'il mérite ;
Attendez-vous de n'avoir à manger
Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
Ne marchandez point tant, Madame, & croyez-moi.
Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
S'accommoder à tout eſt choſe néceſſaire.
Ce qu'on ne voudroit pas ſouvent il le faut faire.
Quand il plaît au deſtin que l'on en vienne là,
Augmenter ſa ſouffrance eſt une erreur extrême :
Si par pitié d'autrui la Belle ſe força,
Que ne point eſſayer par pitié de ſoi-même ?
Elle ſe force donc, & prend en gré le tout.
Il n'eſt affliction dont on ne vienne à bout.
Si le Corſaire eût été ſage,
Il eût mené l'Infante en un autre rivage.
Sage en amour ? Helas ! il n'en eſt point.
Tandis que celui-ci croit avoit tout à point,
Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
Fortune qui ne dort que lors que nous veillons,
Et veille quand nous ſommeillons,
Lui trame en ſecret cet eſclandre.

Le Seigneur d'un Château voiſin de celui-ci,
Homme fort ami de la joye,
Sans nulle attache, & ſans ſouci
Que de chercher toûjours quelque nouvelle proye,
Ayant

Ayant eu le vent des beautez,
Perfections, commoditez,
Qu'en sa voisine on disoit être,
Ne songeoit nuit & jour qu'à s'en rendre le maîtr
Il avoit des amis, de l'argent, du crédit,
Pouvoit assembler deux mille hommes:
Il les assemble donc un beau jour, & leur dit:
Souffrirons-nous, braves gens que nous somme
Qu'un Pirate à nos yeux se gorge de butin?
Qu'il traite comme esclave une beauté divine?
Allons tirer nôtre voisine
D'entre les griffes du mâtin.
Que ce soir chacun soit en armes;
Mais doucement, & sans donner d'alarmes,
Sous les auspices de la nuit,
Nous pourrons nous rendre sans bruit
Au pied de ce Château, dès la petite pointe
Du jour.
La surprise à l'ombre étant jointe
Nous rendra sans hazard maîtres de ce sejour.
Pour ma part du butin je ne veux que la Dame
Non pas pour en user ainsi que ce voleur;
Je me sens un desir en l'ame,
De lui restituer ses biens & son honneur.
Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage
Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
Dont ces Brigands ont rempli la maison.
Je vous demande encore un don;
C'est qu'on pende aux creneaux haut & court le Cor
saire.

Cett

Cette harangue militaire
Leur ſçut tant d'ardeur inſpirer,
Qu'il en falut une autre afin de moderer
Le trop grand deſir de bien faire.
Chacun repaît le ſoir étant venu :
L'on mange peu ; l'on boit en récompenſe :
Quelques tonneaux ſont mis ſur cû.
Pour avoir fait cette dépenſe,
Il s'eſt gagné pluſieurs combats,
Tant en Allemagne qu'en France.
Ce Seigneur donc n'y manqua pas ;
Et ce fut un trait de prudence.
Mainte échelle eſt portée, & point d'autre embarras.
Point de tambours, force bons coutelas.
On part ſans bruit, on arrive en ſilence.
L'Orient venoit de s'ouvrir.
C'eſt un temps où le ſomme eſt dans ſa violence,
Et qui par ſa fraîcheur nous contraint de dormir.
Preſque tout le peuple Corſaire
Du ſommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
Fut aſſommé ſans le ſentir.

Le Chef pendu, l'on amene l'Infante.
Son peu d'amour pour le voleur,
Sa ſurpriſe & ſon épouvante,
Et les civilitez de ſon Liberateur
Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
Sa priere ſauva la vie à quelques gens.
Elle plaignit les morts, conſola les mourans,
Puis quitta ſans regret ces lieux remplis d'alarmes.

On dit même qu'en peu de temps
Elle perdit la mémoire
De ses deux derniers Galants;
Je n'ai pas peine à le croire.

Son voisin la reçut en un appartement,
Tout brillant d'or, & meublé richement.
On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
Nouvel Hôte, & nouvel Amant,
Ce n'étoit pas pour rien omettre.
Grande chere sur tout, & des vins fort exquis.
Les Dieux ne sont pas mieux servis.
Alaciel qui de sa vie
Selon la Loi n'avoit bû vin,
Goûta ce soir par compagnie
De ce breuvage si divin.
Elle ignoroit l'effet d'une liqueur si douce,
Insensiblement fit carrousse:
Et comme amour jadis lui troubla la raison,
Ce fut lors un autre poison.
Tous deux sont à craindre des Dames.
Alaciel mise au lit par ses femmes,
Ce bon Seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
Quoi trouver, dira-t-on, d'immobiles appas?
Si j'en trouvois autant je sçaurois bien qu'en faire,
Disoit l'autre jour un certain:
Qu'il me vienne une même affaire,
On verra si j'aurai recours à mon voisin.
Bacchus donc, & Morphée, & l'Hôte de la Belle,
Cette nuit disposerent d'elle.

Les

Les charmes des premiers diſſipez à la fin,
La Princeſſe au ſortir du ſomme
Se trouva dans les bras d'un homme.
La frayeur lui glaça la voix:
Elle ne put crier, & de crainte ſaiſie
Permit tout à ſon Hôte, & pour une autre fois
Lui laiſſa lier la partie.
Une nuit, lui dit-il, eſt de même que cent;
Ce n'eſt que la premiere à quoi l'on trouve à dire.
Alaciel le crut. L'Hôte enfin ſe laſſant
Pour d'autres conquêtes ſoûpire.

Il part un ſoir, prie un de ſes amis
De faire cette nuit les honneurs du logis,
Prendre ſa place, aller trouver la Belle,
Pendant l'obſcurité ſe coucher auprès d'elle,
Ne point parler, qu'il étoit fort aiſé;
Et qu'en s'acquitant bien de l'emploi propoſé
L'Infante aſſeurément agréroit ſon ſervice.
L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
Le moyen qu'un ami puiſſe être refuſé?
A ce nouveau venu la voilà donc en proye.
Il ne put ſans parler contenir cette joye.
La Belle ſe plaignit d'être ainſi leur jouët.
Comment l'entend Monſieur mon Hôte?
Dit-elle, & de quel droit me donner comme il fait?
L'autre confeſſa qu'en effet
Ils avoient tort; mais que toute la faute
Etoit au maître du logis.
Pour vous venger de ſon mépris,

Pourſuivit-il, comblez moi de careſſes.
Encheriſſez ſur les tendreſſes
Que vous eutes pour lui tant qu'il fut vôtre Amant:
Aimez-moi par dépit, & par reſſentiment,
Si vous ne pouvez autrement.
Son conſeil fut ſuivi, l'on pouſſa les affaires,
L'on ſe vangea, l'on n'omit rien.
Que ſi l'ami s'en trouva bien,
L'Hôte ne s'en tourmenta gueres.

Et de cinq ſi j'ai bien compté.
Le ſixiéme incident des travaux de l'Infante
Par quelques-uns eſt rapporté
D'une maniére differente.
Force gens concluront de là,
Que d'un Galant au moins je fais grace à la Belle.
C'eſt médiſance que cela:
Je ne voudrois mentir pour elle.
Son Epoux n'eut aſſeurément
Que huit Précurſeurs ſeulement.
Pourſuivons donc nôtre nouvelle.
L'Hôte revint quand l'ami fut content.
Alaciel lui pardonnant,
Fit entr'eux les choſes égales:
La clemence ſied bien aux perſonnes Royales.

Ainſi de main en main Alaciel paſſoit,
Et ſouvent ſe divertiſſoit
Aux menus ouvrages des filles
Qui la ſervoient, toutes aſſez gentilles.

Elle en aimoit fort une à qui l'on en contoit;
Et le conteur étoit un Gentilhomme
De ce logis, bien fait & galant homme;
Mais violent dans ſes deſirs,
Et grand ménager de ſoûpirs,
Juſques à commencer près de la plus ſevere,
Par où l'on finit d'ordinaire.
Un jour au bout du parc le Galant rencontra
Cette fillette;
Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira
Toute ſeulette.
L'Infante étoit fort près de là:
Mais il ne la vit point, & crut en aſſeurance
Pouvoir uſer de violence.
Sa médiſante humeur, grand obſtacle aux faveurs,
Peſte d'amour, & des douceurs
Dont il tire ſa ſubſiſtance,
Avoit de ce Galant ſouvent grêlé l'eſpoir.
La crainte lui nuiſoit autant que le devoir.
Cette fille l'auroit ſelon toute apparence
Favoriſé,
Si la Belle eût oſé.
Se voyant craint de cette ſorte,
Il fit tant qu'en ce pavillon
Elle entra par occaſion;
Puis le Galant ferme la porte:
Mais en vain, car l'Infante avoit dequoi l'ouvrir.
La fille voit ſa faute, & tâche de ſortir.
Il la retient: elle crie, elle appelle:
L'Infante vient, & vient comme il faloit,

Quand ſur ſes fins la Demoiſelle étoit.
Le Galant indigné de la manquer ſi belle
Perd tout reſpect, & jure par les Dieux,
Qu'avant que ſortir de ces lieux,
L'une ou l'autre payra ſa peine;
Quand il devroit leur attacher les mains.
Si loin de tous ſecours humains,
Dit-il, la réſiſtance eſt vaine.
Tirez au ſort ſans marchander;
Je ne ſçaurois vous accorder
Que cette grace;
Il faut que l'une ou l'autre paſſe
Pour aujourd'hui.
Qu'a fait Madame? dit la Belle,
Pâtira-t-elle pour autrui?
Oui ſi le ſort tombe ſur elle,
Dit le Galant, prenez vous-en à lui.
Non non, reprit alors l'Infante,
Il ne ſera pas dit que l'on ait, moi preſente,
Violenté cette innocente.
Je me réſous plûtôt à toute extremité.
Ce combat plein de charité
Fut par le ſort à la fin terminé.
L'Infante en eut toute la gloire:
Il lui donna ſa voix, à ce que dit l'Hiſtoire.
L'autre ſortit, & l'on jura
De ne rien dire de cela.
Mais le Galant ſe ſeroit laiſſé pendre,
Plûtôt que de cacher un ſecret ſi plaiſant;
Et pour le divulguer il ne voulut attendre

Que

Que le temps qu'il faloit pour trouver ſeulement
Quelqu'un qui le voulût entendre.

Ce changement de favoris
Devint à l'Infante une peine;
Elle eut regret d'être l'Helene
D'un ſi grand nombre de Paris.
Auſſi l'Amour ſe jouoit d'elle.
Un jour entre-autres que la Belle
Dans un bois dormoit à l'écart,
Il s'y rencontra par hazard
Un Chevalier errant, grand chercheur d'avantures,
De ces ſortes de gens que ſur des palefrois
Les Belles ſuivoient autrefois,
Et paſſoient pour chaſtes & pures.
Celui-ci qui donnoit à ſes deſirs l'eſſor,
Comme faiſoient jadis Roger & Galaor,
N'eut vu la Princeſſe endormie,
Que de prendre un baiſer il forma le deſſein:
Tout prêt à faire choix de la bouche ou du ſein,
Il étoit ſur le point d'en paſſer ſon envie,
Quand tout d'un coup il ſe ſouvint
Des loix de la Chevalerie.
A ce penſer il ſe retint,
Priant toutesfois en ſon ame
Toutes les puiſſances d'amour,
Qu'il pût courir en ce ſejour
Quelque avanture avec la Dame.
L'Infante s'éveilla ſurpriſe au dernier point.
Non non, dit-il, ne craignez point,

Je ne ſuis geant ni ſauvage;
Mais Chevalier errant, qui rends graces aux Dieux,
D'avoir trouvé dans ce bocage
Ce qu'à peine on pourroit rencontrer dans les Cieux.
Après ce compliment, ſans plus longue demeure
Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embraſoit;
C'étoit un homme qui faiſoit
Beaucoup de chemin en peu d'heure.
Le refrein fut d'offrir ſa perſonne & ſon bras,
Et tout ce qu'en ſemblables cas
On a de coûtume de dire
A celles pour qui l'on ſoûpire.
Son offre fut reçuë, & la Belle lui fit
Un long Roman de ſon Hiſtoire,
Suprimant, comme l'on peut croire,
Les ſix Galants. L'Avanturier en prit
Ce qu'il crut à propos d'en prendre;
Et comme Alaciel de ſon ſort ſe plaignit,
Cet inconnu s'engagea de la rendre
Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fût un mois.
Dans Garbe? non, reprit-elle, & pour cauſe;
Si les Dieux avoient mis la choſe
Juſques à preſent à mon choix,
J'aurois voulu revoir Zaïr & ma patrie.
Pourvû qu'Amour me prête vie,
Vous les verrez, dit-il. C'eſt ſeulement à vous
D'apporter remède à vos coups,
Et conſentir que mon ardeur s'appaiſe:
Si j'en mourois (à vos bontez ne plaiſe)
Vous demeureriez ſeule, & pour vous parler franc,

Je tiens ce ſervice aſſez grand,
Pour me flater d'une eſperance
De récompenſe.
Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
Convint d'un nombre de faveurs,
Qu'afin que la choſe fût ſûre,
Cette Princeſſe lui payroit,
Non tout d'un coup, mais à meſure
Que le voyage ſe feroit;
Tant chaque jour, ſans nulle faute.
Le marché s'étant ainſi fait,
La Princeſſe en croupe ſe met,
Sans prendre congé de ſon Hôte.
L'inconnu qui pour quelque temps
S'étoit défait de tous ſes gens,
Les rencontra bien-tôt. Il avoit dans ſa troupe
Un ſien neveu fort jeune avec ſon Gouverneur.
Nôtre Heroïne prend en deſcendant de croupe
Un palefroi. Cependant le Seigneur
Marche toûjours à côté d'elle,
Tantôt lui conte une nouvelle,
Et tantôt lui parle d'amour,
Pour rendre le chemin plus court.

Avec beaucoup de foi le traité s'execute:
Pas la moindre ombre de diſpute:
Point de faute au calcul, non plus qu'entre Marchands.
De faveur en faveur (ainſi contoient ces gens)
Juſqu'au bord de la mer enfin ils arriverent,

Et s'embarquerent.
Cet élement ne leur fut pas moins doux
Que l'autre avoit été ; certain calme au contraire
Prolongeant le chemin, augmenta le ſalaire.
Sains & gaillards ils debarquerent tous
Au port de Joppe, & là ſe rafraîchirent ;
Au bout de deux jours en partirent,
Sans autre eſcorte que leur train.
Ce fut aux Brigands une amorce :
Un gros d'Arabes en chemin
Les ayant rencontrez, ils cedoient à la force ;
Quand nôtre Avanturier fit un dernier effort,
Repouſſa les Brigands, reçût une bleſſure
Qui le mit dans la ſepulture,
Non ſur le champ ; devant ſa mort
Il pourvût à la Belle, ordonna du voyage,
En chargea ſon neveu jeune homme de courage,
Lui leguant par même moyen
Le ſurplus des faveurs, avec ſon équipage,
Et tout le reſte de ſon bien.
Quand on fut revenu de toutes ces alarmes,
Et que l'on eut verſé certain nombre de larmes,
On ſatisfit au Teſtament du mort ;
On paya les faveurs, dont enfin la derniere
Echût juſtement ſur le bord
De la frontiere.
En cet endroit le neveu la quitta,
Pour ne donner aucun ombrage ;
Et le Gouverneur la guida
Pendant le reſte du voyage.

Au Soudan il la préſenta.
D'exprimer ici la tendreſſe,
Ou pour meux dire les tranſports,
ue témoigna Zaïr en voyant la Princeſſe,
Il faudroit de nouveaux efforts;
: je n'en puis faire: il eſt bon que j'imite
Phœbus, qui ſur la fin du jour
Tombe d'ordinaire ſi court
Qu'on diroit qu'il ſe précipite.
e Gouverneur aimoit à ſe faire écouter;
e fut un paſſe-temps de l'entendre conter
Monts & merveilles de la Dame
Qui rioit ſans doute en ſon ame.

:igneur, dit le bon homme, en parlant au Soudan,
iſpal étant parti, Madame incontinent,
our fuir oiſiveté principe de tout vice,
éſolut de vacquer nuit & jour au ſervice
'un Dieu qui chez ces gens a beaucoup de credit.
Je ne vous aurois jamais dit
Tous ſes Temples & ſes Chapelles,
ommez pour la plûpart alcoves & ruelles.
à les gens pour Idole ont un certain oiſeau,
Qui dans ſes portraits eſt fort beau,
Quoi qu'il n'ait des plumes qu'aux aîles.
Au contraire des autres Dieux,
Qu'on ne ſert que quand on eſt vieux,
La jeuneſſe lui ſacrifie.
Si vous ſçaviez l'honnête vie
u'en le ſervant menoit Madame Alaciel,

Vous

Vous beniriez cent fois le Ciel
De vous avoir donné fille tant accomplie.
Au reste en ces Païs on vit d'autre façon
Que parmi vous; les Belles vont & viennent:
Point d'Eunuques qui les retiennent;
Les hommes en ces lieux ont tous barbe au mento[n]
Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
Tant elle est de facile humeur;
Et je puis dire à son honneur
Que de tout elle s'accommode.

Zaïr étoit ravi. Quelques jours écoulez,
La Princesse partit pour Garbe en grande escorte,
Les gens qui la suivoient furent tous régalez
De beaux presens: & d'une amour si forte
Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
Qu'il ne se tenoit pas. On fit un grand festin,
Pendant lequel, ayant belle audience,
Alaciel conta tout ce qu'elle voulut,
Dit les mensonges qu'il lui plût.
Mamolin & sa Cour écoutoient en silence.
La nuit vint: on porta la Reine dans son lit,
A son honneur elle en sortit:
Le Prince en rendit témoignage.
Alaciel, à ce qu'on dit,
N'en demandoit pas davantage.

Ce conte nous aprend que beaucoup de maris,
Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires,
N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,

E :out ſçavans qu'ils ſont ne s'y connoiſſent gueres.
L plus ſeur toutesfois eſt de ſe bien garder,
  Craindre tout, ne rien hazarder.
F les, maintenez-vous; l'affaire eſt d'importance.
R is de Garbe ne ſont oiſeaux communs en France.
V us voyez que l'Hymen y ſuit l'accord de près:
  C'eſt là l'un des plus grands ſecrets
  Pour empêcher les avantures.
J :iens vos amitiez fort chaſtes & fort pures;
M ais Cupidon alors fait d'étranges leçons:
  Rompez-lui toutes ſes meſures:
P arvoyez à la choſe auſſi bien qu'aux ſoupçons:
N m'allez point conter, c'eſt le droit des garçons;
L s garçons ſans ce droit ont aſſez où ſe prendre.
S quelqu'une pourtant ne s'en pouvoit défendre,
L remede ſera de rire en ſon malheur.
  Il eſt bon de garder ſa fleur;
M ais pour l'avoir perduë, il ne ſe faut pas pendre.



LA



LA COUPE

ENCHANTE'E.

Nouvelle tirée de l'Arioſte.

LES maux les plus cruels ne ſont que des chanſons,
Près de ceux qu'aux Maris cauſe la jalouſie.
Figurez-vous un Foû chez qui tous les ſoupçons
Sont bien venus, quoi qu'on lui die.
Il n'a pas un moment de repos en ſa vie.

Si

l'oreille lui tinte, ô Dieux! tout eſt perdu.
; ſonges ſont toûjours que l'on le fait cocu.
Pourvû qu'il ſonge, c'eſt l'affaire.
ne vous voudrois pas un tel point garantir;
Car pour ſonger il faut dormir,
Et les jaloux ne dorment guere.
moindre bruit éveille un mari ſoupçonneux:
'alentour de ſa femme une mouche bourdonne,
C'eſt cocuage qu'en perſonne
Il a vû de ſes propres yeux.
ɔien vû que l'erreur n'en peut être effacée.
'eut à toute force être au nombre des ſots.
e maintient Cocu, du moins de la penſée,
S'il ne l'eſt en chair & en os.
ıvres gens, dites-moi, qu'eſt-ce que cocuage?
Quel tort vous fait-il? quel dommage?
'eſt-ce enfin que ce mal dont tant de gens de bien
Se moquent avec juſte cauſe?
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien,
Quand on le ſçait, c'eſt peu de choſe.
us croyez cependant que c'eſt un fort grand cas:
chez donc d'en douter, & ne reſſemblez pas
:elui-là qui bût dans la Coupe enchantée.
Profitez du malheur d'autrui.
:ette hiſtoire peut ſoulager vôtre ennui,
Je vous l'aurai bien-tôt contée.

Mais je vous veux premierement,
Prouver par bon raiſonnement,
:ce mal dont la peur vous mine & vous conſume,

N'eſt

N'eſt mal qu'en vôtre idée, & non point dans l'effet.
En mettez-vous vôtre bonnet
Moins aiſément que de coûtume?
Cela s'en va-t-il pas tout net?
Voyez-vous qu'il en reſte une ſeule apparence?
Une tache qui nuiſe à vos plaiſirs ſecrets?
Ne retrouvez-vous pas toûjours les mêmes traits?
Vous appercevez-vous d'aucune difference?
Je tire donc ma conſequence,
Et dis malgré le peuple, ignorant & brutal;
Cocuage n'eſt point un mal.

Oüi, mais l'honneur eſt une étrange affaire!
Qui vous ſoûtient que non? ai-je dit le contraire?
Et bien l'honneur, l'honneur; je n'entens que ce mot.
Apprenez qu'à Paris ce n'eſt pas comme à Rome;
Le Cocu qui s'afflige y paſſe pour un ſot;
Et le Cocu qui rit, pour un fort honnête homme:
Quand on prend comme il faut cet accident fatal,
Cocuage n'eſt point un mal.

Prouvons que c'eſt un bien: la choſe eſt fort facile.
Tout vous rit; vôtre femme eſt ſouple comme un gand;
Et vous pourriez avoir vingt Mignonnes en Ville,
Qu'on n'en ſonneroit pas deux mots en tout un an.
Quand vous parlez, c'eſt dit notable:
On vous met le premier à table:
C'eſt pour vous la place d'honneur;

Pour

Pour vous le morceau du Seigneur:
Heureux qui vous le ſert! la Blondine Chiorme
Afin de vous gagner n'épargne aucun moyen:
Vous êtes le Patron; donc je conclus en forme,
Cocuage eſt un bien.

Quand vous perdez au jeu, l'on vous donne revanche;
Même vôtre homme écarte & ſes As & ſes Rois.
Avez-vous ſur les bras quelque Monſieur Dimanche,
Mille bourſes vous ſont ouvertes à la fois.
Ajoûtez que l'on tient vôtre femme en haleine,
Elle n'en vaut que mieux, n'en a que plus d'appas:
Menelas rencontra des charmes dans Helene,
Qu'avant qu'être à Paris la Belle n'avoit pas.
Ainſi de vôtre Epouſe: on veut qu'elle vous plaiſe.
Qui dit prude au contraire, il dit laide ou mauvaiſe,
Incapable en amour d'apprendre jamais rien.
Pour toutes ces raiſons je perſiſte en ma theſe,
Cocuage eſt un bien.

Si ce Prologue eſt long, la matiére en eſt cauſe:
Ce n'eſt pas en paſſant qu'on traite cette choſe.
Venons à nôtre hiſtoire. Il étoit un Quidam,
Dont je tairai le nom, l'état, & la patrie.
Celui ci, de peur d'accident,
Avoit juré que de ſa vie
Femme ne lui ſeroit autre que bonne amie,
Nymphe ſi vous voulez, Bergere, & cetera;
Pour épouſe, jamais il n'en vint juſques-là

S'il eut tort ou raiſon, c'eſt un point que je paſſe
Quoi qu'il en ſoit, Himen n'ayant pû trouver gr
Devant cet homme, il falut que l'amour
Se mêlat ſeul de ſes affaires,
Eût ſoin de le fournir des choſes neceſſaires,
Soit pour la nuit, ſoit pour le jour.
Il lui procura donc les faveurs d'une Belle,
Qui d'une fille naturelle
Le fit Pere, & mourut: le pauvre homme en ple
Se plaignit, gemit, ſoûpira,
Non comme qui perdroit ſa femme:
Tel deuil n'eſt bien ſouvent que changement d-
bits,
Mais comme qui perdroit tous ſes meilleurs am
Son plaiſir, ſon cœur, & ſon ame.
La fille crût, ſe fit; on pouvoit déja voir
Hauſſer & baiſſer ſon mouchoir.
Le temps coule, on n'eſt pas ſi-tôt à la bavette
Qu'on trotte, qu'on raiſonne, on devient grande
Puis grande tout à fait, & puis le ſerviteur.
Le Pere avec raiſon eut peur
Que ſa fille chaſſant de race,
Ne le prévint, & ne prévint encor
Prêtre, Notaire, Himen, accord;
Choſes qui d'ordinaire ôtent toute la grace
Au preſent que l'on fait de ſoi.
La laiſſer ſur ſa bonne foi
Ce n'étoit pas choſe trop ſûre.
Il vous mit donc la Créature
Dans un Couvent: là cette belle apprit

qu'on apprend, à manier l'éguille.
Point de ces livres qu'une fille
lit qu'avec danger & qui gâtent l'efprit:
langage d'amour étoit jargon pour elle.
On n'eût fçû tirer de la Belle
Un feul mot que de fainteté.
En fpiritualité
e auroit confondu le plus grand perfonnage.
l'une des Nonains la louoit de beauté,
on Dieu fi, difoit-elle, ah ma fœur! foyez fage;
confiderez point des traits qui périront:
eft terre que cela, les vers le mangeront.
refte elle n'avoit au monde fa pareille
A manier un cannevas,
loit mieux que Cloton, brodoit mieux que Pallas,
piffoit mieux qu'Arachne, & mainte autre merveille.
fageffe, fon bien, le bruit de ces beautez,
ais le bien plus que tout y fit mettre la preffe;
r·la belle étoit là comme en lieux empruntez,
Attendant mieux, ainfi que l'on y laiffe
Les bons partis, qui vont fouvent
Au Moûtier fortant du Couvent.
ous fçaurez que le Pere avoit long-temps devant
Cette fille legitimée;
lifte (c'eft le nom de nôtre Renfermée)
'eût pas la clef des champs, qu'adieu les livres faints.
Il fe prefenta des Blondins,
De bons Bourgeois, des Paladins,
es gens de tous états, de tout poil, de tout âge;

La Belle en choisit un, bien fait, beau personnage
D'humeur commode, à ce qu'il lui sembla,
Et pour gendre aussi-tôt le Pere l'agréa.
La dot fut ample; ample fut le douaire:
La fille étoit unique, & le garçon aussi.
Mais ce ne fut pas là le meilleur de l'affaire;
Les mariez n'avoient souci
Que de s'aimer & de se plaire.

Deux ans de Paradis s'étant passez ainsi,
L'enfer des enfers vint ensuite.
Une jalouse humeur saisit soudainement
Nôtre Epoux qui fort sottement
S'alla mettre en l'esprit de craindre la poursuite
D'un Amant, qui sans lui se seroit morfondu.
Sans lui le pauvre homme eût perdu
Son temps à l'entour de la Dame.
Quoi que pour la gagner il tantât tout moyen.

Que doit faire un mari quand on aime sa femme
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir s'il se peut d'un & d'autre côté.
Si le Galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une. Mais si
Des discours du Blondin la Belle n'a souci,
Vous le lui faites naître, & la chance se tourne.
Volontiers où soupçon sejourne,
Cocuage sejourne aussi.

Dam

Damon, c'eſt nôtre Epoux, ne comprit pas ceci.
Je l'excuſe & le plains ; d'autant plus que l'ombrage
Lui vint par conſeil ſeulement.
Il eût fait un trait d'homme ſage,
S'il n'eût crû que ſon mouvement.
Vous allez entendre comment.

L'Enchantereſſe Nerie
Fleuriſſoit lors; & Circé
Au prix d'elle en diablerie
N'eût été qu'à l'A. B. C.
Car Nerie eut à ſes gages
Les Intendans des Orages,
Et tint le deſtin lié.
Les Zephirs étoient ſes pages;
Quant à ſes valets de pied,
C'étoient Meſſieurs les Borées,
Qui portoient par les contrées
Ses mandats ſouventes-fois,
Gens diſpos, mais peu courtois.

Avec toute ſa ſcience
Elle ne pût trouver de reméde à l'Amour.
Damon la captiva: celle dont la puiſſance
Eût arrêté l'Aſtre du jour,
Brûle pour un mortel, qu'en vain elle ſouhaite
Poſſeder une nuit à ſon contentement.
Si Nerie eût voulu des baiſers ſeulement,
C'étoit une affaire faite.
Mais elle alloit au point, & ne marchandoit pas.

Damon, quoi qu'elle eût des appas,
Ne pouvoit se résoudre à fausser la promesse
D'être fidéle à sa moitié;
Et vouloit que l'Enchanteresse
Se tint aux marques d'amitié.

Où sont-ils ces maris? la race en est cessée:
Et même je ne sçai si jamais on en vit.
L'Histoire en cet endroit est selon ma pensée
Un peu sujette à contredit:
L'Hipogrife n'a rien qui me choque l'esprit,
Non plus que la lance enchantée:
Mais ceci, c'est un point qui d'abord me surprit:
Il passera pourtant, j'en ai fait passer d'autres.
Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtre
On ne vivoit pas comme on vit.

Pour venir à ses fins, l'amoureuse Nerie
Employa philtres & brevets,
Eut recours aux regards remplis d'affeterie,
Enfin n'omit aucuns secrets.
Damon à ces ressorts opposoit l'Himenée.
Nerie en fut fort étonnée.
Elle lui dit un jour, Vôtre fidelité
Vous paroît heroïque & digne de louange,
Mais je voudrois sçavoir comment de son côté
Caliste en use, & lui rendre le change.
Quoi donc, si vôtre femme avoit un favori,
Vous feriez l'homme chaste auprès d'une Maîtres
Et pendant que Caliste attrappant son mari

Po

P. sseroit jusqu'au bout ce qu'on nomme tendresse,
Vous n'iriez qu'à moitié chemin?
Je vous croyois beaucoup plus fin,
E ne vous tenois pas homme de mariage.
L ssez les bons Bourgeois se plaire en leur ménage;
C st pour eux seuls qu'Himen fit les plaisirs permis.
M is vous! ne pas chercher ce qu'amour a d'exquis!
L plaisirs défendus n'auront rien qui vous pique!
E vous les bannirez de vôtre Republique!
N n non, je veux qu'ils soient desormais vos amis.
Faites-en seulement l'épreuve;
Il vous feront trouver Caliste toute neuve,
Quand vous reviendrez au logis.
A prenez tout au moins si vôtre femme est chaste.
Je trouve qu'un certain Eraste
Va chez vous fort assidûment.
Seroit-ce en qualité d'Amant,
Reprit Damon, qu'Eraste nous visite?
I st trop mon ami pour toucher ce point-là.
Vôtre ami tant qu'il vous plaira,
Dit Nerie honteuse & dépite,
C liste a des appas, Eraste a du mérite;
I . côté de l'adresse il ne leur manque rien;
Tout cela s'accommode bien.

C discours porta coup, & fit songer nôtre homme.
U ne Epouse fringante, & jeune, & dans son feu,
Et prenant plaisir à ce jeu,
Qu'il n'est pas besoin que je nomme:
U n personnage expert aux choses de l'amour,

Hardi comme un homme de Cour,
Bien fait, & promettant beaucoup de ſa perſonne,
Où Damon juſqu'alors avoit-il mis ſes yeux!
Car d'amis! moquez-vous; c'eſt une bagatelle.
En eſt il de religieux,
Juſqu'à deſemparer alors que la Donzelle
Montre à demi ſon ſein, ſort du lit un bras blanc
Se tourne, s'inquiéte, & regarde un Galant
En cent façons, de qui la moins friponne,
Veut dire, il y fait bon, l'heure du Berger ſonne;
Etes-vous ſourd? Damon a dans l'eſprit
Que tout cela s'eſt fait, du moins qu'il s'eſt pû fai[t],
Sur ce beau fondement le pauvre homme bâtit
Maint ombrage & mainte chimere.
Nerie en a bien-tôt le vent,
Et pour tourner en certitude
Le ſoupçon & l'inquiétude
Dont Damon s'eſt coiffé ſi malheureuſement,
L'Enchantereſſe lui propoſe
Une choſe.
C'eſt de ſe frotter le poignet
D'une eau dont les Sorciers ont trouvé le ſecret,
Et qu'ils appellent l'eau de la métamorphoſe,
Ou des miracles autrement.
Cette drogue en moins d'un moment,
Lui donneroit d'Eraſte & l'air, & le viſage,
Et le maintien, & le corſage,
Et la voix: Et Damon ſous ce feint perſonnage
Pourroit voir ſi Caliſte en viendroit à l'effet,
Damon n'attend pas davantage,

Il ſe frote, il devient l'Eraſte le mieux fait
Que la nature ait jamais fait.

En cet état il va trouver ſa femme;
Met la fleurette au vent; & cachant ſon ennui,
Que vous êtes belle aujourd'hui!
Lui dit-il: Qu'avez-vous, Madame,
Qui vous donne cet air d'un vrai jour de Printemps?
Caliſte qui ſçavoit les propos des Amans,
Tourna la choſe en raillerie.
Damon changea de batterie.
Pleurs & ſoûpris furent tentez,
Et pleurs & ſoûpirs rebutez.
Caliſte étoit un roc; rien n'émouvoit la Belle.
Pour derniére machine, à la fin nôtre Epoux
Propoſa de l'argent; & la ſomme fut telle
Qu'on ne s'en mit point en couroux.
La quantité rend excuſable.
Caliſte enfin l'inexpugnable
Commença d'écouter raiſon.
Sa chaſteté plia; car comment tenir bon
Contre ce dernier adverſaire?
Si tout ne s'enſuivit, il ne tint qu'à Damon.
L'argent en auroit fait l'affaire.
Et quelle affaire ne fait point
Ce bienheureux métal, l'argent maître du monde?
Soyez beau, bien-diſant, ayez perruque blonde,
N'omettez un ſeul petit point;
Un Financier viendra qui ſur vôtre mouſtache
Enlevera la Belle; & dès le premier jour

Il fera preſent du panache;
Vous languirez encore après un an d'amour.

L'argent ſçut donc fléchir ce cœur inexorable.
Le rocher diſparut: un mouton ſuccéda;
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes, un baiſer.
L'Epoux ne voulut pas pouſſer plus loin la choſe;
Ni de ſa propre honte être lui-même cauſe.
Il reprit donc ſa forme, & dit à ſa moitié:
Ah! Caliſte autrefois de Damon ſi chérie,
Caliſte que j'aimai cent fois plus que ma vie,
Caliſte qui m'aimas d'une ardente amitié,
L'argent t'eſt-il plus cher qu'une union ſi belle?
Je dévrois dans ton ſang éteindre ce forfait:
Je ne puis; & je t'aime encor tout infidéle:
Ma mort ſeule expiera le tort que tu m'as fait.

Nôtre Epouſe voyant cette métamorphoſe,
Demeura bien ſurpriſe: elle dit peu de choſe:
Les pleurs furent ſon ſeul recours.
Le mari paſſa quelques jours
A raiſonner ſur cette affaire:
Un Cocu ſe pouvoit-il faire
Par la volonté ſeule & ſans venir au point?
L'étoit-il, ne l'étoit-il point?
Cette difficulté fut encore éclaircie
Par Nerie.

Si

Si vous êtes, dit-elle, en doute de cela,
Bûvez dans cette coupe-là.
On la fit par tel art que dès qu'un perſonnage
Dûment atteint de cocuage
Y veut porter la lévre, auſſi-tôt tout s'en va:
Il n'en avale rien, & répand le bruvage
Sur ſon ſein, ſur ſa barbe, & ſur ſon vêtement.
Que s'il n'eſt point cenſé Cocu ſuffiſamment,
Il boit tout ſans répandre goute.
Damon pour éclaicir ſon doute
Porte la lévre au vaſe; il ne ſe répand rien.
C'eſt, dit-il, réconfort; & pourtant je ſçais bien
Qu'il n'a tenu qu'à moi. Qu'ai-je affaire de coupe?
Faites-moi place en vôtre troupe
Meſſieurs de la grand' bande: Ainſi diſoit Damon,
Faiſant à ſa femelle un étrange ſermon.
Miſérables humains, ſi pour des cocuages
Il faut en ces païs faire tant de façon,
Allons-nous-en chez les Sauvages.

Damon de peur de pis établit des Argus
A l'entour de ſa femme, & la rendit Coquette.
Quand les Galands ſont défendus,
C'eſt alors que l'on les ſouhaite.
Le malheureux époux s'informe, s'inquiéte,
Et de tout ſon pouvoir court au devant d'un mal
Que la peur bien ſouvent rend aux hommes fatal.
De quart d'heure en quart d'heure il conſulte la taſſe.
Il y boit huit jours ſans diſgrace.

Mais

Mais à la fin il boit tant,
Que le brûvage ſe répand.
Ce fut bien là le comble. O ſcience fatale!
Science que Damon eût bien fait d'éviter!
Il jette de fureur cette coupe infernale.
Lui-même eſt ſur le point de ſe précipiter.
Il enferme ſa femme en une Tour quarrée;
Lui va ſoir & matin reprocher ſon forfait:
Cette honte qu'auroit le ſilence enterrée,
Court le païs, & vit du vacarme qu'il fait.

Caliſte cependant meine une triſte vie.
Comme on ne lui laiſſoit argent ni pierrerie,
Le Géolier fut fidéle; elle eut beau le tenter.
Enfin la pauvre malheureuſe
Prend ſon temps que Damon plein d'ardeur amoureuſe
Etoit d'humeur à l'écouter.
J'ai, dit-elle, commis un crime inexcuſable:
Mais quoi, ſuis-je la ſeule? helas, non, peu d'époux
Sont exempts, ce dit-on, d'un accident ſemblable:
Que le moins entaché ſe moque un peu de vous:
Pourquoi donc être inconſolable?
Hé bien, réprit Damon, je me conſolerai,
Et même vous pardonnerai,
Tout incontinent que j'aurai
Trouvé de mes pareils une telle legende,
Qu'il s'en puiſſe former une armée aſſez grande
Pour s'appeller Royale. Il ne faut qu'employer
Le vaſe qui me ſçût vos ſecrets révéler.

Le

Le mari ſans tarder executant la choſe
Attire les paſſans; tient table en ſon Château.
Sur la fin des repas à chacun il propoſe
L'eſſai de cette coupe, eſſai rare & nouveau.
Ma femme, leur dit-il, m'a quitté pour un autre;
Voulez-vous ſavoir ſi la vôtre
Vous eſt fidéle? il eſt quelquefois bon
D'apprendre comme tout ſe paſſe à la maiſon.
En voici le moyen; bûvez dans cette taſſe.
Si vôtre femme de ſa grace
Ne vous donne aucun ſuffragant,
Vous ne répandrez nullement.
Mais ſi du Dieu nommé Vulcan
Vous ſuivez la baniére, étant de nos confreres
En ces redoutables myſtéres,
De part & d'autre la boiſſon
Coulera ſur vôtre menton.

Autant qu'il s'en rencontre à qui Damon propoſe
Cette pernicieuſe choſe,
Autant en font l'eſſai: preſque tous y ſont pris.
Tel en rit, tel en pleure; & ſelon les eſprits
Cocuage en plus d'une ſorte
Tient ſa morgue parmi ſes gens:
Déja l'armée eſt aſſez forte
Pour faire corps, & battre aux champs.
La voilà tantôt qui menace
Gouverneurs de petite place,
Et leur dit qu'ils ſeront pendus,
Si de tenir ils ont l'audace:

Car

Car pour être Royale il ne lui manque plus
Que peu de gens : c'eſt une affaire
Que deux ou trois mois peuvent faire.
Le nombre croît de jour en jour,
Sans que l'on batte le tambour.
Les differens degrez où monte Cocuage
Réglent le pas & les emplois :
Ceux qu'il n'a viſité ſeulement qu'une fois
Sont fantaſſins pour tout potage.
On fait les autres Cavaliers.
Quiconque eſt de ſes familiers,
On ne manque pas de l'élire
Ou Capitaine, ou Lieutenant,
Ou l'on lui donne un Régiment ;
Selon qu'entre les mains du ſire
Ou plus ou moins ſubitement
La liqueur du vaſe s'épand.
Un verſa tout en un moment :
Il fut fait Général : & croyez que l'armée
De hauts Officiers ne manqua :
Plus d'un Intendant ſe trouva ;
Cette charge fut partagée.

Le nombre des ſoldats étant preſque complet,
Et plus que ſuffiſant pour ſe mettre en campagne,
Renaud neveu de Charlemagne
Paſſe par ce Château : l'on l'y traite à ſouhait :
Puis le Seigneur du lieu lui fait
Même harangue qu'à la troupe.
Renaud dit à Damon ; granmerci de la coupe.

Je crois ma femme chaste; & cette foi suffit.
Quand la coupe me l'aura dit,
Que m'en reviendra-t-il, cela sera-t-il cause
De me faire dormir de plus que de deux yeux?
Je dors d'autant graces aux Dieux:
Puis-je demander autre chose?
Que sçai-je? par hazard si le vin s'épandoit?
Si je ne tenois pas vôtre vase assez droit?
Je suis quelquefois mal adroit:
Si cette coupe enfin me prenoit pour un autre?
Messire Damon, je suis vôtre:
Commandez-moi tout, hors ce point.
Ainsi Renaud partit, & ne hazarda point.
Damon dit: Celui-ci, Messieurs, est bien plus sage
Que nous n'avons été: consolons-nous pourtant:
Nous avons des pareils; c'est un grand avantage.
Il s'en rencontra tant & tant,
Que l'armée à la fin Royale devenuë,
Caliste eut liberté, selon le convenant;
Par son mari chére tenuë
Tout de même qu'auparavant.

Epoux, Renaud vous montre à vivre.
Pour Damon, gardez de le suivre.
Peut-être le premier eût eu charge de l'ost,
Que sçait-on? nul mortel, soit Roland, soit Renaud,
Du danger de répandre exempt ne se peut croire.
Charlemagne lui-même auroit eu tort de boire.



LE FAUCON.

Nouvelle tirée de Bocace.

JE me ſouviens d'avoir damné jadis
L'Amant avare; & je ne m'en dédis.
Si la raiſon des contraires eſt bonne;
Le liberal doit être en Paradis:
Je m'en rapporte à Meſſieurs de Sorbonne.
Il étoit donc autrefois un Amant
Qui dans Florence aima certaine femme.
Comment aimer? c'étoit ſi follement,
Que pour lui plaire il eût vendu ſon ame.

S'agiſſoit-

S'agissoit-il de divertir la Dame;
A pleines mains il vous jettoit l'argent:
Sçachant très-bien qu'en amour comme en guerre
On ne doit plaindre un métal qui fait tout;
Renverse murs, jette portes par terre;
N'entreprend rien dont il ne vienne à bout;
Fait taire chiens; & quand il veut servantes;
Et quand il veut les rend plus éloquentes
Que Ciceron, & mieux persuadantes:
Bref ne voudroit avoir laissé debout
Aucune place, & tant forte fût-elle.
Si laissa-t-il sur ses pieds nôtre belle.
Elle tint bon; Federic échoua
Près de ce roc, & le nez s'y cassa;
Sans fruit aucun vendit & fricassa
Tout son avoir; comme l'on pourroit dire
Belles Comtez, beaux Marquisats de Dieu;
Qu'il possedoit en plus & plus d'un lieu.
Avant qu'aimer on l'appelloit Messire
A longue queuë; enfin grace à l'Amour
Il ne fut plus que Messire tout court.
Rien ne resta qu'une ferme au pauvre homme,
Et peu d'amis; même amis, Dieu sçait comme.
Le plus zelé de tous se contenta,
Comme chacun, de dire c'est dommage.
Chacun le dit, & chacun s'en tint-là:
Car de prêter, à moins que sur bon gage,
Point de nouvelle: on oublia les dons,
Et le mérite, & les belles raisons
De Federic, & sa premiére vie.

Le Proteſtant de Madame Clitie
N'eut du crédit qu'autant qu'il eut du fonds.
Tant qu'il dura, le Bal, la Comedie
Ne manqua point à cet heureux objet:
De maints tournois elle fut le ſujet;
Faiſant gagner marchands de toutes guiſes,
Faiſeurs d'habits, & faiſeurs de deviſes,
Muſiciens, gens du ſacré valon:
Federic eut à ſa table Apollon.
Femme n'étoit ni fille dans Florence,
Qui n'employât pour débaucher le cœur
Du Cavalier, l'une un mot ſuborneur,
L'autre un coup d'œil, l'autre quelqu'autre avance:
Mais tout cela ne faiſoit que blanchir.
Il aimoit mieux Clitie inexorable,
Qu'il n'auroit fait Helene favorable.
Concluſion, qu'il ne la pût fléchir.

Or en ce train de dépenſe effroyable,
Il envoya les Marquiſats au diable
Premiérement; puis en vint aux Comtez,
Titres par lui plus qu'aucuns regretez,
Et dont alors on faiſoit plus de compte.
Delà les monts chacun veut être Comte,
Ici Marquis, Baron peut-être ailleurs.
Je ne ſçai pas leſquels ſont les meilleurs:
Mais je ſçai bien qu'avecque la patente
De ces beaux noms on s'en aille au marché,
L'on reviendra comme on étoit allé:
Prenez le titre, & laiſſez-moi la rente.

Clitie avoit auſſi beaucoup de bien.
Son mari même étoit grand terrien.
Ainſi jamais la belle ne prit rien,
Argent ni dons; mais ſouffrit la dépenſe,
Et les cadeaux; ſans croire pour cela
Etre obligée à nulle récompenſe.
S'il m'en ſouvient, j'ai dit qu'il ne reſta
Au pauvre Amant rien qu'une métairie,
Chétive encor, & pauvrement bâtie.
Là Federic alla ſe confiner;
Honteux qu'on vît ſa miſere à Florence;
Honteux encor de n'avoir ſçû gagner
Ni par amour, ni par magnificence,
Ni par ſix ans de devoirs & de ſoins,
Une beauté qu'il n'en aimoit pas moins.
Il s'en prenoit à ſon peu de mérite,
Non à Clitie; elle n'ouït jamais,
Ni pour froideurs, ni pour autres ſujets,
Plainte de lui ni grande ni petite.
Nôtre amoureux ſubſiſta comme il pût
Dans ſa retraite; où le pauvre homme n'eut
Pour le ſervir qu'une vieille édentée;
Cuiſine froide & fort peu fréquentée;
A l'écurie un cheval aſſez bon,
Mais non pas fin: ſur la perche un Faucon.
Donc à l'entour de cette métairie
Défunt Marquis s'en alloit ſans valets
Sacrifiant à ſa mélancolie
Mainte perdrix, qui, las! ne pouvoit mais
Des cruautez de Madame Clitie.

Ainſi vivoit le malheureux Amant;
Sage s'il eût, en perdant ſa fortune,
Perdu l'amour qui l'alloit conſumant;
Mais de ſes feux la mémoire importune
Le talonnoit; toûjours un double ennui
Alloit en croupe à la chaſſe avec lui.
Mort vint ſaiſir le mari de Clitie.
Comme ils n'avoient qu'un fils pour tous enfans,
Fils n'ayant pas pour un pouce de vie,
Et que l'Epoux dont les biens étoient grands,
Avoit toûjours conſideré ſa femme;
Par teſtament il déclare la Dame
Son héritiére, arrivant le décès
De l'enfançon, qui peu de temps après
Devint malade. On ſçait que d'ordinaire
A ſes enfans mere ne ſçait que faire,
Pour leur montrer l'amour qu'elle a pour eux;
Zele ſouvent aux enfans dangereux.
Celle-ci tendre & fort paſſionnée,
Autour du ſien eſt toute la journée,
Lui demandant ce qu'il veut, ce qu'il a,
S'il mangeroit volontiers de cela,
Si ce jouët, enfin ſi cette choſe
Eſt à ſon gré. Quoi que l'on lui propoſe
Il le refuſe; & pour toute raiſon
Il dit qu'il veut ſeulement le Faucon
De Federic; pleure & meine une vie
A faire gens de bon cœur déteſter.
Ce qu'un enfant a dans la fantaiſie,
Incontinent il faut l'executer,

Si l'on ne veut l'ouïr toûjours crier.
Or il eſt bon de ſçavoir que Clitie,
A cinq cens pas de cette métairie,
Avoit du bien, poſſédoit un Château:
Ainſi l'enfant avoit pû de l'oiſeau
Ouïr parler: on en diſoit merveilles;
On en contoit des choſes nompareilles:
Que devant lui jamais une perdrix
Ne ſe ſauvoit, & qu'il en avoit pris
Tant ce matin, tant cette apresdînée:
Son maître n'eût donné pour un treſor,
Un tel Faucon. Qui fut bien empêchée,
Ce fut Clitie. Aller ôter encor
A Federic l'unique & ſeule choſe
Qui lui reſtoit! Et ſuppoſé qu'elle oſe
Lui demander ce qu'il a pour tout bien,
Auprès de lui méritoit-elle rien?
Elle l'avoit payé d'ingratitude:
Point de faveurs; toûjours hautaine & rude
En ſon endroit. De quel front s'en aller
Après cela le voir & lui parler,
Ayant été cauſe de ſa ruïne.
D'autre côté l'enfant s'en va mourir;
Refuſe tout; tient tout pour médecine:
Afin qu'il mange il faut l'entretenir
De ce Faucon: il ſe tourmente, il crie:
S'il n'a l'oiſeau c'eſt fait que de ſa vie.
Ces raiſons-ci l'emporterent enfin.
Chez Federic la Dame un beau matin
S'en va ſans ſuite, & ſans nul équipage.

Federic prend pour un Ange des Cieux
Celle qui vient d'apparoître à ſes yeux.
Mais cependant, il a honte, il enrage,
De n'avoir pas chez ſoi pour lui donner
Tant ſeulement un malheureux dîner.
Le pauvre état où ſa Dame le treuve
Le rend confus. Il dit donc à la veuve:
Quoi venir voir le plus humble de ceux
Que vos beautez ont rendu amoureux!
Un Villageois, un haire, un miſerable!
C'eſt trop d'honneur; vôtre bonté m'accable.
Aſſurement vous alliez autre part.
A ce propos nôtre veuve repart:
Non non, Seigneur, c'eſt pour vous la viſite;
Je viens manger avec vous ce matin.
Je n'ai, dit-il, cuiſinier ni marmite:
Que vous donner? N'avez-vous pas du pain?
Reprit la Dame. Incontinent luy-même
Il va chercher quelque œuf au poulailler,
Quelque morceau de lard en ſon grenier.
Le pauvre Amant en ce beſoin extrême
Void ſon Faucon, ſans raiſonner le prend:
Lui tord le cou, le plume, le fricaſſe
Et l'aſſaiſonne, & court de place en place.
Tandis la vieille a ſoin du demeurant;
Fouille au bahu, choiſit pour cette fête
Ce qu'ils avoient de linge plus honnête;
Met le couvert; va cueillir au Jardin
Du ſerpolet, un peu de romarin,
Cinq ou ſix fleurs, dont la table eſt jonchée.

Pour

Pour abreger, on ſert la fricaſſée.
La Dame en mange, & feint d'y prendre goût.
Le repas fait, cette femme réſoud
De hazarder l'incivile requête,
Et parle ainſi: Je ſuis folle, Seigneur,
De m'en venir vous arracher le cœur.
Encor un coup il ne m'eſt guere honnête
De demander à mon défunt Amant
L'oiſeau qui fait ſon ſeul contentement:
Doit-il pour moi s'en priver un moment?
Mais excuſez une mere affligée,
Mon fils ſe meurt: il veut vôtre Faucon:
Mon procédé ne mérite un tel don:
La raiſon veut que je ſois refuſée.
Je ne vous ai jamais accordé rien.
Vôtre repas, vôtre honneur, vôtre bien,
S'en ſont allez aux plaiſirs de Clitie.
Vous m'aimiez plus que vôtre propre vie.
A cet amour j'ai très-mal répondu:
Et je m'en viens pour comble d'injuſtice
Vous demander... & quoi? c'eſt temps perdu;
Vôtre Faucon. Mais non; plûtôt périſſe
L'enfant, la mere, avec le demeurant,
Que de vous faire un déplaiſir ſi grand.
Souffrez ſans plus que cette triſte mere,
Aimant d'amour la choſe la plus chere
Que jamais femme au monde puiſſe avoir,
Un fils unique, une unique eſperance,
S'en vienne au moins s'acquiter du devoir
De la nature; & pour toute allegeance

En vôtre ſein décharge ſa douleur.
Vous ſçavez bien par vôtre experience
Que c'eſt d'aimer, vous le ſçavez, Seigneur.
Ainſi je crois trouver chez vous excuſe.
Helas! reprit l'Amant infortuné,
L'oiſeau n'eſt plus; vous en avez dîné.
L'oiſeau n'eſt plus! dit la veuve confuſe.
Non, reprit-il, plût au Ciel vous avoir
Servi mon cœur, & qu'il eût pris la place
De ce Faucon! mais le ſort me fait voir
Qu'il ne ſera jamais en mon pouvoir
De mériter de vous aucune grace.
En mon pailler rien ne m'étoit reſté:
Depuis deux jours la bête a tout mangé.
J'ai vû l'oiſeau; je l'ai tué ſans peine:
Rien coûte-t-il quand on reçoit ſa Reine?
Ce que je puis pour vous eſt de chercher
Un bon Faucon; ce n'eſt choſe ſi rare
Que dès demain nous n'en puiſſions trouver.
Non, Federic, dit-elle, je déclare
Que c'eſt aſſez. Vous ne m'avez jamais
De vôtre amour donné plus grande marque.
Que mon fils ſoit enlevé par la parque,
Ou que le Ciel le rende à mes ſouhaits,
J'aurai pour vous de la reconnoiſſance.
Venez me voir, donnez m'en l'eſperance.
Encore un coup venez nous viſiter.
Elle partit, non ſans lui preſenter
Une main blanche, unique témoignage
Qu'Amour avoit amolli ce courage.

Le

e pauvre Amant prit la main, la baisa,
: de ses pleurs quelque temps l'arrosa.
eux jours après l'enfant suivit le pere.
e deuil fut grand : la trop dolente mere
t dans l'abord force larmes couler.
fais comme il n'est peine d'ame si forte
u'il ne s'en faille à la fin consoler ;
eux Médecins la traiterent de sorte
u'après les pleurs l'allegresse eut son tour ;
'un fut le Temps, & l'autre fut l'Amour.
n épousa Federic en grand' pompe,
on seulement par obligation ;
fais qui plus est par inclination,
ır amour même. Il ne faut qu'on se trompe
cet exemple, & qu'un pareil espoir
ous fasse ainsi consumer nôtre avoir.
emmes ne sont toutes reconnoissantes.
cela près ce sont choses charmantes.
ous le Ciel n'est un plus bel animal.
: n'y comprens le sexe en general.
oin de cela j'en vois peu d'avenantes.
our celles-ci quand elles sont aimantes,
ai les desseins du monde les meilleurs :
es autres n'ont qu'à se pourvoir ailleurs.



LE PETIT CHIEN

Qui ſecouë de l'argent & des pierreries.

LA clef du coffre fort & des cœurs c'eſt la même.
Que ſi ce n'eſt celle des cœurs
C'eſt du moins celle des faveurs.
Amour doit à ce ſtratagême
La plus grand' part de ſes exploits:
A-t-il épuiſé ſon carquois,
Il met tout ſon ſalut en ce charme ſuprême.
Je tiens qu'il a raiſon; car qui hait les preſens?

Tous

Tous les humains en ſont friands,
inces, Rois, Magiſtrats : ainſi quand une belle
En croira l'uſage permis,
ıand Venus ne fera que ce que fait Themis,
Je ne m'écrierai pas contre elle.
On a bien plus d'une querelle
A lui faire ſans celle-là.

n Juge Mantouan belle femme épouſa.
s'appelloit Anſelme; on la nommoit Argie;
ıi déja vieux barbon, elle jeune & jolie,
Et de tous charmes aſſortie.
'Epoux non content de cela,
Fit ſi bien par ſa jalouſie,
ı'il rehauſſa de prix celle-là qui d'ailleurs
Méritoit de ſe voir ſervie
Par les plus beaux & les meilleurs.
le le fut auſſi : d'en dire la maniére,
Et comment s'y prit chaque Amant,
ſeroit long; ſuffit que cet objet charmant
:s laiſſa ſoûpirer, & ne s'en émût guere.

nour établiſſoit chez le Juge ſes loix;
ıand l'Etat Mantouan, pour choſe de grand poids,
:ſolut d'envoyer Ambaſſade au Saint Pere.
ımme Anſelme étoit Juge, & de plus Magiſtrat,
Vivoit avec aſſez d'éclat,
Et ne manquoit pas de prudence,
On le députe en diligence.
Ce ne fut pas ſans réſiſter
ı'au choix qu'on fit de lui conſentit le bon homme :
L'Affaire

L'affaire étoit longue à traiter;
Il devoit demeurer dans Rome
Six mois, & plus encor; que ſçavoit-il combien?
Tant d'honneur pouvoit nuire au conjugal lien:
Longue Ambaſſade & long voyage
Aboutiſſent à cocuage.
Dans cette crainte nôtre Epoux
Fit cette harangue à la Belle.
On nous ſépare, Argie; adieu, ſoyez fidéle
A celui qui n'aime que vous.
Jurez le moi; car entre nous
J'ai ſujet d'être un peu jaloux.
Que fait autour de nôtre porte
Cette ſoupirante cohorte?
Vous me direz que juſqu'ici
La cohorte a mal reüſſi:
Je le crois; cependant pour plus grande aſſurance,
Je vous conſeille en mon abſence
De prendre pour ſejour nôtre maiſon des champs.
Fuyez la Ville & les Amans,
Et leurs preſens.
L'invention en eſt damnable;
Des machines d'Amour c'eſt la plus redoutable:
De tout temps le monde a vû Don
Etre le pere d'abandon.
Déclarez-lui la guerre; & ſoyez ſourde, Argie,
A ſa ſœur la cajolerie.
Dès que vous ſentirez approcher les blondins,
Fermez vîte vos yeux, vos oreilles, vos mains.
Rien ne vous manquera; je vous fais la maîtreſſe
De

e tout ce que le Ciel m'a donné de richesse:
enez, voilà les clefs de l'argent, des papiers;
Faitez-vous payer des fermiers;
Je ne vous demande aucun conte:
Suffit que je puisse sans honte
pprendre vos plaisirs; je vous les permets tous,
Hors ceux d'amour qu'à vôtre Epoux
ous garderez entiers pour son retour de Rome.
C'en étoit trop pour le bon homme:
elas il permettoit tous plaisirs, hors un point,
Sans lequel seul il n'en est point.
on Epouse lui fit promesse solemnelle
D'être sourde, aveugle, & cruelle,
Et de ne prendre aucun present:
la retrouveroit au retour toute telle,
Qu'il la laissoit en s'en allant,
Sans nul vestige de Galant.

nselme étant parti, tout-aussi-tôt Argie
S'en alla demeurer aux champs;
Et tout aussi-tôt les Amans
De l'aller voir firent partie.
lle les renvoya; ces gens l'embarassoient,
L'atiédissoient, l'affadissoient,
L'endormoient en contant leur flâme:
Ils déplaisoient tous à la Dame,
Horsmis certain jeune blondin,
Bien fait, & beau par excellence;
Mais qui ne pût par sa souffrance
mener à son but cet objet inhumain.

Son

Son nom c'étoit Atis, ſon métier Paladin:
Il ne plaignit en ſon deſſein
Ni les ſoûpirs ni la dépenſe.
Tout moyen par lui fut tenté:
Encor ſi des ſoûpirs il ſe fût contenté,
La ſource en eſt inépuiſable;
Mais de la dépenſe c'eſt trop.
Le bien de nôtre Amant s'en va le grand galop;
Voilà mon homme miſerable.
Que fait-il? il s'éclipſe, il part, il va chercher
Quelque deſert pour ſe cacher.
En chemin il rencontre un homme,
Un Manant, qui fouillant avecque ſon bâton,
Vouloit faire ſortir un ſerpent d'un buiſſon;
Atis s'enquit de la raiſon.
C'eſt reprit le Manant, afin que je l'aſſomme.
Quand j'en rencontre ſur mes pas,
Je leur fais de pareilles fêtes.
Ami, reprit Atis, laiſſe-le; n'eſt-il pas
Créature de Dieu comme les autres bêtes?
Il eſt à remarquer que nôtre Paladin
N'avoit pas cette horreur commune au genre humain
Contre la gent reptile, & toute ſon eſpece.
Dans ſes armes il en portoit;
Et de Cadmus il deſcendoit,
Celui-là qui devint ſerpent ſur ſa vieilleſſe.
Force fut au Manant de quitter ſon deſſein.
Le ſerpent ſe ſauva; nôtre Amant à la fin
S'établit dans un bois écarté, ſolitaire:

Le ſilence y faiſoit ſa demeure ordinaire;
Hors quelque oiſeau qu'on entendoit,
Et quelque Echo qui répondoit.
Là le bonheur & la miſere
Ne ſe deſtinguoient point, égaux en dignité
Chez les loups qu'hébergeoit ce lieu peu fréquenté.
Mais n'y rencontra nulle tranquillité.
Son amour l'y ſuivit; & cette ſolitude
Bien loin d'être un reméde à ſon inquiétude,
En devint même l'aliment
Et le loiſir qu'il eut d'y plaindre ſon tourment.
Il s'ennuya bien-tôt de ne plus voir ſa Belle.
Retournons, ce dit-il, puis que c'eſt nôtre ſort:
Atis, il t'eſt plus doux encor
De la voir ingrate & cruelle,
Que d'être privé de ſes traits:
Adieu ruiſſeaux, ombrages frais,
Chants amoureux de Philomele;
Mon inhumaine ſeule attire à ſoi mes ſens:
Eloigné de ſes yeux je ne vois ni n'entends.
L'eſclave fugitif ſe va remettre encore
En ſes fers quoi que durs, mais helas! trop cheris.
Il approchoit des murs qu'une Fée a bâtis,
Quand ſur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore
Commence à s'éloigner du ſejour de Thetis,
Une Nimphe en habit de Reine,
Belle, majeſtueuſe, & d'un regard charmant,
Vit s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre Amant

Qui rêvoit alors à ſa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous ſoyez heureux:
Je le veux, je le puis, étant Manto la Fée
Vôtre amie & vôtre obligée;
Vous connoiſſez ce nom fameux.
Mantouë en tient le ſien: jadis en cette terre,
J'ai poſé la premiére pierre
De ces murs, en durée égaux aux bâtimens
Dont Memphis void le Nil laver les fondemens.
La parque eſt inconnuë à toutes mes pareilles:
Nous operons mille merveilles;
Malheureuſe pourtant de ne pouvoir mourir;
Car nous ſommes d'ailleurs capables de ſouffrir
Toute l'infirmité de la nature humaine:
Nous devenons ſerpens un jour de la ſemaine.
Vous ſouvient-il qu'en ce lieu-ci
Vous en tirâtes un de peine?
C'étoit moi qu'un Manant s'en alloit aſſommer;
Vous me donnâtes aſſiſtance.
Atis, je veux pour récompenſe,
Vous procurer la jouïſſance
De celle qui vous fait aimer.
Allons-nous-en la voir, je vous donne aſſurance
Qu'avant qu'il ſoit deux jours de temps
Vous gagnerez par vos preſens
Argie & tous ſes ſurveillans.
Dépenſez, diſſipez, donnez à tout le monde,
A pleines mains répandez l'or,
Vous n'en manquerez point, c'eſt pour vous le treſo

Qu

Que Lucifer me garde en ſa grotte profonde.
Vôtre Belle ſçaura quel eſt nôtre pouvoir.
Même pour m'approcher de cette inexorable,
Et vous la rendre favorable,
En petit chien vous m'allez voir
Faiſant mille tours ſur l'herbette;
Et vous en Pelerin jouant de la muſette,
Me pourrez à ce ſon mener chez la beauté
Qui tient vôtre cœur enchanté.

Auſſi-tôt fait que dit; nôtre Amant & la Fée
Changent de forme en un inſtant:
Le voilà Pelerin chantant comme un Orphée,
Et Manto petit chien faiſant tours & ſautant.
Ils vont au Château de la Belle.
Valets & gens du lieu s'aſſemblent autour d'eux:
Le petit chien fait rage: auſſi fait l'Amoureux;
Chacun danſe, & Guillot fait ſauter Perronnelle.
Madame entend ce bruit, & ſa Nourrice y court.
On lui dit qu'elle vienne admirer à ſon tour
Le Roi des épagneux, charmante créature,
Et vrai miracle de nature.
Il entend tout, il parle, il danſe, il fait cent tours:
Madame en fera ſes amours;
Car veuille ou non ſon Maître, il faut qu'il le lui vende,
S'il n'aime mieux le lui donner.
La Nourrice en fait la demande.
Le Pelerin ſans tant tourner
Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la choſe;

Et voici ce qu'il lui propose.

Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins
Il fournit à tous mes besoins:
Je n'ai qu'à dire trois paroles,
Sa pate entre mes mains fait tomber à l'instant
Au lieu de puces des pistoles,
Des perles, des rubis, avec maint diamant.
C'est un prodige enfin: Madame cependant
En a, comme on dit, la monnoye.
Pourvû que j'aye cette joye
De coucher avec elle une nuit seulement,
Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la Nourrice.
Quoi Madame l'Ambassadrice!
Un simple Pelerin! Madame à son chevet
Pourroit voir un bourdon! Et si l'on le sçavoit!
Si cette même nuit quelque Hôpital avoit
Hebergé le Chien & son Maître!
Mais ce Maître est bien fait, & beau comme le jou
Cela fait passer en amour
Quelque bourdon que ce puisse être.
Atis avoit changé de visage & de traits.
On ne le connut pas, c'étoient d'autres attraits.
La Nourrice ajoûtoit: à gens de cette mine
Comment peut-on refuser rien?
Puis celui-ci possede un Chien
Que le Royaume de la Chine
Ne payroit pas de tout son or.

Ce

Une nuit de Madame auſſi c'eſt un treſor.
J'avois oublié de vous dire
Que le drôle à ſon Chien feignit de parler bas:
Il tombe auſſi-tôt dix ducats
Qu'à la Nourrice offre le Sire.
Il tombe encore un diamant.
Atis en riant le ramaſſe.
C'eſt, dit-il, pour Madame; obligez-moi de grace
De le lui preſenter avec mon compliment.
Vous direz à ſon Excellence
Que je lui ſuis acquis. La Nourrice à ces mots
Court annoncer en diligence
Le petit Chien & ſa ſcience,
Le Pelerin & ſon propos.
Il ne s'en falut rien qu'Argie
Ne batît ſa Nourrice. Avoir l'effronterie
De lui mettre en l'eſprit une telle infamie!
Avec qui? Si c'étoit encor le pauvre Atis!
Helas! mes cruautez ſont cauſe de ſa perte.
Il ne me propoſa jamais de tels partis.
Je n'aurois pas d'un Roi cette choſe ſoufferte,
Quelque don que l'on pût m'offrir;
Et d'un porte-bourdon je la pourrois ſouffrir,
Moi qui ſuis une Ambaſſadrice!
Madame, reprit la Nourrice,
Quand vous feriez Imperatrice,
Je vous dis que ce Pelerin
A dequoi marchander non pas une mortelle,
Mais la Déeſſe la plus belle.
Atis vôtre beau Paladin

Ne vaut pas ſeulement un doigt du perſonnage.
Mais mon mari m'a fait jurer!
Eh quoi? de lui garder la foi de mariage.
Bon jurer? ce ſerment vous lie-t-il davantage
Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?
Qui le ſçaura? j'en vois marcher tête levée,
Qui n'iroient pas ainſi, j'oſe vous l'aſſurer,
Si ſur le bout du nez tache pouvoit montrer
Que telle choſe eſt arrivée.
Cela nous fait-il empirer
D'un ongle ou d'un cheveu? non, Madame, il faut êtr
Bien habile pour reconnoître
Bouche ayant employé ſon temps & ſes appas,
D'avec bouche qui s'eſt tenuë à ne rien faire.
Donnez-vous, ne vous donnez pas,
Ce ſera toûjours même affaire.
Pour qui ménagez-vous les treſors de l'Amour?
Pour celui qui je crois ne s'en ſervira guere;
Vous n'aurez pas grand' peine à fêter ſon retour.
La fauſſe vieille ſçût tant dire,
Que tout ſe réduiſit ſeulement à douter
Des merveilles du Chien, & des charmes du Sire.
Pour cela l'on les fit monter:
La Belle étoit au lit encore.
L'Univers n'eut jamais d'aurore
Plus pareſſeuſe à ſe lever.
Nôtre heureux Pelerin traverſa la ruelle,
Comme un homme ayant vû d'autres gens que de
Saints.
Son compliment parut galand & des plus fins:

Il ſurprit & charma la Belle.
Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,
La mine de vous en aller
A Saint Jacques de Compoſtelle.
Cependant pour la régaler,
Le Chien à ſon tour entre en lice.
On eût vû ſauter Favori
Pour la Dame & pour la Nourrice,
Mais point du tout pour le Mari.
Ce n'eſt pas tout; il ſe ſecouë:
Auſſi-tôt perles de tomber,
Nourrice de les ramaſſer,
Soubrettes de les enfiler,
Pelerin de les attacher
A de certains bras, dont il louë
La blancheur & le reſte. Enfin il fait ſi bien,
Qu'avant que partir de la place
On traite avec lui de ſon Chien.
On lui donne un baiſer pour arrhes de la grace
Qu'il demandoit; & la nuit vint.
Auſſi-tôt que le drôle tint
Entre ſes bras Madame Argie,
Il redevint Atis, la Dame en fut ravie.
C'étoit avec bien plus d'honneur
Traiter Monſieur l'Ambaſſadeur.
Cette nuit eut des ſœurs, & même en très-bon nombre.
Chacun s'en apperçût; car d'enfermer ſous l'ombre
Une telle aiſe, le moyen?
Jeunes gens font-ils jamais rien

Que le plus aveugle ne voye?

A quelques mois de là le Saint Pere renvoye
Anſelme avec force pardons,
Et beaucoup d'autres menus dons.
Les biens & les honneurs pleuvoient ſur ſa perſonne.
De ſon Vicegerent il apprend tous les ſoins:
Bons certificats des voiſins:
Pour les Valets, nul ne lui donne
D'éclairciſſement ſur cela.
Monſieur le Juge interrogea
La Nourrice avec les Soubrettes
Sages perſonnes & diſcretes;
Il n'en pût tirer ce ſecret.
Mais comme parmi les femelles
Volontiers le Diable ſe met,
Il ſurvint de telles querelles,
La Dame & la Nourrice eurent de tels debats,
Que celle-ci ne manqua pas
A ſe vanger de l'autre, & déclarer l'affaire.
Dût-elle auſſi ſe perdre, il falut tout conter.
D'exprimer juſqu'où la colere
Ou plûtôt la fureur de l'Epoux pût monter,
Je ne tiens pas qu'il ſoit poſſible.
Ainſi je m'en tairai: on peut par les effets
Juger combien Anſelme étoit homme ſenſible.
Il choiſit un de ſes Valets,
Le charge d'un billet, & mande que Madame
Vienne voir ſon Mari malade en la Cité.
La Belle n'avoit point ſon Village quitté:

L'Epoux

L'Epoux alloit, venoit, & laiſſoit là ſa femme.
Il te faut en chemin écarter tous ſes gens,
Dit Anſelme au porteur de ces ordres preſſans,
La perfide a couvert mon front d'ignominie.
Pour ſatisfaction je veux avoir ſa vie.
    Poignarde-la; mais prend ton temps:
Tâche de te ſauver: voilà pour ta retraite;
Prend cet or: ſi tu fais ce qu'Anſelme ſouhaite,
    Et punis cette offenſe-là,
Quelque part que tu ſois rien ne te manquera.

    Le valet va trouver Argie,
    Qui par ſon Chien eſt avertie.
Si vous me demandez comme un Chien avertit;
    Je crois que par la jupe il tire;
    Il ſe plaint, il jappe, il ſoûpire,
Il en veut à chacun; pour peu qu'on ait d'eſprit,
    On entend bien ce qu'il veut dire.
Favori fit bien plus; & tout bas il apprit
    Un tel peril à ſa Maîtreſſe.
Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien:
Repoſez-vous ſur moi; j'en empêcherai bien
    Ce valet à l'ame traîtreſſe.
Ils étoient en chemin, près d'un bois qui ſervoit
    Souvent aux voleurs de refuge:
Le Miniſtre cruel des vengeances du Juge
Envoye un peu devant le train qui les ſuivoit;
    Puis il dit l'ordre qu'il avoit.
La Dame diſparoît aux yeux du perſonnage:
    Manto la cache en un nuage.

Le valet étonné retourne vers l'Epoux,
Lui conte le miracle ; & ſon Maître en courroux
Va lui-même à l'endroit. O prodige! ô merveille!
Il y trouve un Palais de beauté ſans pareille:
Une heure auparavant c'étoit un champ tout nû.
    Anſelme à ſon tour éperdu,
Admire ce Palais bâti, non pour des hommes,
    Mais apparemment pour des Dieux:
Appartemens dorez, meubles très-précieux,
    Jardins & bois delicieux.
On auroit peine à voir en ce ſiécle où nous ſommes
Choſe ſi magnifique & ſi riante aux yeux.
    Toutes les portes ſont ouvertes;
    Les chambres ſans hôte, & deſertes;
Pas une ame en ce Louvre; excepté qu'à la fin
Un More très-lippu, très-hideux, très-vilain,
S'offre aux regards du Juge, & ſemble la copie
    D'un Eſope d'Ethiopie.
    Nôtre Magiſtrat l'ayant pris
    Pour le Balayeur du logis,
Et croyant l'honorer lui donnant cet office:
Cher ami, lui dit-il, apprend-nous à quel Dieu
    Appartient un tel édifice;
    Car de dire un Roi, c'eſt trop peu.
    Il eſt à moi, reprit le More.
Nôtre Juge à ces mots ſe proſterne, l'adore,
Lui demande pardon de ſa témérité.
Seigneur, ajoûta-t-il, que vôtre Déïté
    Excuſe un peu mon ignorance.
Certe tout l'Univers ne vaut pas la chevance
Que

Que je rencontre ici. Le More lui répond:
Veux-tu que je t'en fasse un don?
De ces lieux enchantez je te rendrai le Maître,
A certaine condition.
Je ne ris point; tu pourras être
De ces lieux absolu Seigneur,
Si tu me veux servir deux jours d'enfant d'honneur.
.... Entens-tu ce langage,
Et sçais-tu quel est cette usage?
Il te le faut expliquer mieux.
Tu connois l'Echanson du Monarque des Dieux?

Anselme.

Ganimede?

Le More.

Celui-là même.
Prend que je sois Jupin le Monarque suprême;
Et que tu sois le Jouvenceau:
Tu n'es pas tout-à-fait si jeune ni si beau.

Anselme.

Ah! Seigneur, vous raillez, c'est chose par trop sure:
Regardez la vieillesse, & la magistrature.

Le More.

Moi railler? point du tout.

Anselme.

Seigneur.

Le More.

Ne veux-tu point?

Anselme.

Seigneur.... Anselme ayant examiné ce point

Consent à la fin au mystére.
Maudite amour des dons que ne fais-tu pas faire!
En Page incontinent son habit est changé:
Toque au lieu de chapeau, haut-de-chausse troussé:
La barbe seulement demeure au personnage.
L'enfant d'honneur Anselme avec cet équipage
Suit le More par tout. Argie avoit ouï
Le Dialogue entier, en certain coin cachée.
Pour le More lippu, c'étoit Manto la Fée,
Par son art métamorphosée,
Et par son art ayant bâti
Ce Louvre en un moment, par son art fait un Page
Sexagenaire & grave. A la fin au passage
D'une chambre en une autre, Argie à son mari
Se montre tout d'un coup: est-ce Anselme, dit-elle,
Que je vois ainsi déguisé?
Anselme? il ne se peut; mon œil s'est abusé.
Le vertueux Anselme à la sage cervelle
Me voudroit-il donner une telle leçon?
C'est lui pourtant. Oh oh! Monsieur nôtre barbon,
Nôtre Legislateur, nôtre homme d'ambassade,
Vous êtes à cet âge homme de mascarade?
Homme de... la pudeur me défend d'achever.
Quoi vous jugez les gens à mort pour mon affaire,
Vous qu'Argie a pensé trouver
En un fort plaisant adultére!
Du moins n'ai-je pas pris un More pour Galant:
Tout me rend excusable, Atis, & son mérite,
Et la qualité du present.
Vous verrez tout incontinent

Si

femme qu'un tel don à l'amour ſolicite,
Peut réſiſter un ſeul moment.
ore, devenez Chien. Tout auſſi-tôt le More
Redevient petit Chien encore.
ivori, que l'on danſe. A ces mots Favori
Danſe, & tend la pate au mari.
Qu'on faſſe tomber des piſtoles.
Piſtoles tombent à foiſon.
ı bien qu'en dites-vous ? ſont-ce choſes frivoles ?
C'eſt de ce Chien qu'on m'a fait don.
Il a bâti cette maiſon.
ais faites-moi trouver au monde une Excellence,
Une Alteſſe, une Majeſté,
Qui refuſe ſa jouïſſance
A dons de cette qualité.
ır tout quand le donneur eſt bien fait, & qu'il aime,
Et qu'il mérite d'être aimé.
n échange du Chien l'on me vouloit moi-même :
e que vous poſſedez de trop je l'ai donné ;
en entendu, Monſieur, ſuis-je choſe ſi chere ?
raiment vous me croiriez bien pauvre ménagere
je laiſſois aller tel Chien à ce prix-là.
ſavez-vous qu'il a fait le Louvre que voilà ?
e Louvre pour lequel … Mais oublions cela ;
Et n'ordonnez plus qu'on me tuë,
loi qu'Atis ſeulement en ſes lacs a fait cheoir ;
le donne à Lucrece, & voudrois bien la voir
Des mêmes armes combatuë.
ouchez-là mon mari ; la paix ; car auſſi bien
Je vous défie ayant ce Chien :

Le

Le fer, ni le poiſon pour moi ne ſont à craindre:
Il m'avertit de tout, il confond les jaloux;
Ne le ſoyez donc point; plus on veut nous contraindre,
Moins on doit s'aſſurer de nous.

Anſelme accorda tout: qu'eût fait le pauvre Sire?
On lui promit de ne pas dire
Qu'il avoit été Page. Un tel cas étant tû,
Cocuage, s'il eût voulu,
Auroit eu ſes franches coudées.
Argie en rendit grace: & compenſations
D'une & d'autre part accordées,
On quitta la campagne à ces conditions.

Que devint le Palais? dira quelque Critique.
Le Palais? que m'importe: il devint ce qu'il pût.
A moi ces queſtions! ſuis-je homme qui ſe pique
D'être ſi régulier? le Palais diſparut.
Et le Chien? le Chien fit ce que l'Amant voulut.
Mais que voulut l'Amant? Cenſeur, tu m'importunes.
Il voulut par ce Chien tenter d'autres fortunes.
D'une ſeule conquête eſt-on jamais content?
Favori ſe perdoit ſouvent:
Mais chez ſa prémiére Maîtreſſe
Il revenoit toûjours. Pour elle, ſa tendreſſe
Devint bonne amitié. Sur ce pied nôtre Amant
L'alloit voir fort aſſidûment:
Et même en l'accommodement
Argie à ſon Epoux fit un ſerment ſincere
De n'avoir plus aucune affaire.

L'Epoux

L'Epoux jura de ſon côté
Qu'il n'auroit plus aucun ombrage;
Et qu'il vouloit être foüetté
Si jamais on le voyoit Page.





PATE' D'ANGUILLE.

MEME beauté, tant ſoit exquiſe,
Raſſaſie, & ſoûle à la fin.
Il me faut d'un & d'autre pain;
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Cette maîtreſſe un tantet bize
Rit à mes yeux; pourquoi cela?
C'eſt qu'elle eſt neuve; & celle-la
Qui depuis long-temps m'eſt acquiſe,
Blanche qu'elle eſt, en nulle guiſe
Ne me cauſe d'émotion.

Son

Son cœur dit oui; le mien dit non;
D'où vient? en voici la raiſon,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Je l'ai jà dit d'autre façon,
Car il eſt bon que l'on déguiſe,
Suivant la Loi de ce dicton,
Diverſité c'eſt ma deviſe.
Ce fut celle auſſi d'un mari
De qui la femme étoit fort belle.
Il ſe trouva bien-tôt gueri
De l'amour qu'il avoit pour elle.
L'Hymen, & la poſſeſſion
Eteignirent ſa paſſion.
Un ſien Valet avoit pour femme
Un petit bec aſſez mignon:
Le Maître étant bon compagnon,
Eut bien-tôt empaumé la Dame.
Cela ne plût pas au Valet,
Qui les ayant pris ſur le fait,
Vendiqua ſon bien de couchette,
A ſa moitié chanta goguette,
L'appella tout net & tout franc....
Bien ſot de faire un bruit ſi grand
Pour une choſe ſi commune;
Dieu nous gard de plus grand' fortune!
Il fit à ſon Maître un ſermon.
Monſieur, dit-il, chacun la ſienne
Ce n'eſt pas trop; Dieu & raiſon
Vous recommandent cette Antienne.
Direz-vous, je ſuis ſans Chrêtienne?

Vous

Vous en avez à la maiſon
Une qui vaut cent fois la mienne.
Ne prenez donc plus tant de peine :
C'eſt pour ma femme trop d'honneur ;
Il ne lui faut ſi gros Monſieur.
Tenons-nous chacun à la nôtre ;
N'allez point à l'eau chez un autre,
Ayant plein puits de ces douceurs ;
Je m'en rapporte aux connoiſſeurs :
Si Dieu m'avoit fait tant de grace,
Qu'ainſi que vous je diſpoſaſſe
De Madame, je m'y tiendrois,
Et d'une Reine ne voudrois.
Mais puis qu'on ne ſçauroit défaire
Ce qui s'eſt fait, je voudrois bien,
(Ceci ſoit dit ſans vous déplaire,)
Que content de vôtre ordinaire
Vous ne goûtaſſiez plus du mien.
Le Patron ne voulut lui dire
Ni oui ni non ſur ce diſcours ;
Et commanda que tous les jours
On mît au repas, près du Sire,
Un pâté d'Anguille : ce mets
Lui châtouilloit fort le palais.
Avec un appetit extrême
Une & deux fois il en mangea :
Mais quand ce vint à la troiſiéme,
La ſeule odeur le dégoûta.
Il voulut ſur une autre viande
Mettre la main ; on l'empêcha :

Mon-

Monſieur, dit-on, nous le commande:
Tenez-vous-en à ce mets-là:
Vous l'aimez, qu'avez-vous à dire?
M'en voilà ſoû, reprit le Sire.
Et quoi toûjours patez au bec!
Pas une Anguille de rôtie!
Pâtez tous les jours de ma vie!
J'aimerois mieux du pain tout ſec.
Laiſſez-moi prendre un peu du vôtre:
Pain de par Dieu, ou de par l'autre:
Au Diable ces pâtez maudits;
Ils me ſuivront en Paradis,
Et par delà, Dieu me pardonne.
Le Maître accourt ſoudain au bruit,
Et prenant ſa part du déduit,
Mon Ami, dit-il, je m'étonne
Que d'un mets ſi plein de bonté
Vous ſoyez ſi-tôt dégouté.
Ne vous ai-je pas oui dire
Que c'étoit vôtre ragoût?
Il faut qu'en peu de temps, beau Sire,
Vous ayez bien changé de goût?
Qu'ai-je fait qui fût plus étrange?
Vous me blâmez lors que je change
Un mets que vous croyez friand,
Et vous en faites tout autant.
Mon doux Ami, je vous apprend
Que ce n'eſt pas une ſottiſe,
En fait de certains apetits,
De changer ſon pain blanc en bis:

Diverſité c'eſt ma deviſe.
Quand le Maître eut ainſi parlé,
Le valet fut tout conſolé.
Non que ce dernier n'eût à dire
Quelque choſe encor là-deſſus:
Car après tout doit-il ſuffire
D'alleguer ſon plaiſir ſans plus?
J'aime le change. A la bonne heure,
On vous l'accorde; mais gagnez
S'il ſe peut les intereſſez:
Cette voye eſt bien la meilleure:
Suivez-la donc. A dire vrai,
Je croi que l'Amateur du change
De ce conſeil tenta l'eſſai.
On dit qu'il parloit comme un Ange,
De mots dorez uſant toûjours:
Mots dorez font tout en Amours.
C'eſt une maxime conſtante:
Chacun ſçait quelle eſt mon entente:
J'ai rebatu cent & cent fois
Ceci dans cent & cent endroits,
Mais la choſe eſt ſi neceſſaire,
Que je ne puis jamais m'en taire,
Et redirai juſques au bout,
Mots dorez en Amours font tout.
Ils perſuadent la Donzelle,
Son petit chien, ſa Demoiſelle,
Son Epoux quelquefois auſſi.
C'eſt le ſeul qu'il faloit ici
Perſuader; il n'avoit l'ame

Sourde

Sourde à cette éloquence; & Dame
Les Orateurs du temps jadis
N'en ont de telle en leurs écrits.
Nôtre jaloux devint commode.
Même on dit qu'il ſuivit la mode
De ſon Maître, & toûjours depuis
Changea d'objets en ſes déduits.
Il n'étoit bruit que d'avantures
Du Chrêtien & de Créatures.
Les plus nouvelles ſans manquer
Etoient pour lui les plus gentilles;
Par où le drôle en pût croquer,
Il en croqua, femmes & filles,
Nimphes, Griſettes, ce qu'il pût.
Toutes étoient de bonne priſe;
Et ſur ce point, tant qu'il vécut,
Diverſité fut ſa deviſe.





LE MAGNIFIQUE.

UN peu d'eſprit, beaucoup de bonne mine,
Et plus encor de liberalité,
C'eſt en amour une triple machine
Par qui maint fort eſt bien-tôt emporté;
Rocher fût-il; rochers auſſi ſe prennent.
Qu'on ſoit bien fait, qu'on ait quelque talent,
Que les cordons de la bourſe ne tiennent;
Je vous le dis, la place eſt au galant.
On la prend bien quelquefois ſans ces choſes.
Bon fait avoir néanmoins quelques doſes

D'en-

D'entendement, & n'être pas un ſot.
Quant à l'avare, on le hait: le magot
A grand beſoin de bonne rhetorique:
La meilleure eſt celle du libéral.
Un Florentin nommé le Magnifique
La poſſedoit en propre original.
Le Magnifique étoit un nom de guerre
Qu'on lui donna; bien l'avoit mérité:
Son train de vivre, & ſon honnêteté,
Ses dons ſur tout, l'avoient par toute terre
Déclaré tel; propre, bien fait, bien mis,
L'eſprit galant, & l'air des plus polis.
Il ſe piqua pour certaine femelle
De haut état. La conquête étoit belle:
Elle excitoit doublement le deſir:
Rien n'y manquoit, la gloire & le plaiſir.
Aldobrandin étoit de cette Dame
Mari jaloux; non comme d'une femme,
Mais comme qui depuis peu joüiroit
D'une Filis. Cet homme la veilloit
De tous ſes yeux; s'il en eût eu dix mille,
Il les eût tous à ce ſoin occupez:
Amour le rend, quand il veut, inutile;
Ces Argus-là ſont fort ſouvent trompez.
Aldobrandin ne croyoit pas poſſible
Qu'il le fût onc, il défioit les gens.
Au demeurant il étoit fort ſenſible
A l'intérêt, aimoit fort les preſens,
Son concurrent n'avoit encor ſçû dire
Le moindre mot à l'objet de ſes vœux:

On ignoroit, ce lui sembloit, ses feux,
Et le surplus de l'amoureux martire,
(Car c'est toûjours une même chanson)
Si l'on l'eût sçû, qu'eût-on fait? que fait-on?
Jà n'est besoin qu'au Lecteur je le die.
Pour revenir à nôtre pauvre amant,
Il n'avoit sçû dire un mot seulement
Au Medecin touchant sa maladie.
Or le voilà qui tourmente sa vie,
Qui va, qui vient, qui court, qui perd ses pas:
Point de fenêtre, & point de jalousie
Ne lui permet d'entrevoir les appas,
Ni d'entrouïr la voix de sa Maîtresse.
Il ne fut onc semblable forteresse.
Si faudra-t-il qu'elle y vienne pourtant.
Voici comment s'y prit nôtre assiégeant.
Je pense avoir déja dit, ce me semble,
Qu'Aldobrandin homme à presens étoit;
Non qu'il en fît, mais il en recevoit.
Le Magnifique avoit un Cheval d'amble,
Beau, bien taillé, dont il faisoit grand cas:
Il l'appelloit à cause de son pas
La haquenée. Aldobrandin le louë:
Ce fut assez; nôtre Amant proposa
De le troquer; l'Epoux s'en excusa:
Non pas, dit-il, que je ne vous avouë
Qu'il me plait fort; mais à de tels marchez
Je perds toûjours. Alors le Magnifique,
Qui voit le but de cette politique,
Reprit; eh bien, faisons mieux; ne troquez,

Mais pour le prix du Cheval permettez
Que vous present j'entretienne Madame.
C'eſt un deſir curieux qui m'a pris.
Encor faut-il que vos meilleurs amis
Sçachent un peu ce qu'elle a dedans l'ame.
Je vous demande un quart d'heure ſans plus.
Aldobrandin l'arrêtant là-deſſus;
J'en ſuis d'avis; je livrerai ma femme?
Ma foi, mon cher, gardez vôtre Cheval.
Quoi, vous preſent? Moi preſent. Et quel mal
Encore un coup peut-il en la preſence
D'un mari fin comme vous arriver?
Aldobrandin commence d'y rêver:
Et raiſonnant en ſoi: quelle apparence
Qu'il en mévienne en effet moi preſent?
C'eſt marché ſeur, il eſt fol; à ſon dam;
Que prétend-il? pour plus grande aſſurance,
Sans qu'il le ſçache, il faut faire défenſe
A ma moitié de répondre au galant.
Sus, dit l'Epoux, j'y conſens. La diſtance
De vous à nous, pourſuivit nôtre Amant,
Sera réglée, afin qu'aucunement
Vous n'entendiez. Il y conſent encore:
Puis va querir ſa femme en ce moment.
Quand l'autre void celle-là qu'il adore,
Il ſe croit être en un enchantement.
Les ſaluts faits, en un coin de la ſale
Ils ſe vont ſeoir. Nôtre galant n'étale
Un long narré; mais vient d'abord au fait.
Je n'ai le lieu ni le temps à ſouhait,

Commença-t-il ; puis je tiens inutile
De tant tourner, il n'eſt que d'aller droit.
Partant, Madame, en un mot comme en mille,
Vôtre beauté juſqu'au vif m'a touché.
Penſeriez-vous que ce fût un péché
Que d'y répondre ? Ah ! je vous crois, Madame,
De trop bon ſens. Si j'avois le loiſir,
Je ferois voir par les formes ma flâme,
Et vous dirois de cet ardent deſir
Tout le menu : mais que je brûle, meure,
Et m'en tourmente, & me diſe aux abois,
Tout ce chemin que l'on fait en ſix moix,
Il me convient le faire en un quart d'heure :
Et plus encor ; car ce n'eſt pas là tout.
Froid eſt l'Amant qui ne va juſqu'au bout,
Et par ſotiſe en ſi beau train demeure.
Vous vous taiſez ? pas un mot ! qu'eſt-ce là ?
Renvoirez-vous de la ſorte un pauvre homme ?
Le Ciel vous fit, il eſt vrai, ce qu'on nomme
Divinité ; mais faut-il pour cela
Ne point répondre alors que l'on vous prie ?
Je vois, je vois, c'eſt une tricherie
De vôtre Epoux : il m'a joué ce trait ;
Et ne prétend qu'aucune repartie
Soit du marché : mais j'y ſçais un ſecret.
Rien n'y fera pour le ſeur ſa défenſe.
Je ſçaurai bien me répondre pour vous :
Puis ce coin d'œil par ſon langage doux
Rompt à mon ſens quelque peu le ſilence.
J'y lis ceci. Ne croyez pas, Monſieur,

Que

Que la Nature ait composé mon cœur
De marbre dur. Vos frequentes passades,
Jouxtes, tournois, devises, serenades,
M'ont avant vous déclaré vôtre amour.
Bien loin qu'il m'ait en nul point offensée;
Je vous dirai que dès le premier jour
J'y répondis, & me sentis blessée
Du même trait; mais que nous sert ceci?
Ce qu'il nous sert? je m'en vais vous le dire:
Etant d'accord, il faut cette nuit-ci
Goûter le fruit de ce commun martyre;
De vôtre Epoux nous vanger & nous rire;
Bref le payer du soin qu'il prend ici,
De ces fruits-là le dernier est le pire.
Vôtre jardin viendra comme de cire:
Descendez-y; ne doutez du succés:
Vôtre Mari ne se tiendra jamais
Qu'à sa maison des champs, je vous l'assure,
Tantôt il n'aille éprouver sa monture.
Vos douägnas en leur premier sommeil,
Vous descendrez, sans nul autre appareil
Que de jetter une robe fourrée.
Sur vôtre dos, & viendrez au jardin.
De mon côté l'échelle est préparée.
Je monterai par la cour du voisin:
Je l'ay gagné: la ruë est trop publique.
Ne craignez rien. Ah! mon cher Magnifique,
Que je vous aime! & que je vous sçais gré
De ce dessein! venez, je descendrai.
C'est vous qui parle; & plût au Ciel, Madame,

Qu'on vous osât embrasser les genoux !
Mon Magnifique, à tantôt; vôtre flâme
Ne craindra point les regards d'un jaloux.
L'Amant la quitte: & feint d'être en couroux;
Puis tout grondant: Vous me la donnez bonne,
Aldobrandin; je n'entendois cela.
Autant vaudroit n'être avecque personne
Que d'être avec Madame que voilà.
Si vous trouvez Chevaux à cé prix-là,
Vous les devez prendre sur ma parole.
Le mien hannit du moins; mais cette idole
Est proprement un fort joli poisson.
Or sus, j'en tiens; ce m'est une leçon.
Quiconque veut le reste du quart d'heure
N'a qu'à parler; j'en ferai juste prix.
Aldobrandin rit si fort qu'il en pleure.
Ces jeunes gens, dit-il, en leurs esprits
Mettent toûjours quelque haute entreprise.
Nôtre féal vous lâchez trop tôt prise;
Avec le temps on en viendroit à bout.
J'y tiendray l'œil; car ce n'est pas là tout;
Nous y sçavons encor quelque rubrique:
Et cependant, Monsieur le Magnifique,
La haquenée est nettement à nous:
Plus ne fera de dépense chez vous.
Dès aujourd'hui, qu'il ne vous en déplaise,
Vous me verrez dessus fort à mon aise
Dans le chemin de ma maison des champs.
Il n'y manqua, sur le soir; & nos gens
Au rendez-vous tout aussi peu manquerent.

Dire

ire comment les choſe s'y paſſerent,
'eſt un détail trop long; Lecteur prudent
 m'en remets à ton bon jugement.
a Dame étoit jeune, fringante, & belle,
'Amant bien fait, & tous deux fort épris.
rois rendez-vous coup ſur coup furent pris;
Ioins n'en valoit ſi gentille femelle.
ucun péril, nul mauvais accident,
ons dormitifs en or comme en argent
ux douägnas, & bonne ſentinelle.
Jn pavillon vers le bout du jardin
Vint à propos; Meſſire Aldobrandin
Je l'avoit fait bâtir pour cet uſage.
Conclusion qu'il prit en cocuage
Tous ſes degrez: un ſeul ne lui manqua;
Tant ſçût jouër ſon jeu la haquenée:
Content ne fut d'une ſeule journée
Pour l'éprouver; aux champs il demeura
Trois jours entiers, ſans doute ni ſcrupule.
J'en connois bien qui ne ſont ſi chanceux;
Car ils ont femme, & n'ont Cheval ni Mule,
Sçachant de plus tout ce qu'on fait chez eux.





LA MATRONE D'EPHESE.

S'IL eſt un conte uſé, commun, & rebatu,
C'eſt celui qu'en ces Vers j'accommode à ma guiſe.
Et pourquoi donc le choiſis-tu?
Qui t'engage à cette entrepriſe?
N'a-t-elle point déja produit aſſez d'écrits?

Quelle

Quelle grace aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits?
Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes Vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephese il fut autrefois
Une Dame en sagesse & vertus sans égale,
Et selon la commune voix,
Ayant sçû rafiner sur l'amour conjugale.
Il n'étoit bruit que d'elle & de sa chasteté:
On l'alloit voir par rareté:
C'étoit l'honneur du sexe: heureuse sa patrie!
Chaque mere à sa brû l'alleguoit pour Patron.
Chaque époux la prônoit à sa femme cherie.
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique & celebre maison.
Son mari l'aimoit d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce seroit un détail frivole;
Il mourut, & son testament
N'étoit plein que de legs qui l'auroient consolée,
Si les biens réparoient la perte d'un mari
Amoureux autant que cheri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeurant,
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettoit tout en allarme;
Celle-ci faisoit un vacarme,
Un bruit & des regrets à percer tous les cœurs;

Bien qu'on ſçache qu'en ces malheurs
De quelque deſeſpoir qu'une ame ſoit atteinte,
La douleur eſt toûjours moins forte que la plainte,
Toûjours un peu de faſte entre parmi les pleurs.
Chacun fit ſon devoir de dire à l'affligée
Que tout a ſa meſure, & que de tels regrets
Pourroient pécher par leur excés:
Chacun rendit par-là ſa douleur rengrégée.
Enfin ne voulant plus joüir de la clarté
Que ſon époux avoit perduë,
Elle entre dans ſa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers deſcenduë.
Et voyez ce que peut l'exceſſive amitié ;
(Ce mouvement auſſi va juſqu'à la folie)
Une eſclave en ce lieu la ſuivit par pitié,
Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entens bien; c'eſt à dire, en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et juſques à l'effet courageuſe & hardie.
L'eſclave avec la Dame avoit été nourrie.
Toutes deux s'entraimoient, & cette paſſion
Etoit crûë avec l'âge au cœur des deux femelles.
Le monde entier à peine eût fourni deux modéles
D'une telle inclination.
Comme l'eſclave avoit plus de ſens que la Dame,
Elle laiſſa paſſer les premiers mouvemens;
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette ame
Dans l'ordinaire train des communs ſentimens.
Aux conſolations la veuve inacceſſible,
S'appliquoit ſeulement à tout moyen poſſible

D

De suivre le défunt aux noirs & tristes lieux.
Le fer auroit été le plus court & le mieux,
Mais la Dame vouloit paître encore ses yeux
Du tresor qu'enfermoit la biére,
Froide dépouille, & pourtant chere.
C'étoit-là le seul aliment
Qu'elle prit en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Nôtre veuve choisit pour sortir d'ici bas.
Un jour se passe & deux sans autre nourriture
Que ses profonds soûpirs, que ses fréquens helas!
Qu'un inutile & long murmure
Contre les Dieux, le sort, & toute la nature.
Enfin sa douleur n'obmit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.

Encore un autre mort faisoit sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien differemment,
Car il n'avoit pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avoit là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardoit avec vigilance.
Il étoit dit par Ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevoient, le soldat nonchalant, endormi
Rempliroit aussi-tôt sa place:
C'étoit trop de severité;
Mais la publique utilité

Defen-

Défendoit que l'on fît au garde aucune grace.
Pendant la nuit il vid aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, ſpectacle aſſez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la Dame
Rempliſſant l'air de ſes clameurs.
Il entre, eſt étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs?
Pourquoi cette triſte muſique?
Pourquoi cette maiſon noire & mélancolique?
Occupée à ſes pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit;
Cet objet ſans autres paroles,
Diſoit aſſez par quel malheur
La Dame s'enterroit ainſi toute vivante.
Nous avons fait ſerment, ajoûta la ſuivante,
De nous laiſſer mourir de faim & de douleur.
Encor que le Soldat fût mauvais Orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'eſt que la vie.
La Dame cette fois eut de l'attention,
Et déja l'autre paſſion
Se trouvoit un peu ralentie:
Le temps avoit agi. Si la foi du ſerment,
Pourſuivit le ſoldat, vous défend l'aliment,
Voyez-moi manger ſeulement,
Vous n'en mourrez pas moins. Un tel temperamen
Ne déplût pas aux deux femelles.
Concluſion, qu'il obtint d'elles
Une permiſſion d'apporter ſon ſoupé,
Ce qu'il fit, & l'eſclave eut le cœur fort tenté

De renoncer dès-lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
Madame, ce dit-elle, un penſer m'eſt venu:
Qu'importe à vôtre époux que vous ceſſiez de vivre?
Croyez-vous que lui-même il fut homme à vous ſuivre,
Si par votre trepas vous l'aviez prévenu?
Non, Madame, il voudroit achever ſa carriére.
La nôtre ſera longue encor ſi nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la biére?
Nous aurons tout loiſir d'habiter ces maiſons.
On ne meurt que trop tôt, qui nous preſſe? attendons.
Quant à moi je voudrois ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts?
Que vous ſervira-t-il d'en être regardée?
Tantôt en voyant les treſors
Dont le Ciel prit plaiſir d'orner vôtre viſage,
Je diſois, helas! c'eſt dommage,
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela.
A ce diſcours flateur la Dame s'éveilla.
Le Dieu qui fait aimer prit ſon temps; il tira
Deux traits de ſon carquois; de l'un il entama
Le Soldat juſqu'au vif; l'autre effleura la Dame:
Jeune & belle, elle avoit ſous ſes pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût delicat
Auroient bien pû l'aimer, & même étant leur femme.
Le garde en fut épris: les pleurs & la pitié,
Sorte d'amours ayant ſes charmes,

Tout y fit: Une belle alors qu'elle eſt en larmes
En eſt plus belle de moitié.
Voilà donc nôtre veuve écoutant la louange,
Poiſon qui de l'amour eſt le premier degré;
La voilà qui trouve à ſon gré
Celui qui le lui donne; il fait tant qu'elle mange.
Il fait tant que de plaire, & ſe rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change;
Et toûjours par degrez, comme l'on peut penſer:
De l'un à l'autre il fait cette femme paſſer;
Je ne le trouve pas étrange:
Elle écoute un amant, elle en fait un mari;
Le tout au nez du mort qu'elle avoit tant cheri.

Pendant cet hymenée un voleur ſe hazarde
D'enlever le dépôt commis aux ſoins du garde.
Il en entend le bruit; il y court à grands pas;
Mais en vain, la choſe étant faite.
Il revient au tombeau conter ſon embarras,
Ne ſçachant où trouver retraite.
L'eſclave alors lui dit le voyant éperdu:
L'on vous a pris vôtre pendu?
Les Loix ne vous feront, dites-vous, nulle grace
Mettons nôtre mort en la place,
Les paſſans n'y connoîtront rien.
La Dame y conſentit. O volages femelles!
La femme eſt toûjours femme, il en eſt qui ſont bell
Il en eſt qui ne le ſont pas.
S'il en étoit d'aſſez fidéles,
Elles auroient aſſez d'appas.

Pruc

Prudes, vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si vôtre intention
Eſt de réſiſter aux amorces,
La nôtre eſt bonne auſſi; mais l'execution
Nous trompe également; temoin cette Matrone,
Et n'en deplaiſe au bon Petrone,
Ce n'étoit pas un fait tellement merveilleux,
Qu'il en dût propoſer l'exemple à nos neveux.
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vid faire,
Qu'au deſſein de mourir mal conçû, mal formé;
Car de mettre au patibulaire,
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'étoit pas peut-être une ſi grande affaire.
Cela lui ſauvoit l'autre; & tout conſideré,
Mieux vaut goujat debout, qu'Empereur enterré.





BELPHEGOR.

Nouvelle tirée de Machiavel.

A MADEMOISELLE

DE CHAMMELAY.

DE vôtre nom j'orne le frontiſpice
Des derniers Vers que ma Muſe a polis.
Puiſſe le tout, ô charmante Philis,

Alle

Aller ſi loin que nôtre los franchiſſe
La nuit des temps: nous la ſçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire;
Vous regnerez long-temps dans la mémoire,
Après avoir regné juſques ici
Dans les eſprits, dans les cœurs même auſſi.
Qui ne connoît l'inimitable Actrice
Repreſentant ou Phedre, ou Berenice,
Chimene en pleurs, ou Camille en fureur?
Eſt-il quelqu'un que vôtre voix n'enchante?
S'en trouve-t-il une autre auſſi touchante?
Une autre enfin allant ſi droit au cœur?
N'attendez-pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait;
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere,
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé,
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par des tranſports n'eſperant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement vôtre ami,
De ceux qui ſont Amans plus d'à demi:
Et plût au ſort que j'euſſe pû mieux faire!
Ceci ſoit dit: venons à nôtre affaire.

Un jour Satan, Monarque des enfers,
Faiſoit paſſer ſes ſujets en revûë.
Là confondus tous les états divers,

Princes & Rois, & la tourbe menuë,
Jettoient maint pleur, pouſſoient maint & maint cri,
Tant que Satan en étoit étourdi.
Il demandoit en paſſant à chaque ame:
Qui t'a jettée en l'éternelle flame ?
L'une diſoit, helas! c'eſt mon mari,
L'autre auſſi-tôt répondoit, c'eſt ma femme.
Tant & tant fut ce diſcours répété,
Qu'enfin Satan dit en plein Conſiſtoire:
Si ces gens-ci diſent la verité
Il eſt aiſé d'augmenter notre gloire.
Nous n'avons donc qu'à le verifier.
Pour cet effet il nous faut envoyer
Quelque demon plein d'art & de prudence,
Qui non content d'obſerver avec ſoin
Tous les hymens dont il ſera témoin,
Y joigne auſſi ſa propre experience.
Le Prince ayant propoſé ſa ſentence,
Le noir Senat ſuivit tout d'une voix.
De Belphegor auſſi-tôt on fit choix.
Ce Diable étoit tout yeux & tout oreilles,
Grand éplucheur, clair-voyant à merveilles,
Capable enfin de pénétrer dans tout,
Et de pouſſer l'examen juſqu'au bout.
Pour ſubvenir aux frais de l'entrepriſe,
On lui donna mainte & mainte remiſe,
Toutes à vûë, & qu'en lieux differens
Il pût toucher par des correſpondans.
Quant au ſurplus, les fortunes humaines,
Les biens, les maux, les plaiſirs & les peines,

Bre

Bref ce qui ſuit nôtre condition,
Fut une annexe à ſa legation.
Il ſe pouvoit tirer d'affliction,
Par ſes bons tours, & par ſon induſtrie,
Mais non mourir, ni revoir ſa patrie,
Qu'il n'eût ici conſumé certain temps:
Sa miſſion devoit durer dix ans.
Le voilà donc qui traverſe & qui paſſe
Ce que le Ciel voulut mettre d'eſpace
Entre ce monde & l'éternelle nuit,
Il n'en mit guere, un moment y conduit.
Nôtre Demon s'établit à Florence,
Ville pour lors de luxe & de dépenſe.
Même il la crût propre pour le trafic.
Là ſous le nom du Seigneur Roderic,
Il ſe logea, meubla, comme un riche homme;
Groſſe maiſon, grand train, nombre de gens;
Anticipant tous les jours ſur la ſomme
Qu'il ne devoit conſumer qu'en dix ans.
On s'étonnoit d'une telle bombance.
Il tenoit table, avoit de tous côtez
Gens à ſes frais, ſoit pour ſes voluptez,
Soit pour le faſte & la magnificence.
L'un des plaiſirs où plus il dépenſa
Fut la louange: Apollon l'encenſa;
Car il eſt maître en l'art de flaterie.
Diable n'eût onc tant d'honneurs en ſa vie.
Son cœur devint le but de tous les traits
Qu'amour lançoit: il n'étoit point de belle
Qui n'employât ce qu'elle avoit d'attraits

Pour le gagner, tant ſauvage fût-elle:
Car de trouver une ſeule rebelle,
Ce n'eſt la mode à gens de qui la main
Par les preſens s'aplanit tout chemin.
C'eſt un reſſort en tous deſſeins utile.
Je l'ai jà dit, & le redis encor;
Je ne connois d'autre premier mobile
Dans l'Univers, que l'argent & que l'or.
Nôtre Envoyé cependant tenoit compte
De chaque hymen, en journaux differens;
L'un des époux ſatisfaits & contens,
Si peu rempli que le Diable en eut honte.
L'autre journal incontinent fut plein.
A Belphegor il ne reſtoit enfin
Que d'éprouver la choſe par lui-même.
Certaine fille à Florence étoit lors;
Belle, & bien faite, & peu d'autres treſors;
Noble d'ailleurs, mais d'un orgueil extrême;
Et d'autant plus que de quelque vertu
Un tel orgueil paroiſſoit revêtu.
Pour Roderic on en fit la demande.
Le Pere dit que Madame Honeſta,
C'étoit ſon nom, avoit eu juſques-là
Force partis; mais que parmi la bande
Il pourroit bien Roderic preferer,
Et demandoit temps pour déliberer.
On en convient. Le pourſuivant s'applique
A gagner celle où ſes vœux s'adreſſoient.
Fêtes & bals, ſerenades, Muſique,
Cadeaux, feſtins, bien fort appetiſſoient,

Alte-

Alteroient fort le fonds de l'ambaſſade.
Il n'y plaint rien, en uſe en grand Seigneur,
S'épuiſe en dons: L'autre ſe perſuade
Qu'elle lui fait encor beaucoup d'honneur.
Concluſion qu'après force prieres,
Et des façons de toutes les manieres,
Il eut un oui de Madame Honeſta.
Auparavant le Notaire y paſſa:
Dont Belphegor ſe mocquant en ſon ame,
Hé quoi, dit-il, on acquiert une femme
Comme un Château! Ces gens ont tout gâté.
Il eut raiſon: ôtez d'entre les hommes
La ſimple foi, le meilleur eſt ôté.
Nous nous jettons, pauvres gens que nous ſommes,
Dans les procés en prenant le revers.
Les ſi, les car, les Contrats ſont la porte
Par où la noiſe entra dans l'Univers:
N'eſperons pas que jamais elle en ſorte.
Solemnitez & loix n'empêchent pas
Qu'avec l'hymen amour n'ait des débats.
C'eſt le cœur ſeul qui peut rendre tranquille.
Le cœur fait tout, le reſte eſt inutile.
Qu'ainſi ne ſoit, voyons d'autres états.
Chez les amis tout s'excuſe, tout paſſe;
Chez les Amans tout plaît, tout eſt parfait;
Chez les Epoux tout ennuye, & tout laſſe.
Le devoir nuit, chacun eſt ainſi fait.
Mais, dira-t-on, n'eſt-il en nulles guiſes
D'heureux ménage? aprés meur examen,
J'appelle un bon, voire un parfait hymen,

Quand les conjoints ſe ſouffrent leurs ſottiſes.

Sur ce point-là c'eſt aſſez raiſonné.
Dès que chez lui le Diable eût amené
Son épouſée, il jugea par lui-même
Ce qu'eſt l'hymen avec un tel demon:
Toûjours débats, toûjours quelque ſermon
Plein de ſottiſe en un degré ſuprême.
Le bruit fut tel que Madame Honeſta
Plus d'une fois les voiſins éveilla:
Plus d'une fois on courut à la noiſe.
Il lui falloit quelque ſimple bourgeoiſe,
Ce diſoit-elle, un petit trafiquant
Traiter ainſi les filles de mon rang!
Méritoit-il femme ſi vertueuſe?
Sur mon devoir je ſuis trop ſcrupuleuſe:
J'en ai regret, & ſi je faiſois bien...
Il n'eſt pas ſeur qu'Honeſta ne fit rien:
Ces prudes-là nous en font bien accroire.
Nos deux Epoux, à ce que dit l'Hiſtoire,
Sans diſputer n'étoient pas un moment.
Souvent leur guerre avoit pour fondement
Le jeu, la juppe, ou quelque ameublement
D'Eté, d'Hyver, d'entre-temps, bref un monde
D'inventions propres à tout gâter.
Le pauvre Diable eut lieu de regreter
De l'autre enfer la demeure profonde.
Pour comble enfin Roderic épouſa
La Parenté de Madame Honeſta,
Ayant ſans ceſſe & le pere, & la mere,

Et

Et la grand' ſœur, avec le petit frere;
De ſes deniers mariant la grand' ſœur,
Et du petit payant le precepteur.
Je n'ai pas dit la principale cauſe
De ſa ruïne infaillible accident;
Et j'oubliois qu'il eut un Intendant.
Un Intendant? qu'eſt-ce que cette choſe?
Je définis cet être, un animal
Qui, comme on dit, ſçait pêcher en eau trouble,
Et plus le bien de ſon maître va mal,
Plus le ſien croît, plus ſon profit redouble;
Tant qu'aiſément lui-même acheteroit
Ce qui de net au Seigneur reſteroit.
Donc par raiſon bien & dûment déduite
On pourroit voir chaque choſe réduite
En ſon état, s'il arrivoit qu'un jour
L'autre devint l'Intendant à ſon tour,
Car regagnant ce qu'il eut étant maître,
Ils reprendroient tous deux leur premier être.
Le ſeul recours du pauvre Roderic,
Son ſeul eſpoir, étoit certain trafic
Qu'il prétendoit devoir remplir ſa bourſe,
Eſpoir douteux, incertaine reſſource.
Il étoit dit que tout ſeroit fatal
A nôtre époux, ainſi tout alla mal.
Ses agents tels que la plûpart des nôtres,
En abuſoient: il perdit un vaiſſeau,
Et vid aller le commerce à vau-l'eau,
Trompé des uns, mal ſervi par les autres.
Il emprunta. Quand ce vint à payer,

Et qu'à ſa porte il vit le créancier,
Force lui ſut d'eſquiver par la fuite,
Gagnant les champs, où de l'âpre pourſuite
Il ſe ſauva chez un certain Fermier,
En certain coin remparé de fumier.
A Matheo, c'étoit le nom du Sire,
Sans tant tourner il dit ce qu'il étoit;
Qu'un double mal chez lui le tourmentoit,
Ses créanciers, & ſa femme encor pire:
Qu'il n'y ſçavoit reméde que d'entrer
Au corps des gens, & de s'y remparer,
D'y tenir bon: iroit-on là le prendre?
Dame Honeſta viendroit-elle y prôner
Qu'elle a regret de ſe bien gouverner?
Choſe ennuyeuſe, & qu'il eſt las d'entendre.
Que de ces corps trois fois il ſortiroit,
Si-tôt que lui Matheo l'en prieroit;
Trois fois ſans plus, & ce pour récompenſe
De l'avoir mis à couvert des Sergens.
Tout auſſi-tôt l'Ambaſſadeur commence
Avec grand bruit d'entrer au corps des gens.
Ce que le ſien, ouvrage fantaſtique,
Devint alors, l'Hiſtoire n'en dit rien.
Son coup d'eſſai fut une fille unique
Où le Galand ſe trouvoit aſſez bien;
Mais Matheo moyennant groſſe ſomme
L'en fit ſortir au premier mot qu'il dit.
C'étoit à Naples, il ſe tranſporte à Rome;
Saiſit un corps: Matheo l'en bannit,
Le chaſſe encore: autre ſomme nouvelle.

Trois

Trois fois enfin, toûjours d'un corps femelle,
Remarquez bien, nôtre Diable ſortit.
Le Roi de Naples avoit lors une fille,
Honneur du ſexe, eſpoir de ſa famille:
Maint jeune Prince étoit ſon pourſuivant.
Là d'Honeſta Belphegor ſe ſauvant,
On ne le pût tirer de cet aſile.
Il n'étoit bruit aux champs comme à la ville
Que d'un Manant qui chaſſoit les eſprits.
Cent mille écus d'abord lui ſont promis.
Bien affligé de manquer cette ſomme ;
(Car les trois fois l'empêchoient d'eſperer
Que Belphegor ſe laiſſât conjurer)
Il la refuſe: il ſe dit un pauvre homme,
Pauvre pecheur, qui ſans ſçavoir comment,
Sans dons du Ciel, par hazard ſeulement,
De quelques corps a chaſſé quelque Diable,
Apparemment chetif, & miſerable,
Et ne connoît celui-ci nullement.
Il a beau dire; on le force, on l'ameine,
On le menace, on lui dit que ſous peine
D'être pendu, d'être mis haut & court
En un gibet, il faut que ſa puiſſance
Se manifeſte avant la fin du jour.
Dès l'heure même on vous met en preſence
Nôtre Demon & ſon Conjurateur.
D'un tel combat le Prince eſt ſpectateur.
Chacun y court; n'eſt fils de bonne mere
Qui pour le voir ne quitte toute affaire.
D'un côté ſont le gibet & la hart,

Cent

Cent mille écus bien comptez d'autre part.
Matheo tremble, & lorgne la finance.
L'eſprit malin voyant ſa contenance
Rioit ſous cape, alleguoit les trois fois;
Dont Matheo ſuoit dans ſon harnois,
Preſſoit, prioit, conjuroit avec larmes.
Le tout en vain: Plus il eſt en alarmes,
Plus l'autre rit. Enfin le Manant dit
Que ſur ce Diable il n'avoit nul crédit.
On vous le hape, & meine à la potence.
Comme il alloit haranguer l'aſſiſtance,
Neceſſité lui ſuggera ce tour:
Il dit tout bas qu'on battît le tambour,
Ce qui fut fait, dequoi l'eſprit immonde
Un peu ſurpris au Manant demanda:
Pourquoi ce bruit? coquin, qu'entens-je là?
L'autre répond: C'eſt Madame Honeſta
Qui vous reclame, & va par tout le monde,
Cherchant l'Epoux que le Ciel lui donna.
Incontinent le Diable décampa,
S'enfuit au fonds des enfers, & conta
Tout le ſuccés qu'avoit eu ſon voyage.
Sire, dit-il, le nœud du mariage
Damne auſſi dru qu'aucuns autres états.
Vôtre Grandeur void tomber ici bas,
Non par flocons, mais menu comme pluye,
Ceux que l'hymen fait de ſa confrairie,
J'ai par moi-même examiné le cas.
Non que de ſoi la choſe ne ſoit bonne;
Elle eut jadis un plus heureux deſtin;

Mais

Mais comme tout ſe corrompt à la fin,
Plus beau fleuron n'eſt en vôtre Couronne.
Satan le crût: il fut récompenſé;
Encor qu'il eût ſon retour avancé;
Car qu'eût-il fait? ce n'étoit pas merveilles
Qu'ayant ſans ceſſe un Diable à ſes oreilles,
Toûjours le même, & toûjours ſur un ton,
Il fût contraint d'enfiler la venelle;
Dans les enfers encore en change-t-on;
L'autre peine eſt à mon ſens plus cruelle.
Je voudrois voir quelque Saint y durer.
Elle eût à Job fait tourner la cervelle.
De tout ceci que prétens-je inferer?
Premierement je ne ſçai pire choſe
Que de changer ſon logis en priſon:
En ſecond lieu, ſi par quelque raiſon
Vôtre aſcendant à l'hymen vous expoſe,
N'épouſez point d'Honeſtas s'il ſe peut;
N'a pas pourtant une Honeſta qui veut.





LA CLOCHETTE.

Conte.

O Combien l'homme eſt inconſtant, divérs;
Foible, leger, tenant mal ſa parole!
J'avois juré, même en aſſez beaux Vers,
De renoncer à tout conte frivole.
Et quand juré? c'eſt ce qui me confond.
Depuis deux jours j'ai fait cette promeſſe.
Puis fiez-vous à rimeur qui répond
D'un ſeul moment. Dieu ne fit la ſageſſe

Pour

Pour les cerveaux qui hantent les neuf sœurs;
Trop bien ont-ils quelque art qui vous peut plaire,
Quelque jargon plein d'assez de douceurs,
Mais d'être sûrs, ce n'est là leur affaire.
Si me faut-il trouver, n'en fût-il point,
Tempérament pour accorder ce point;
Et supposé que quant à la matiére
J'eusse failli, du moins pourrois-je pas
Le réparer par la forme en tout cas?
Voyons ceci. Vous sçaurez que naguere
Dans la Touraine un jeune Bachelier,
(Interprétez ce mot à vôtre guise:
L'usage en fut autrefois familier
Pour dire ceux qui n'ont la barbe grise;
Ores ce sont suppôts de Sainte Eglise)
Le nôtre soit sans plus un jouvenceau
Qui dans les prez, sur le bord d'un ruisseau,
Vous cajeoloit la jeune Bachelette,
Aux blanches dents, aux pieds nûs, au corps gent,
Pendant qu'Io portant une clochette
Aux environs alloit l'herbe mangeant.
Nôtre galant vous lorgne une fillette.
De celles-là que je viens d'exprimer.
Le malheur fut qu'elle étoit trop jeunette,
Et d'âge encore incapable d'aimer.
Non qu'à treize ans on y soit inhabile;
Même les loix ont avancé ce temps:
Les loix songeoient aux personnes de ville,
Bien que l'amour semble né pour les champs.
Le Bachelier déploya sa science.

Ce fut en vain; le peu d'experience,
L'humeur farouche, ou bien l'averſion,
Ou tous les trois firent que la Bergere,
Pour qui l'amour étoit langue étrangere,
Repondit mal à tant de paſſion.
Que fit l'Amant? croyant tout artifice
Libre en amours, ſur le coi de la nuit
Le compagnon détourne une geniſſe
De ce bétail par la fille conduit.
Le demeurant non compté par la belle
(Jeuneſſe n'a les ſoins qui ſont requis)
Prit auſſi-tôt le chemin du logis.
Sa mere étant moins oublieuſe qu'elle,
Vid qu'il manquoit une piece au troupeau.
Dieu ſçait la vie; elle tance Iſabeau;
Vous la renvoye; & la jeune pucelle
S'en va pleurant, & demande aux Echos,
Si pas un d'eux ne ſçait nulle nouvelle
De celle-là, dont le drôle à propos
Avoit d'abord étoupé la clochette;
Puis il la prit, puis la faiſant ſonner
Il ſe fit ſuivre, & tant que la fillette
Au fonds d'un bois ſe laiſſa détourner.
Jugez, Lecteur, quelle fut ſa ſurpriſe
Quand elle ouït la voix de ſon Amant.
Belle, dit-il, toute choſe eſt permiſe
Pour ſe tirer de l'amoureux tourment.
A ce diſcours la fille tout en tranſe
Remplit de cris ces lieux peu fréquentez.
Nul n'accourut. O Belles, évitez
Le fonds des bois, & leur vaſte ſilence.



LE GLOUTON.

Conte tiré d'Athenée.

A Son ſouper un glouton
Commande que l'on apprête
Pour lui ſeul un Eturgeon,
Sans en laiſſer que la tête.
Il ſoupe; il creve; on y court,
On lui donne maints clyſteres.
On lui dit, pour faire court,
Qu'il mette ordre à ſes affaires.

 Mes

Mes amis, dit le goulu,
M'y voilà tout résolu;
Et puis qu'il faut que je meure,
Sans faire tant de façon,
Qu'on m'apporte tout à l'heure
Le reste de mon poisson.



LES



LES DEUX AMIS.

AXIOCUS avec Alcibiades
Jeunes, bien-faits, galants, & vigoureux,
Par bon accord, comme grands camarades,
En même nid furent pondre tous deux.
Qu'arrive-t-il ? l'un de ces amoureux
Tant bien exploite autour de la Donzelle,
Qu'il en nâquit une fille si belle,
Qu'ils s'en vantoient tous deux également.
Le temps venu que cet objet charmant
Pût pratiquer les leçons de sa mere ;

Chacun des deux en voulut être Amant;
Plus n'en voulut l'un ni l'autre être pere.
Frere, dit l'un, ah! vous ne ſçauriez faire,
Que cet enfant ne ſoit vous tout craché.
Parbieu, dit l'autre, il eſt à vous, Compere;
Je prends ſur moi le hazard du peché.



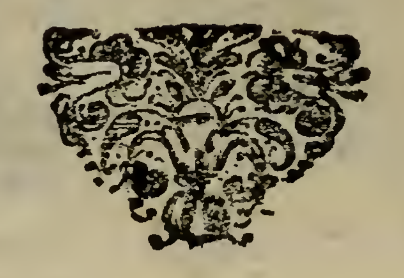


LE

JUGE DE MESLE.

DEUX Avocats qui ne s'accordoient point,
Rendoient perplex un Juge de Province.
Si ne pût onc découvrir le vrai point;
Tant lui sembloit que fût obscur & mince.
Deux pailles prend d'inégale grandeur;
Du doigt les serre; il avoit bonne pince.
La longue échet sans faute au défendeur,
Dont renvoyé s'en va gai comme un Prince.

La Cour s'en plaint, & le Juge repart:
Ne ne blâmez, Meſſieurs, pour cet égard:
De nouveauté dans mon fait il n'eſt maille:
Maint d'entre vous ſouvent juge au hazard,
Sans que pour ce, tire à la courte-paille.





ALIX MALADE.

ALIX malade, & ſe ſentant preſſer;
Quelqu'un lui dit, il faut ſe confeſſer:
Voulez-vous pas mettre en repos vôtre ame?
Ouï je le veux, lui répondit la Dame:
Qu'à Pere André l'on aille de ce pas;
Car il entend d'ordinaire mon cas.
Un Meſſager y court en diligence;
Sonne au Couvent de toute ſa puiſſance.
Qui venez-vous demander? lui dit-on.
C'eſt Pere André, celui qui d'ordinaire

Entend Alix dans ſa confeſſion.
Vous demandez, reprit alors un Frere,
Le Pere André le Confeſſeur d'Alix?
Il eſt bien loin: Helas le pauvre Pere
Depuis dix ans confeſſe en Paradis.



LE



LE BAISER RENDU.

GUILLOT passoit avec sa mariée.
Un Gentilhomme à son gré la trouvant
Qui t'a, dit-il, donné telle Epousée?
Que je la baise à la charge d'autant.
Bien volontiers, dit Guillot à l'instant.
Elle est, Monsieur, fort à vôtre service.
Le Monsieur donc fait alors son office
En appuyant; Perronnelle en rougit.
Huit jours après ce Gentilhomme prit
Femme à son tour: à Guillot il permit

Même

Même faveur. Guillot tout plein de zele,
Puiſque Monſieur, dit-il, eſt ſi fidéle,
J'ai grand regret, & je ſuis bien fâché
Qu'ayant baiſé ſeulement Perronnelle,
Il n'ait encore avec elle couché.





SOEUR JEANNE.

SOEUR Jeanne ayant fait un poupon,
Jeûnoit, vivoit en ſainte fille;
Toûjours étoit en oraiſon;
Et toûjours ſes Sœurs à la grille.
Un jour donc l'Abbeſſe leur dit;
Vivez comme Sœur Jeanne vit;
Fuyez le monde & ſa ſequelle.
Toutes reprirent à l'inſtant:
Nous ſerons auſſi ſages qu'elle,
Quand nous en aurons fait autant



IMITATION D'ANACREON.

O Toi qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythere & Paphos,
Fais un effort; peins nous Iris absente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu: tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premierement mets des lys & des roses;
Après cela des Amours & des Ris.

Mai

Mais à quoy bon le détail de ces choſes?
D'une Venus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſçauroit découvrir le myſtere:
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vûs:
Et tu pourras à Paphos & Cythere
De cette Iris refaire un Venus.





AUTRE IMITATION D'ANACREON.

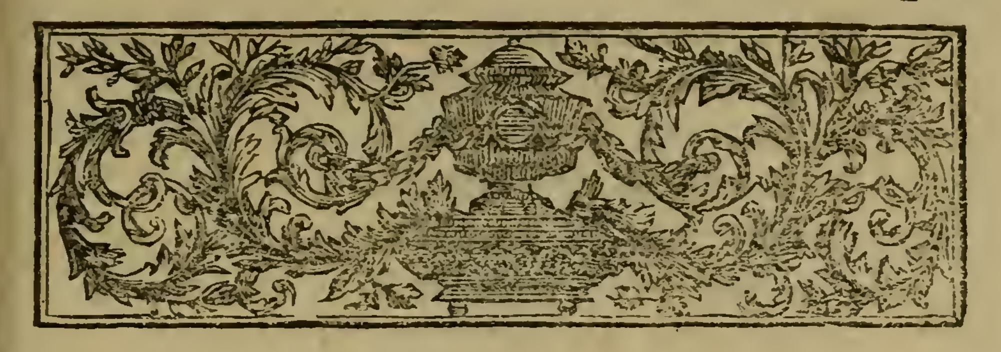
J'Etois couché mollement;
Et contre mon ordinaire
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit:

Le

Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faiſoient rage.
Ouvrez, dit-il, je ſuis nû.
Moi charitable & bon homme
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il; car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuye.
J'allume auſſi-tôt du feu.
Il regarde ſi la pluye
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts;
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis: Pourquoi craindre tant?
Que peut-il? c'eſt un enfant:
Ma couärdiſe eſt extrême
D'avoir eu le moindre effroi:
Que feroit-ce ſi chez moi
J'avois reçû Poliphême?
L'enfant, d'un air enjoué,
Ayant un peu ſecoué
Les piéces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souvien-toi bien de Climene,

Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah! je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit ſcelerat
Me dit, pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état ;
Mais ton cœur eſt bien malade.





DISSERTATION SUR LA JOCONDE.

*A Monſieur B. * * **

Par Mr. BOILEAU DESPREAUX.

MONSIEUR,

Vôtre gageure eſt ſans doute fort plaiſante, & j'ai ri de tout mon cœur de la bonne foi avec laquelle vôtre Ami ſoûtient une opinion auſſi peu raiſonnable que la ſienne: mais cela ne m'a point du tout ſurpris; ce n'eſt pas d'aujourd'hui que les plus méchans Ouvrages ont trouvé de ſinceres protecteurs, & que des opiniâtres ont entrepris de combattre la raiſon à force ouverte. Et pour ne vous point citer ici d'exemples du commun; il n'eſt pas que vous n'ayez ouï parler du goût bizarre de cet Empereur qui préféra les écrits d'un je ne ſçai

quel Poëte, aux Ouvrages d'Homere, & qui ne vouloit pas que tous les hommes ensemble pendant près de vingt siécles eussent eu le sens commun. Le sentiment de vôtre ami a quelque chose d'aussi monstrueux. Et certainement quand je songe à la chaleur avec laquelle il va le Livre à la main défendre la Joconde de Mr. Bouillon, il me semble voir Marfise dans l'Arioste (puis qu'Arioste y a) qui veut faire confesser à tous les Chevaliers errans que cette Vieille qu'elle a en croupe est un chef-d'œuvre de beauté. Quoi qu'il en soit, s'il n'y prend garde, son opiniâtreté lui coûtera un peu cher; & quelque mauvais passe-temps qu'il y ait pour luy à perdre cent pistoles, je le plains encore plus de la perte qu'il va faire de sa réputation dans l'esprit des habiles gens.

Il a raison de dire qu'il n'y a point de comparaison entre les deux Ouvrages dont vous êtes en dispute; puis qu'il n'y a point de comparaison entre un Conte plaisant, & une narration froide; entre une invention fleurie & enjouée, & une traduction seche & triste. Voilà en effet la proportion qui est entre ces deux Ouvrages. Monsieur de la Fontaine a pris à la verité son sujet d'Arioste; mais en même temps il s'est rendu maître de sa matiére: ce n'est point une copie qu'il ait tirée un trait aprés l'autre sur l'original; c'est un original qu'il a formé sur l'idée qu'Arioste lui a fournie. C'est ainsi que Virgile a imité Homere; Terence, Menandre; & le Tasse, Virgile. Au contraire on peut

peut dire de Monſieur B... que c'eſt un Valet timide qui n'oſeroit faire un pas ſans le congé de ſon Maître, & qui ne le quitte jamais que quand il ne le peut plus ſuivre: c'eſt un Traducteur maigre & décharné, les plus belles fleurs qu'Arioſte lui fournit deviennent ſeches entre ſes mains, & à tous momens quittant le François pour s'attacher à l'Italien, il n'eſt ni Italien ni François.

Voila, à mon avis, ce qu'on doit penſer de ces deux Piéces. Mais je paſſe plus avant, & je ſoûtiens que non ſeulement la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine eſt infiniment meilleure que celle de ce Monſieur, mais qu'elle eſt même plus agréablement contée que celle d'Arioſte. C'eſt beaucoup dire ſans doute, & je voi bien que par là je vais m'attirer ſur les bras tous les amateurs de ce Poëte. C'eſt-pourquoi vous trouverez bon que je n'avance pas cette opinion, ſans l'appuyer de quelques raiſons.

Premierement donc je ne vois pas par quelle licence Poëtique Arioſte a pû dans un Poëme Heroïque & ſérieux, mêler une fable & un conte de vieille, pour ainſi dire, auſſi burleſque qu'eſt l'Hiſtoire de Joconde. *Je ſçay bien*, dit un Poëte, grand Critique, *qu'il y a beaucoup de choſes permiſes aux Poëtes & aux Peintres; qu'ils peuvent quelquefois donner carriere à leur imagination; & qu'il ne faut pas toûjours les reſſerrer dans les bornes de la raiſon étroite & rigoureuſe; bien loin de leur vouloir ravir ce privilege, je le leur accorde*

pour eux, & je le demande pour moi. Ce n'est pas à dire toutefois qu'il leur soit permis pour cela de confondre toutes choses, de renfermer dans un même corps mille especes differentes, aussi confuses que les rêveries d'un malade, de mêler ensemble des choses incompatibles, d'accoupler les Oiseaux avec les Serpens, les Tygres avec les Agneaux. Comme vous voyez, Monsieur, ce Poëte avoit fait le procés à Arioste plus de mille ans avant qu'Arioste eût écrit. En effet ce corps composé de mille especes differentes, n'est-ce pas proprement l'image du Poëme de Roland le furieux? Qu'y a-t-il de plus grave & de plus heroïque que certains endroits de ce Poëme? Qu'y a-t-il de plus bas & de plus bouffon que d'autres? Et sans chercher si loin, peut-on rien voir de moins sérieux que l'Histoire de Joconde & d'Astolfe? Les avantures de Buscon & de Lazarille, ont-elles quelque chose de plus extravagant? Sans mentir une telle bassesse est bien éloignée du goût de l'Antiquité; & qu'auroit-on dit de Virgile, bon Dieu! si à la descente d'Enée dans l'Italie, il lui avoit fait conter par un Hôtelier l'histoire de Peau d'Ane, ou les contes de ma Mere l'Oye? Je dis les contes de ma Mere l'Oye, car l'Histoire de Joconde n'est guere d'un autre rang. Que si Homere a été blâmé dans son Odissée (qui est pourtant un Ouvrage tout comique, comme l'a remarqué Aristote) si, dis-je, il a été repris par de fort habiles Critiques, pour avoir mêlé dans cet Ou-

vrage

vrage l'hiſtoire des Compagnons d'Uliſſe changez en Pourceaux, comme étant indigne de la majeſté de ſon ſujet; que diroient ces Critiques, s'ils voyoient celle de Joconde dans un Poëme Heroïque? N'auroient-ils pas raiſon de s'écrier, que ſi cela eſt reçû, le bon ſens ne doit plus avoir de juriſdiction ſur les Ouvrages d'eſprit, & qu'il ne faut plus parler d'Art ni de Régles? Ainſi, Monſieur, quelque bonne que ſoit d'ailleurs la Joconde de l'Arioſte, il faut tomber d'accord qu'elle n'eſt pas en ſon lieu.

Mais examinons un peu cette Hiſtoire en elle-même. Sans mentir j'ai de la peine à ſouffrir le ſérieux avec lequel Arioſte écrit un conte ſi bouffon. Vous diriez que non ſeulement, c'eſt une Hiſtoire très-veritable, mais que c'eſt une choſe très-noble & très-heroïque qu'il va raconter: Et certes s'il vouloit décrire les exploits d'un Alexandre, ou d'un Charlemagne, il ne débuteroit pas plus gravement.

Aſtolfo Rè de' Longobardi, quello
A cui laſciò il fratel monaco il Regno,
Fù ne la giovanezza ſua ſi bello,
Che mai poch' altri giunſero à quel ſegno.
N'havria à fatica un tal fatto à pennello
Appelle, Zeuſi, ò ſe v'è alcun più degno.

Le bon Meſſer Ludovico ne ſe ſouvenoit pas, ou plûtôt ne ſe ſoucioit pas du precepte de ſon Horace.

Verſibus exponi tragicis res comica non vult.

Cependant il eſt certain que ce précepte eſt fondé ſur la pure raiſon, & que comme il n'y a rien de plus froid que de conter une choſe grande en ſtile bas, auſſi n'y a-t-il rien de plus ridicule, que de raconter une Hiſtoire comique & abſurde en termes graves & ſérieux: à moins que ce ſérieux ne ſoit affecté tout exprés, pour rendre la choſe encore plus burleſque. Le ſecret donc en contant une choſe abſurde, eſt de s'énoncer d'une telle maniére, que vous faſſiez concevoir au Lecteur, que vous ne croyez pas vous-même la choſe que vous lui contez. Car alors il aide lui-même à ſe decevoir, & ne ſonge qu'à rire de la plaiſanterie agréable d'un Auteur qui ſe jouë & ne lui parle pas tout de bon. Et cela eſt ſi veritable, qu'on dit même aſſez ſouvent des choſes qui choquent directement la raiſon, & qui ne laiſſent pas néanmoins de paſſer, à cauſe qu'elles excitent à rire. Telle eſt cette hyperbole d'un ancien Poëte Comique, pour ſe moquer d'un homme qui avoit une terre de fort petite étenduë: *Il poſſedoit*, dit ce Poëte, *une terre à la campagne qui n'étoit pas plus grande qu'une Epître de Lacedemonien:* y a-t-il rien, ajoûte un Ancien Rheteur, de plus abſurde que cette penſée? Cependant elle ne laiſſe pas de paſſer pour vraiſemblable, parce qu'elle touche la paſſion, je veux dire qu'elle excite à rire. Et n'eſt-ce pas en effet ce qui a rendu ſi agréables certaines Lettres de Voiture,

Voiture, comme celles du Brochet & de la Berne, dont l'invention eſt abſurde d'elle même, mais dont il a caché les abſurditez par l'enjoûment de ſa narration, & par la maniére plaiſante dont il dit toutes choſes? C'eſt ce que M. D. L. F. a obſervé dans ſa Nouvelle, il a crû que dans un conte, comme celuy de Joconde, il ne falloit pas badiner ſérieuſement, il rapporte à la verité des avantures extravagantes, mais il les donne pour telles, par tout il rit & il joüe, & ſi le lecteur lui veut faire un procès ſur le peu de vraiſemblance qu'il y a aux choſes qu'il raconte, il ne va pas comme Arioſte les appuyer par des raiſons forcées, & plus abſurdes encore que la choſe même, mais il s'en ſauve en riant, & en ſe jouant du Lecteur, qui eſt la route qu'on doit tenir en ces rencontres.

Ridiculum acri
Fortius & melius magnas plerumque ſecat res.

Ainſi lors que Joconde, par exemple, trouve ſa Femme couchée entre les bras d'un Valet, il n'y a pas d'apparence que dans la fureur il n'éclate contre elle, ou du moins contre ce Valet; comment eſt-ce donc qu'Arioſte ſauve cela? Il dit que la violence de l'amour ne lui permit pas de faire ce déplaiſir à ſa Femme.

Mà, da l'amor che porta al ſuo diſpetto,
A l'ingrata mogliè, li fù interdetto.

Voilà, ſans mentir, ut Amant bien parfait ; & Celadon ni Silvandre ne ſont jamais parvenus à ce haut degré de perfection. Si je ne me trompe, c'étoit bien plûtôt là une raiſon, non ſeulement pour obliger Joconde à éclater, mais c'en étoit aſſez pour lui faire poignarder dans la rage ſa Femme, ſon Valet & ſoi-même : puiſqu'il n'y a point de paſſion plus tragique & plus violente que la jalouſie qui naît d'une extrême amour. Et certainement ſi les hommes les plus ſages & les plus moderez, ne ſont pas maîtres d'eux-mêmes, dans la chaleur de cette paſſion, & ne peuvent s'empêcher quelquefois de s'emporter juſqu'à l'excés pour des ſujets fort legers ; que devoit faire un jeune homme comme Joconde, dans les premiers accés d'une jalouſie auſſi bien fondée que la ſienne ? Etoit-il en état de garder encore des meſures avec une perfide, pour qui il ne pouvoit plus avoir que des ſentimens d'horreur & de mépris ? M. D. L. F. a bien vû l'abſurdité qui s'enſuivoit de là ; il s'eſt donc bien gardé de faire Joconde amoureux d'un amour Romaneſque & extravagant, cela ne ſerviroit de rien, & une paſſion comme celle-là n'a point de rapport avec le caractere dont Joconde nous eſt dépeint, ni avec ſes avantures amoureuſes. Il l'a donc repreſenté ſeulement comme un homme perſuadé à fonds de la vertu & de l'honnêteté de ſa Femme. Ainſi quand il vient à reconnoître l'infidélité de cette Femme, il peut fort bien par un ſentiment d'honneur, comme le ſuppoſe Monſieur

ſieur de la Fontaine, n'en rien témoigner, puis qu'il n'y a rien qui faſſe plus de tort à un homme d'honneur en ces ſortes de rencontres, que l'éclat.

Tous deux dormoient: dans cet abord Joconde
Voulut les envoyer dormir en l'autre monde:
Mais cependant il n'en fit rien,
Et mon avis eſt qu'il fit bien.
Le moindre bruit que l'on peut faire
En telle affaire,
Eſt le plus ſûr de la moitié:
Soit par prudence, ou par pitié,
Le Romain ne tua perſonne, &c.

Que ſi Arioſte n'a ſuppoſé l'extrême amour de Joconde, que pour fonder la maladie & la maigreur qui lui vint enſuite, cela n'étoit point neceſſaire, puisque la ſeule penſée d'un affront n'eſt que trop ſuffiſante pour faire tomber malade un homme de cœur. Ajoûtez à toutes ces raiſons, que l'image d'un honnête homme lâchement trahi par une ingrate qu'il aime, tel que Joconde nous eſt repreſenté dans l'Arioſte, a quelque choſe de tragique, & qui ne vaut rien dans un conte pour rire : au lieu que la peinture d'un mari qui ſe réſout à ſouffrir diſcretement les plaiſirs de ſa femme, comme l'a dépeint Monſieur de la Fontaine, n'a rien que de plaiſant & d'agréable, & c'eſt le ſujet ordinaire de nos Comediens. Arioſte n'a pas mieux réüſſi

réüssi dans cet autre endroit, où Joconde apprend au Roi l'abandonnement de sa femme avec le plus laid monstre de sa Cour. Il n'est pas vraisemblable que le Roi n'en témoigne rien. Que fait donc l'Arioste pour fonder cela? Il dit que Joconde, avant que de découvrir ce secret au Rõi, le fit jurer sur le saint Sacrement, ou sur l'Agnus Dei, ce sont ses termes, qu'il ne s'en ressentiroit point. Ne voilà-t-il pas une invention bien agréable? Et le saint Sacrement n'est-il pas là bien placé? Il n'y a que la licence Italienne qui puisse mettre une semblable impertinence à couvert, & de pareilles sottises ne se souffrent point en Latin ni en François. Mais comment est-ce qu'Arioste sauvera toutes les autres absurditez qui s'ensuivent de là? Où est-ce que Joconde trouve si vîte une Hostie sacrée pour faire jurer le Roi? Et quelle apparence qu'un Roi s'engage ainsi legerement à un simple Gentilhomme, par un serment si execrable? Avouons que M. D. L. F. s'est bien plus sagement tiré de ce pas par la plaisanterie de Joconde, qui propose au Roi pour le consoler de cet accident, l'exemple des Rois & des Cesars qui avoient souffert un semblable malheur avec une constance toute heroïque, & peut-on en sortir plus agréablement qu'il fait par ces Vers?

Mais enfin il le prit en homme de courage,
En galant homme, & pour le faire court,
En veritable homme de Cour.

Ce

Ce trait ne vaut-il pas mieux lui ſeul que tout le ſérieux de l'Arioſte ? Ce n'eſt pas pourtant qu'Arioſte n'ait cherché le plaiſant autant qu'il a pû. Et on peut dire de lui, ce que Quintilien dit de Demoſthene : *Non diſplicuiſſe illi jocos, ſed non contigiſſe*, Qu'il ne fuyoit pas les bons mots, mais qu'il ne les trouvoit pas. Car quelquefois de la plus haute gravité de ſon ſtile il tombe dans des baſſeſſes à peine dignes du Burleſque. En effet qu'y a-t-il de plus ridicule que cette longue Genealogie qu'il fait du Reliquaire que Joconde reçût de ſa femme en partant ? Cette raillerie contre la Religion n'eſt-elle pas bien en ſon lieu ? Que peut-on voir de plus ſale que cette Métaphore ennuyeuſe, priſe de l'exercice des chevaux, de laquelle Aſtolfe & Joconde ſe ſervent pour ſe reprocher l'un à l'autre leur paillardiſe ? Que peut-on imaginer de plus froid que cette équivoque qu'il employe à propos du retour de Joconde à Rome ? On croyoit, dit-il, qu'il étoit allé à Rome, & il étoit allé à Corneto.

Credeano che da lor ſi foſſe tolto
Per gire à Roma, e gito era à Corneto.

Si M. D. L. F. avoit mis une ſemblable ſottiſe dans toute ſa piéce, trouveroit-il grace auprès de ſes cenſeurs ? Et une impertinence de cette force n'auroit-elle pas été capable de décrier tout ſon Ouvrage, quelques beautez qu'il eût eu d'ailleurs ? mais

mais certes il ne faloit pas apprehender cela de lui. Un homme formé comme je vois bien qu'il l'eſt, au goût de Terence & de Virgile, ne ſe laiſſe pas emporter à ces extravagances Italiennes, & ne s'écarte pas ainſi de la route du bon ſens. Tout ce qu'il dit eſt ſimple & naturel, & ce que j'eſtime ſur tout en lui, c'eſt une certaine naïveté de langage, que peu de gens connoiſſent, & qui fait pourtant tout l'agrément du diſcours. C'eſt cette naïveté inimitable qui a été tant eſtimée dans les écrits d'Horace & de Terence, à laquelle ils ſe ſont étudiez particuliérement, juſqu'à rompre pour cela la meſure de leurs vers, comme a fait M. D. L. F. en beaucoup d'endroits. En effet c'eſt ce *molle* & ce *facetum*, qu'Horace attribuë à Virgile, & qu'Apollon ne donne qu'à ſes favoris. En voulez-vous des exemples.

Marié depuis peu, content, je n'en ſçai rien:
Sa femme avoit de la jeuneſſe,
De la beauté, de la délicateſſe;
Il ne tenoit qu'à lui, qu'il ne s'en trouvât bien.

S'il eût dit ſimplement que Joconde vivoit content avec ſa femme, ſon diſcours auroit été aſſez froid, mais par ce doute où il s'embaraſſe lui-même, & qui ne veut pourtant dire que la même choſe, il enjouë ſa narration, & occupe agréablement le Lecteur. C'eſt ainſi qu'il faut juger de ces Vers de Virgile dans une de ſes Eglogues, à propos de Medée,

Médée, à qui une fureur d'amour & de jalousie avoit fait tuer ses enfans :

Crudelis mater magis, an puer improbus ille?
Improbus ille puer; crudelis tu quoque mater.

Il en est de même encore de cette réflexion que fait M. D. L. F. à propos de la desolation que fait paroître la femme de Joconde quand son mari est prêt à partir.

Vous autres bonnes gens auriez crû que la Dame,
Une heure après eût rendu l'ame;
Moi qui sçai ce que c'est que l'esprit d'une femme, &c.

Je pourrois vous montrer beaucoup d'endroits de la même force, mais cela ne serviroit de rien pour convaincre vôtre ami; ces sortes de beautez sont de celles qu'il faut sentir, & qui ne se prouvent point. C'est ce je ne sçai quoi qui nous charme, & sans lequel la beauté même n'auroit ni grace, ni beauté; mais après tout c'est un je ne sçai quoi, & si vôtre ami est aveugle, je ne m'engage pas à lui faire voir clair : & c'est aussi pourquoi vous me dispenserez, s'il vous plaît, de répondre à toutes les vaines objections qu'il vous a faites; ce seroit combattre des fantômes qui s'évanouïssent d'eux-mêmes, & je n'ai pas entrepris de dissiper toutes les chimeres qu'il

qu'il eſt d'humeur à ſe former dans l'eſprit.

Mais il y a deux difficultez, dites-vous, qui vous ont été propoſées par un fort galant homme, & qui ſont capables de vous embaraſſer. La premiére regarde l'endroit où ce Valet d'Hôtellerie trouve moyen de coucher avec la commune Maîtreſſe d'Aſtolfe & de Joconde, au milieu de ces deux Galants; cette avanture, dit-on, paroît mieux fondée dans l'original, parce qu'elle ſe paſſe dans une Hôtellerie où Aſtolfe & Joconde viennent d'arriver fraîchement, & d'où ils doivent partir le lendemain, qui eſt une raiſon ſuffiſante pour obliger ce Valet à ne point perdre de temps, & à tenter ce moyen, quelque dangereux qu'il puiſſe être, pour joüir de ſa Maîtreſſe; parce que s'il laiſſe échapper cette occaſion, il ne la pourra plus recouvrer, au lieu que dans la Nouvelle de M. D. L. F. tout ce miſtére arrive chez un Hôte où Aſtolfe & Joconde font un aſſez long ſejour. Ainſi ce Valet logeant avec celle qu'il aime, & étant avec elle tous les jours, vraiſemblablement il pouvoit trouver d'autres voyes plus ſûres pour coucher avec elle, que celle dont il ſe ſert. A cela je répons, que ſi ce Valet a recours à celle-ci, c'eſt qu'il n'en peut imaginer de meilleure, & qu'un gros brutal, tel qu'il nous eſt repreſenté par M. D. L. F. & tel qu'il devoit être en effet, pour faire une entrepriſe comme celle-là, eſt fort capable de hazarder tout pour ſe ſatisfaire, & n'a pas toute la prudence que pourroit

avoir un honnête homme. Il y auroit quelque chose à dire, si M. D. L. F. nous l'avoit representé comme un amoureux de Roman, tel qu'il est dépeint dans Arioste, qui n'a pas pris pris garde que ces paroles de tendresse & de passion qu'il lui met dans la bouche, sont fort bonnes pour un Tircis; mais ne conviennent pas trop bien à un Muletier. Je soûtiens en second lieu que la même raison qui dans Arioste empêche tout un jour ce Valet & cette Fille de pouvoir executer leur volonté, cette même raison, dis-je, a pû subsister plusieurs jours, & qu'ainsi étant continuellement observez l'un & l'autre par les gens d'Astolfe & de Joconde, & par les autres Valets de l'Hôtellerie, il n'est pas en leur pouvoir d'accomplir leur dessein, si ce n'est la nuit. Pourquoi donc, me direz-vous, M. D. L. F. n'a-t-il point exprimé cela? Je soûtiens qu'il n'étoit point obligé de le faire, parce que cela se suppose aisément de soi-même, & que tout l'artifice de la narration consiste à ne marquer que les circonstances qui sont absolument nécessaires. Ainsi, par exemple, quand je dis qu'un tel est de retour de Rome, je n'ai que faire de dire qu'il y étoit allé, puisque cela s'ensuit de là necessairement. De même lors que dans la Nouvelle de M. D. L. F. la Fille dit au Valet, qu'elle ne lui peut pas accorder sa demande, parce que si elle le faisoit, elle perdroit infailliblement l'anneau qu'Astolfe & Joconde lui avoient promis: il s'ensuit de là infailliblement qu'elle ne lui pouvoit accorder

demande ſans être découverte, autrement l'anneau n'auroit couru aucun riſque. Qu'étoit-il donc beſoin que M. D. L. F. allât perdre en paroles inutiles, le temps qui eſt ſi cher dans une narration? On me dira peut-être que M. D. L. F. après tout n'avoit que faire de changer ici l'Arioſte: mais qui ne voit au contraire que par là il a évité une abſurdité manifeſte, c'eſt à ſçavoir ce marché qu'Aſtolfe & Joconde font avec leur Hôte par lequel ce Pere vend ſa Fille à beaux deniers contans. En effet ce marché n'a-t-il pas quelque choſe de choquant, ou plûtôt d'horrible? Ajoûtez que dans la Nouvelle de Monſieur de la Fontaine, Aſtolfe & Joconde ſont trompez bien plus plaiſamment, parce qu'ils regardent tous deux cette Fille, qu'ils ont abuſée, comme une jeune innocente, à qui ils ont donné, comme il dit,

La premiere leçon du plaiſir amoureux.

Au lieu que dans l'Arioſte c'eſt une infame qui va courir le païs avec eux, & qu'ils ne ſçauroient regarder que comme une garſe publique.

Je viens à la ſeconde objection. Il n'eſt pas vrai-ſemblable, vous a-t-on dit, que quand Aſtolfe & Joconde prennent réſolution de courir enſemble le païs, le Roi dans la douleur où il eſt, ſoit le premier qui s'aviſe d'en faire la propoſition, & il ſemble qu'Arioſte ait mieux réüſſi de la

faire

faire faire par Joconde. Je dis que c'eſt tout le contraire, & qu'il n'y a point d'apparence qu'un ſimple Gentilhomme faſſe à un Roi une propoſition ſi étrange que celle d'abandonner ſon Royaume, & d'aller expoſer ſa perſonne en des Païs éloignez, puiſque même la ſeule penſée en eſt coupable : au lieu qu'il peut fort bien tomber dans l'eſprit d'un Roi, qui ſe voit ſenſiblement outragé en ſon honneur, & qui ne ſçauroit plus voir ſa Femme qu'avec chagrin, d'abandonner ſa Cour pour quelque tems, afin de s'ôter de devant les yeux un objet qui ne lui peut cauſer que de l'ennui.

Si je ne me trompe, Monſieur, voilà vos doutes aſſez bien réſolus; ce n'eſt pas pourtant que de là je veuille inferer que Monſieur de la Fontaine ait ſauvé toutes les abſurditez qui ſont dans l'Hiſtoire de Joconde, il y auroit eu de l'abſurdité à lui-même d'y penſer; ce ſeroit vouloir extravaguer ſagement, puis qu'en effet toute cette Hiſtoire n'eſt autre choſe qu'une extravagance aſſez ingenieuſe, continuée depuis un bout juſqu'à l'autre : ce que j'en dis n'eſt ſeulement que pour vous faire voir qu'aux endroits où il s'eſt écarté de l'Arioſte, bien loin d'avoir fait de nouvelles fautes, il a rectifié celles de cet Auteur. Après tout néanmoins il faut avouër que c'eſt à Arioſte qu'il doit ſa principale invention; ce n'eſt pas que les choſes qu'il a ajoûtées de lui-même ne pûſſent entrer en parallele avec tout

ce qu'il y a de plus ingenieux dans l'Hiſtoire de Joconde. Telle eſt l'invention du livre blanc que nos deux Avanturiers emporterent pour mettre les noms de celles qui ne ſeroient pas rebelles à leurs vœux, car cette badinerie me ſemble bien auſſi agréable que tout le reſte du Conte. Il n'en faut pas moins dire de cette plaiſante conteſtation qui s'émût entre Aſtolfe & Joconde pour ce pucelage de leur commune Maîtreſſe, qui n'étoit pourtant que les reſtes d'un Valet. Mais, Monſieur, je ne veux point chicanner mal à propos, donnons ſi vous voulez à Arioſte toute la gloire de l'invention; ne lui dénions pas le prix qui lui eſt juſtement dû pour l'élégance, la netteté, & la briéveté inimitable avec laquelle il dit tant de choſes en ſi peu de mots; ne rabaiſſons point malicieuſement en faveur de nôtre Nation le plus ingenieux Auteur des derniers ſiécles, mais que les graces & les charmes de ſon eſprit ne nous enchantent pas de telle ſorte qu'il nous empêche de voir les fautes de jugement qu'il a faites en pluſieurs endroits; & quelque harmonie de Vers dont il nous frappe l'oreille, confeſſons que Monſieur de la Fontaine ayant conté plus plaiſamment une choſe très-plaiſante, il a mieux compris l'idée & le caractére de la narration

Après cela, Monſieur, je ne penſe pas que vous vouluſſiez exiger de moi de vous marquer ici exactement tous les defauts qui ſont dans la Piece de Monſieur Bouillon, j'aimerois autant être condamné

né à faire l'analyse exacte d'une Chanson du Pont-neuf par les régles de la Poëtique d'Aristote. Jamais stile ne fut plus vicieux que le sien, & jamais stile ne fut plus éloigné de celui de Monsieur de la Fontaine. Ce n'est pas, Monsieur, que je veuille faire passer ici l'Ouvrage de Monsieur de la Fontaine pour un Ouvrage sans defauts; je le tiens assez galant homme pour tomber d'accord lui-même des négligences qui s'y peuvent rencontrer, & où ne s'en rencontre-t-il point? Il suffit pour moi que le bon y passe infiniment le mauvais, & c'est assez pour faire un Ouvrage excellent.

Ergo ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Il n'en est pas ainsi de Monsieur Bouillon, c'est un Auteur sec & aride, toutes ses expressions sont rudes & forcées, il ne dit jamais rien qui ne puisse être mieux dit, & bien qu'il bronche à chaque ligne, son Ouvrage est moins à blâmer pour les fautes qui y sont, que pour l'esprit & le genie qui n'y est pas. Je ne doute point que vos sentimens en cela ne soient d'accord avec les miens, mais s'il vous semble que j'aille trop avant, je veux bien pour l'amour de vous me faire un effort, & en examiner seulement une page.

Astolfe Roi de Lombardie,
A qui son frere plein de vie

 Laissa

Laiſſa l'Empire glorieux
Pour ſe faire Religieux:
Nâquit d'une forme ſi belle,
Que Zeuxis, & le grand Apelle,
De leur docte & fameux pinceau
N'ont jamais rien fait de ſi beau.

Que dites-vous de cette longue Periode? n'eſt-ce pas bien entendre la maniere de conter, qui doit être ſimple & coupée, que de commencer une narration en Vers, par un enchaînement de paroles à peine ſupportable dans l'exorde d'une Oraiſon?

A qui ſon frere *plein de vie.*

Plein de vie eſt une cheville, d'autant plus qu'il n'eſt pas du texte. Mr. Bouillon l'a ajoûté de ſa grace, car il n'y a point en cela de beauté qui l'y ait contraint.

Laiſſa l'Empire *glorieux.*

Ne ſemble-t-il pas que ſelon Mr. Bouillon il y a un Empire particulier des Glorieux, comme il y a un Empire des Ottomans & des Romains, & qu'il a dit l'Empire *glorieux* comme un autre diroit l'Empire Ottoman? ou bien il faut tomber d'accord que le mot de *glorieux* en cet endroit-là eſt une cheville, & une cheville groſſiere & ridicule.

Pour

Pour se faire Religieux.

Cette matiére de parler est basse, & nullement Poëtique.

Nâquit d'une forme si belle.

Pourquoi *nâquit* ? n'y a-t-il pas des gens qui naissent fort beaux, & qui deviennent fort laids dans la suite du temps ? & au contraire n'en voit-on pas qui viennent fort laids au monde, & que l'âge ensuite embellit ?

Que Xeuxis & *le grand* Apelle.

On peut bien dire qu'Apelle étoit un grand Peintre ; mais qui a jamais dit *le grand* Apelle ? Cet épithete de *grand* tout simple ne se donne jamais qu'à des Conquerans & à nos Saints. On peut bien appeller Ciceron un grand Orateur ; mais il seroit ridicule de dire le grand Ciceron ; & cela auroit quelque chose d'enflé & de puerile. Mais qu'a fait ici le pauvre *Zeuxis* pour demeurer sans épithete, tandis qu'Apelle est *le grand* Apelle ? Sans mentir il est bien malheureux que la mesure du Vers ne l'ait pas permis, car il auroit été du moins le brave Zeuxis.

De leur docte & fameux pinceau,
N'ont jamais rien fait de si beau.

Il a voulu exprimer ici la penſée de l'Arioſte, que quand Zeuxis & Apelles auroient épuiſé tous leurs efforts pour peindre une beauté doüée de toutes les perfections, cette beauté n'auroit pas égalé celle d'Aſtolfe. Mais qu'il y a mal réüſſi ! & que cette façon de parler eſt groſſiere ! *n'ont jamais rien fait de ſi beau, de leur pinceau.*

Mais ſi ſa grace *ſans pareille.*

Sans pareille eſt là une cheville; & le Poëte n'a pas pû dire cela d'Aſtolfe, puis qu'il déclare dans la ſuite qu'il y avoit un homme au monde plus beau que lui, c'eſt à ſçavoir Joconde.

Etoit *du monde la merveille.*

Cette tranſpoſition ne ſe peut ſouffrir.

Ni les avantages que *donne*
Le Royal éclat de ſon ſang.

Ne diriez-vous pas que le ſang des Aſtolfes de Lombardie eſt ce qui donne ordinairement de l'éclat? Il faloit dire, ni les avantages que lui donnoit le Royal éclat de ſon ſang.

Dans les *Italiques* Provinces.

Cette

Cette maniére de parler ſent le Poëme Epique, où même elle ne ſeroit pas fort bonne, & ne vaut rien du tout dans un Conte où les façons de parler doivent être ſimples & naturelles.

Elevoient *au deſſus des Anges.*

Pour parler François, il faloit dire, élevoient au deſſus de ceux des Anges.

Au prix des charmes *de ſon corps.*

De ſon corps, eſt dit baſſement, & pour rimer ; il faloit dire, *de ſa beauté.*

Si jamais il avoit vû *naître.*

Naître eſt maintenant auſſi peu neceſſaire qu'il l'étoit tantôt.

Rien qui fut comparable à lui.

Ne voilà-t-il pas un joli Vers ?

Sire, je crois que le Soleil
N'a jamais rien fait de pareil,
Si ce n'eſt mon Frere Joconde,
Qui n'a point de pareil au monde.

Le pauvre Bouillon s'eſt terriblement embaraſſé

dans ces termes de pareil, & de ſans pareil ; il a dit là bas que la beauté d'Aſtolfe n'a point de pareille, ici il dit que c'eſt la beauté de Joconde qui eſt ſans pareille : de là il conclud que la beauté ſans pareille du Roi, n'a de pareille que la beauté ſans pareille de Joconde. Mais ſauf l'honneur de l'Arioſte que Monſieur Bouillon a ſuivi en cet endroit, je trouve ce compliment fort impertinent, puisqu'il n'eſt pas vrai-ſemblable qu'un Courtiſan aille de but en blanc dire à un Roi qui ſe pique d'être le plus bel homme de ſon ſiécle : j'ai un Frere plus beau que vous. M. D. L. F. a bien fait d'éviter cela, & de dire ſimplement que ce Courtiſan prit cette occaſion de louër la beauté de ſon Frere, ſans l'élever néanmoins au deſſus de celle du Roi. Comme vous voyez, Monſieur, il n'y a pas un Vers où il n'y ait quelque choſe à reprendre, & que Quintilien n'envoyât rebattre ſur l'enclume. Mais en voilà aſſez, & quelque réſolution que j'aye priſe d'examiner la page entiere, vous trouverez bon que je me faſſe grace à moi-même, & que je ne paſſe pas plus avant. Et que ſeroit-ce, bon Dieu ! ſi j'allois rechercher toutes les impertinences de cet Ouvrage, les mauvaiſes façons de parler, les rudeſſes, les incongruitez, les choſes froides & platement dites qui s'y rencontrent par tout ? Que dirons-nous *de ces murailles dont les ouvertures baaillent*? *De ces erremens qu'Aſtolfe & Joconde ſuivent dans les Pais Flamans*? Suivre des erremens, juſte Ciel ! Quelle langue eſt-

ſt-ce là ? Sans mentir, je ſuis honteux pour Monieur de la Fontaine de voir qu'il ait pû être mis n parallele avec un tel Auteur ; mais je ſuis enore plus honteux pour vôtre Ami, je le trouve ien hardi ſans doute d'oſer ainſi hazarder cent iſtoles ſur la foi de ſon jugement ; s'il n'a point e meilleure caution, & qu'il faſſe ſouvent de emblables gageures, il eſt au hazard de ſe ruïner. 'oilà, Monſieur, la maniére d'agir ordinaire des emi-Critiques ; de ces gens, dis-je, qui ſous omre d'un ſens commun, tourné pourtant à leur mo-e, prétendent avoir droit de juger ſouverainement e toutes choſes, corrigent, diſpoſent, réforment, ouënt, approuvent, condamnent tout au hazard. 'ai peur que vôtre Ami ne ſoit un peu de ce nomre, je lui pardonne cette haute eſtime qu'il fait e la piéce de M. B. je lui pardonne même d'aoir chargé ſa mémoire de toutes les ſottiſes de et Ouvrage : mais je ne lui pardonne pas la conance avec laquelle il ſe perſuade que tout le mone confirmera ſon ſentiment. Penſe-t-il donc que rois des plus galants hommes de France aillent e gayeté de cœur ſe perdre d'eſtime dans l'eſprit es habiles gens pour lui faire gagner cent piſtoes ? Et depuis Midas d'impertinente mémoire, 'eſt-il trouvé perſonne qui ait rendu un jugeent auſſi abſurde que celui qu'il attend d'eux ? Mais, Monſieur, il me ſemble qu'il y a aſſez ong-temps que je vous entretiens, & ma Lettre ourroit à la fin paſſer pour une Diſſertation

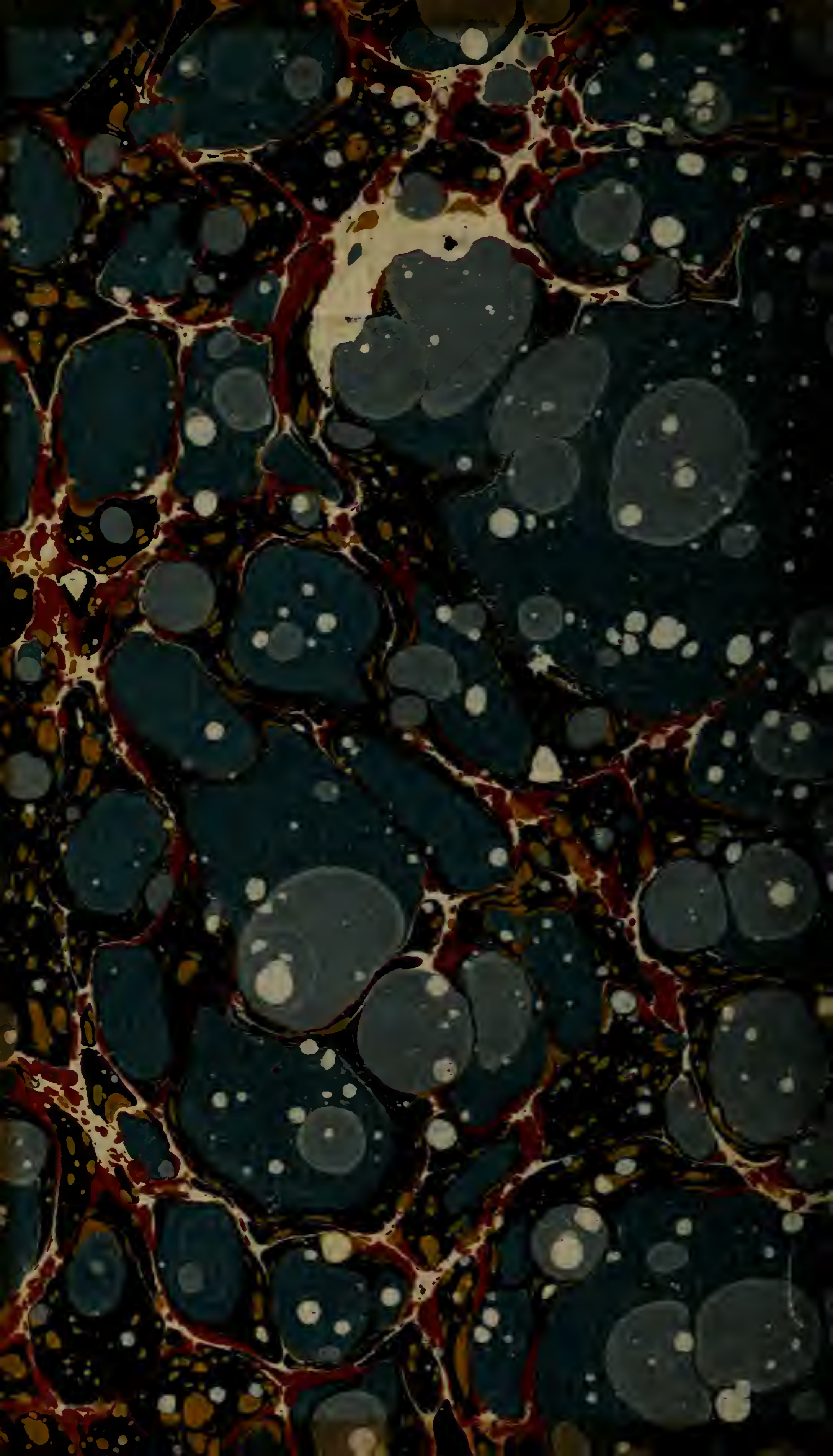
prémé-

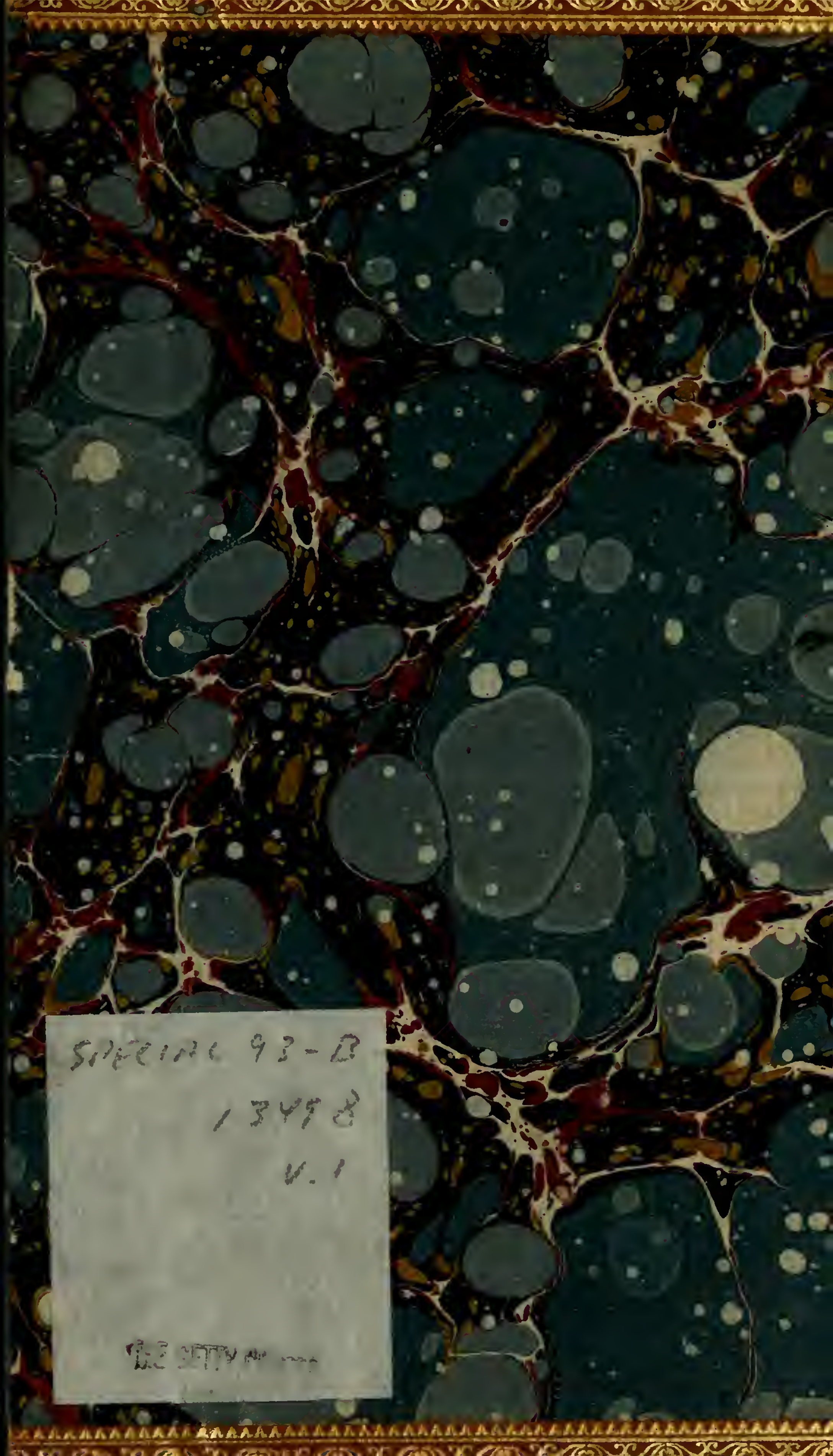
préméditée. Que voulez-vous ? c'eſt que vôtre gageure me tient au cœur, & j'ai été bien aiſe de vous juſtifier à vous-même le droit que vous avez ſur les cent piſtoles de vôtre Ami, j'eſpere que cela ſervira à vous faire voir avec combien de paſſion je ſuis, &c.

Fin de la premiére Partie.



12 May 10. 2 vols. [illegible]




SPECIAL 93-B
1348
v. 1

